UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01581183 9

E.M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 15 RUE SCRIBE
NEW YORK 6 BEAVER ST

PIERRE VEBER

M. ET Mme LHOMME

Illustrations de PUPETT

DIXIÈME ÉDITION

PARIS

Société d'Édition et de Publications

Librairie FÉLIX JUVEN

13, rue de l'Odéon, 13

M. & Mme LHOMME

PIERRE VEBER

D'après un croquis-charge de C. Léandre.

LF
V395m

Pierre VEBER

M. & Mme LHOMME

Répertoire du Demi-Théâtre

ILLUSTRATIONS DE PUPPETT

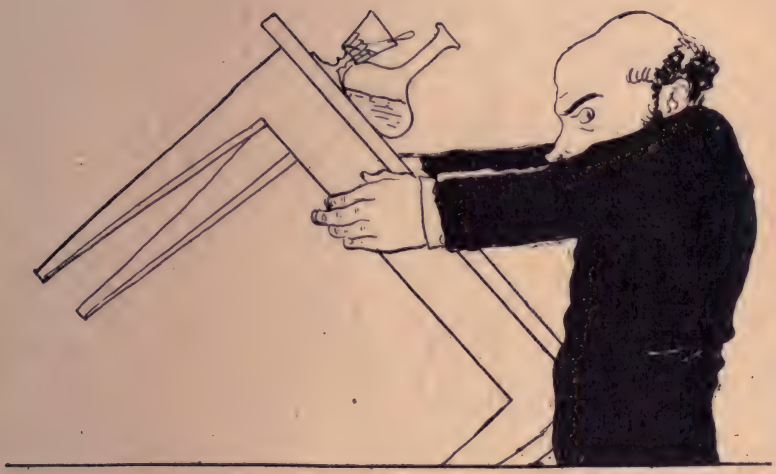
11763
11711

PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

Tous droits réservés.

MICROFORMED BY PRESERVATION SERVICES
FEB 1 0 1991
DATE

CONFÉRENCE-PRÉFACE



Le CONFÉRENCIER *arrive en portant sa table qu'il installe au milieu de la scène ; il va ensuite chercher dans la coulisse son verre d'eau sucrée, sa chaise, plus un symbolique crachoir. Puis il*

salue, s'assied, et, s'étant installé comme un homme qui a l'intention de se répandre en considérations, il commence :

MESDAMES, MESSIEURS,

Il est d'un immémorial usage qu'avant la représentation d'une pièce de théâtre quelconque, un personnage notoire — (professeur ou autre) et d'ailleurs nullement autorisé — vienne parler de choses inutiles ou vagues. Ce solo de critique en liberté s'appelle une conférence. Le conférencier vous raconte ce que vous allez voir afin de vous ôter le plaisir de la surprise ; il vous l'explique afin de vous ôter le plaisir de la compréhension, et il vous l'explique mal, car rien ne l'oblige à l'expliquer bien, et il serait trop sot de gâter le métier. J'aurai donc l'honneur de vous présenter les principaux personnages du roman dialogué qui va se dérouler devant vous.

La classe la plus répugnante de la société est assurément — vous le savez par expérience personnelle — la bourgeoisie, le Tiers qui trouva son expression politique en M. Thiers lui-même. Tout ce qu'il est possible d'imaginer en fait de

vices sournois, de bas calculs, d'égoïsme, de cruauté et de lâcheté est l'apanage presque exclusif de cette caste précieuse, à laquelle, Messieurs et Mesdames, vous avez l'honneur d'appartenir. (*Vifs applaudissements.*)

La cupidité s'y épanouit jointe à la paillardise ; le besoin de respectabilité sauve et couvre tout cela. C'est dans ce milieu que naquit M. Ernest Lhomme.

Dès son enfance, M. Ernest Lhomme montra les plus heureuses dispositions : il avait de la facilité à mentir et à chiper ; ses parents, la fine fleur du petit commerce, l'encouragèrent dans cette voie. Ce ne fut point un beau garçon : le séjour prolongé dans une arrière-boutique le rendit bouffi et blême ; la dissimulation et la débauche privée lui blanchirent les paupières et les alourdirent. Jamais M. Lhomme ne se révolta contre les lois ; il les tourna de son mieux. Il eut des sentiments chauvins et s'affirma républicain de gouvernement. C'était un « bon esprit » ; au collège, on le notait déjà comme « un enfant appliqué qui pourrait mieux faire ». Il obtint des diplômes, ceux de tout le monde, et lut des journaux pour se créer une position. Esprit positif et pratique, il dédaigna la littérature d'imagination et s'abstint de toute lecture un peu

fatigante ; il disait : « Moi, je vais au théâtre pour m'amuser, » et, sous ce prétexte, ne quittait plus les *Music-Hall,* où moyennant trois francs on a des chansons qui ne congestionnent pas les méninges et des femmes très nues. En rentrant, M. Ernest Lhomme montait dans les mansardes et dragonnait les bonnes de la maison ; à la suite de ces incursions, quelques-unes devinrent nourrices. M. Lhomme appelait ça « leur mettre un métier dans la main ».

Ainsi, à vingt-quatre ans, M. Lhomme était pareil à beaucoup de jeunes gens de sa génération : des principes solennels et pas de conduite. Ajoutons qu'il terminait son droit. Il s'abîma la santé en fréquentant sans précautions les dames rencontrées parmi les tables des cafés de nuit ; ses cheveux tombèrent, mais — compensation inestimable — la calvitie qui en résulta donna à la figure de M. Lhomme un grand air de profondeur qui imposait le respect ; la physionomie du jeune étudiant tentait le tératologue : de petits yeux d'un gris faux clignotaient à l'abri d'un lorgnon bleuâtre ; un grand nez surplombait sensuellement la lippe, figurant un cèpe malsain au-dessus d'une vilaine limace ; peu de front et beaucoup de menton où s'étalait une barbe malingre.

Ayant fait son droit avec le soin que les co-

quins apportent à ces études, M. L'homme s'adonna aux affaires sérieuses : il entra dans les Ordres de Bourse. Il est rare qu'un manieur d'argent ait la moindre idée de générosité ou de beauté. La suffisance du brasseur d'affaires n'a d'égale que celle de militaire professionnel. Il semble que la faculté de tout acheter — même des coups de pied quelque part — donne au financier le droit de tout mépriser et de tout juger. M. Lhomme fut un de ceux qui firent sans bruit leur fortune dans les Opérations de Bourse (ainsi nommées parce que les praticiens opèrent le client du mal d'avoir de l'argent). Il s'appauvrit et s'enrichit à plusieurs reprises. Cependant il allait vérifier les maillots qu'il avait jadis contemplés de loin ; c'étaient les mêmes, car rien ne vieillit, fût-ce les jambes célèbres ! De ces excursions, il rapportait une connaissance approfondie de la Femme et des généralités sur l'Amour. On nomme cela : *jeter sa gourme ;* cela suffit à désigner les périodiques éruptions de luxure que M. Lhomme se permettait.

Quand arriva la trentième année, il pensa qu'il était temps « d'être sérieux » et de se fixer. Il fut présenté à Celle qui devait être M^me^ Lhomme.

Quel fut le premier nom de cette créature ? Fût-ce Léonie Topinard, Clémentine Bran ou

Clarisse Jubert ? Parfois, au cours de visites dans les cimetières, on lit au fronton des petits temples grecs — qui abritent la dépouille de défunts vos concitoyens — des noms tels que Goujonnet-Jobart, Famille Punais, Limoux, Chacre. Et l'esprit s'étonne : Comment ? Des gens ont pu se nommer ainsi ? Et l'on reconstitue la vie pauvre, renfermée, humide, mesquine et odieuse que ces patronymes-là ont vécue.

Le jour ou Mme Lhomme fut mise en présence de M. Lhomme ne différa pas des autres jours, et la nature ne tressaillit pas d'allégresse quand ces deux êtres se rencontrèrent. Un bal les réunit de nouveau, et ce soir-là, la future Mme Lhomme pensait justement qu'il serait agréable de s'abandonner dans les bras d'un âcre sous-lieutenant, lorsqu'on lui parla d'un mariage possible avec M. Lhomme : « Un mari chauve, c'est une garantie, » termina la proxénète familiale qui se chargeait d'arranger la combinaison. Mme Lhomme ajourna la chute au bras du sous-lieutenant et se retourna vers M. Lhomme, lequel se fit reconnaître. Elle savait qu'il avait de la fortune, « une belle position », et de l'avenir, plus les espérances... Aussitôt, elle lui tendit son corsage, afin qu'il pût vérifier sa poitrine et sa nubilité ; — cependant, de loin, les parents

s'attendrissaient à l'idée des oaristys réalisables...

A cette époque, Mme Lhomme avait une figure mutine, un nez en trompette, des lèvres pâles, des cheveux blonds qui bouffaient de leur mieux pour tromper l'ennemi sur leur nombre, des sourcils qui paraissaient mangés aux vers ; et ses yeux bleus, pleins de candeur, reflétaient dans leur azur le vide incommensurable des cieux. (*Émotion sur plusieurs bancs.*)

Un habile corsetier lui avait moulé une taille et des hanches ; et qui eût pu deviner sous le couvert des robes qu'elle marchait en dedans ? Elle mettait tout de suite les gens à leur aise, en leur permettant de satisfaire leurs curiosités... mais jusqu'à un certain point. Elle n'ignorait pas que la carrière des jeunes filles est justement le mariage et qu'il faut employer dix années de sa vie à « trapper » le mari. Dès qu'on en tient un, on ne le lâche pas.

Enhardi par quelques privautés, M. Lhomme se laissa pincer et demanda en mariage cette jeune fille dont le corsage décidément lui agréait. Les fortunes se valaient, et l'on déclara à l'unanimité : « A la bonne heure ! Voilà un vrai mariage d'amour ! » Les fiançailles furent poétiques et diplomatiques : M. Lhomme discutait Musset

avec son aimée, et dot avec les parents : myosotis et gratte-cul.

La soirée du contrat, qui s'annonçait comme orageuse, se passa le mieux du monde ; par l'entremise de leurs notaires respectifs, les deux conjoints se roulèrent si parfaitement, qu'il est difficile de dire auquel des deux l'avantage resta. Le lendemain, Dieu, aidé d'un magistrat municipal, bénit et consacra l'union de ces deux êtres ignobles.

Dans la suite, ils engraissèrent d'une façon prodigieuse ; de mutine, Mme Lhomme devint pointue et parcheminée. M. Lhomme, avec plus de précision, s'indiqua dans le genre gras, paterne et mollasse. C'est à cet endroit de leur histoire que nous les prendrons. Ils finirent mal : Mme Lhomme, qui souffrait d'eczéma, périt par l'abus du sublimé. Sans rien perdre de sa respectabilité, M. Lhomme revint à ses premières amours, les bonnes, et le gâtisme l'immobilisa dans les bras des maritornes. Ainsi s'éteignit ce citoyen qui n'avait jamais brûlé d'une flamme bien brillante. Néanmoins, il laissa une nombreuse postérité qui perpétua ses vices, parmi vous. (*Enthousiasme général.*)

Il me reste à vous dire quelques mots du *Demi-Théâtre*. Comme toutes choses, la comédie n'a

cessé de dégénérer à partir du moment où elle fut créée. Le drame fruste que jouèrent sur leur chariot les légendaires vendangeurs avinés devait être plus humain et plus attachant que le *Verre*

d'eau ou les *Pattes de mouches*. A mesure que le théâtre se forma, il s'éloigna de l'humanité...

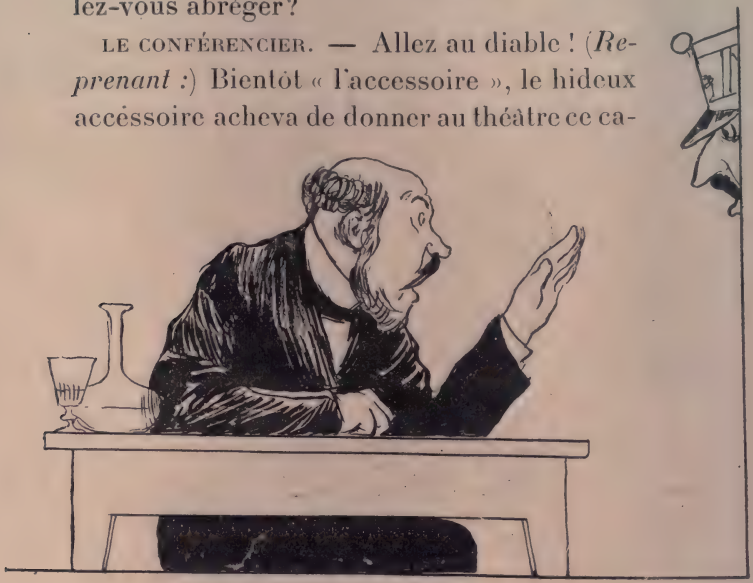
LE RÉGISSEUR, *entrant*. — Monsieur, s'il vous plaît ?

LE CONFÉRENCIER, *continuant sans l'entendre*. — Bientôt les conventions se glissèrent dans la parade ; le souci de la composition, de l'intrigue,

de la scène à faire gâtèrent la primitive invention du tréteau...

LE RÉGISSEUR, *lui frappant sur l'épaule.* — Monsieur... nous sommes un peu pressés... Voulez-vous abréger?

LE CONFÉRENCIER. — Allez au diable! (*Reprenant :*) Bientôt « l'accessoire », le hideux accessoire acheva de donner au théâtre ce ca-

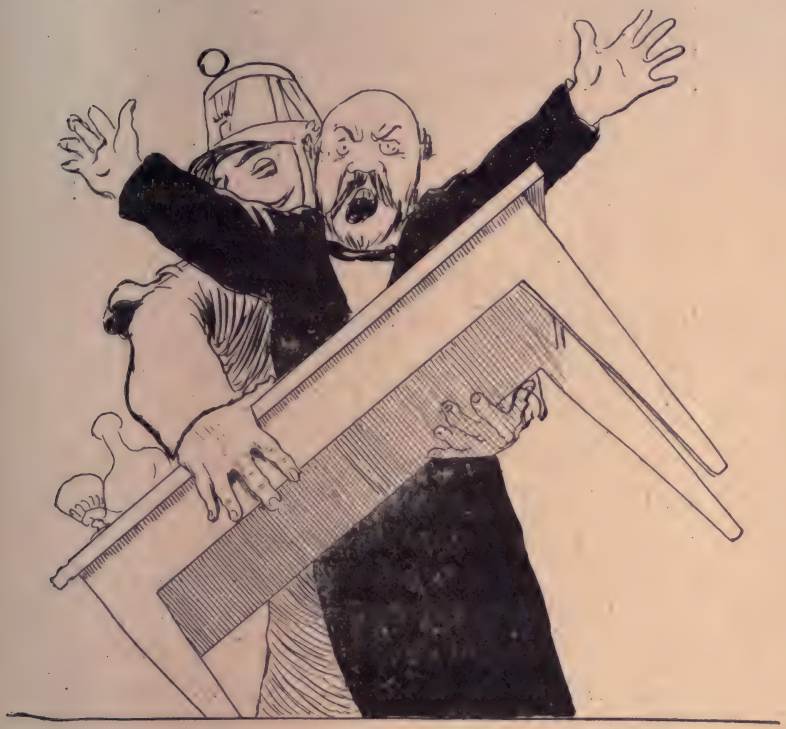


ractère factice et irréel qu'il a depuis des siècles...

LE RÉGISSEUR. — Oui ou non, voulez-vous vous taire?

LE CONFÉRENCIER. — Non. Je suis remonté; rien ne m'arrêtera. (*Il reprend :*) Aussi le *Demi-Théâtre*...

LE RÉGISSEUR, *sortant*. — Nous allons voir... (*Il disparaît.*)



LE CONFÉRENCIER. — Le *Demi-Théâtre* se propose de rétablir la comédie dans sa simplicité première. Les acteurs sont des guignols vus à mi-corps ; donc pas de gestes qui ne soient es-

sentiels, pas de jeux de physionomie ; plus d'accessoire, de lettre perdue ou volée, c'est ici le schéma de la vie et rien de plus. Il n'y a point d'intrigue ; les acteurs ne peuvent se faire valoir au détriment du drame. Les caractères sont simples et l'action brutale...

LE MUNICIPAL, *entrant avec le régisseur.* — C'est vous qui refusez de vous taire ? Ah çà ! nous ficherez-vous la paix ?

LE CONFÉRENCIER. — Non... Allez dire à ceux qui vous envoient que je suis ici... Complétez la citation, je n'ai pas le temps. (*Reprenant :*) Les grandes crises de l'existence : le mariage, l'adultère, la dèche, le crime y sont...

LE MUNICIPAL, *l'empoignant.* — Tu vas voir si tu ne te tais pas ! (*Le conférencier se cramponne à sa table ; le municipal l'enlève avec et sort.*)

LE CONFÉRENCIER *dans la coulisse.* — ... Y sont exposées sous la forme qui... (*Sa voix se perd dans le lointain*)... l'odieux métier !... A bas Scribe !... inspiration... très farce... protagoniste...

LE RÉGISSEUR. — Mesdames, Messieurs, on va doucher le malheureux. Toutefois, nous commençons. (*Rideau.*)

A LA FENÊTRE

A LA FENÊTRE

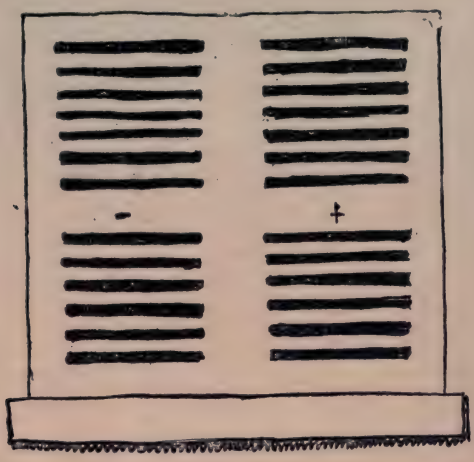
A. G. Docquois.

PERSONNAGES :

L'ENTREVU.
M. LHOMME.
LE CONCIERGE.
1er MONSIEUR.
2e MONSIEUR.
3e MONSIEUR.
UN AGENT.
VOIX DU CHANTEUR.
Mme LHOMME.
LA FILLE IRMA.

La scène représente deux larges fenêtres à l'entresol d'une maison ; l'une est fermée aux volets, l'autre est ouverte. A cette dernière, Lhomme en bras de chemise cause avec sa femme. C'est le soir ; un reverbère, dont on voit le haut, est allumé.

M. LHOMME. — Fait bon, ce soir. (*Silence.*)
Mme LHOMME. — Oui... fait bon. (*Silence.*)



M. LHOMME. — Je crois que j'ai eu tort de manger des radis à dîner, ils me reviennent comme des souvenirs d'enfance.

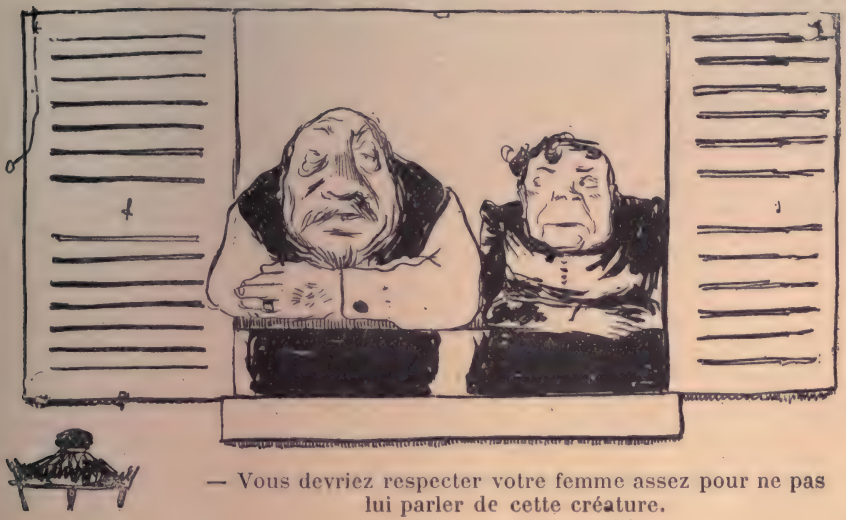
Mme LHOMME, *câline*. — Quel effet ça te fait-il ?

M. LHOMME. — Les radis ? ça me.....

Mme LHOMME. — Non. Cette soirée ! Ça ne te rappelle pas d'autres soirées... ? Tu sais, quand nous sommes allés au bois de Meudon, après notre noce.

M. LHOMME. — Ne me rappelle pas ces choses-là après dîner...

Mme LHOMME, *de plus en plus émue*. — Voyons, Lhomme, si on essayait de retrouver cette impression ?



— Vous devriez respecter votre femme assez pour ne pas lui parler de cette créature.

M. LHOMME. — Je te répète que le médecin s'y oppose.

Mme LHOMME. — Ah ! tu n'es pas gentil... toi que j'ai connu si sentimental ! (*Un chanteur invisible accorde sa guitare.*)

M. LHOMME. — Bon, encore des mendiants.

Mme LHOMME. — C'est gentil ; on se croirait à Venise. Je vais chercher des sous.

VOIX DU CHANTEUR.

Sois bonne, ô ma chère inconnue,
Pour qui j'ai si sou...

M. LHOMME. — Voulez-vous vous sauver, pro-

pre à rien ! (*A sa femme :*) Je te défends de jeter l'argent par les fenêtres.

VOIX DU CHANTEUR. — Monsieur n'aime pas la sérénade du pavé ? Monsieur veut peut-être l'*Instance à Manon ?* (*Chantant :*)

Manon, voici le sommeil...

M. LHOMME. — Attendez un peu, que je descende !

LE CHANTEUR. — Tiens ! pigez-moi ce gros enflé qui insulte les pauvres bougres. Si on ne peut plus chanter parce que Monsieur digère ! Ah ! Souffrance ! Va donc, eh ! Ventru !... Mal cuit ! Fahavalo !

M. LHOMME. — C'est trop fort, je vais chercher un agent.

LE CHANTEUR. — Vous pressez pas, j'y vais moi-même. Bonsoir à tes puces.

M. LHOMME. — Pas un sergent de ville ! Jamais de sergent de ville dans cette rue, le quartier les attriste ! On laisse les vagabonds insulter les honnêtes gens.

Mme LHOMME. — Ça mendie au lieu de travailler. (*Silence.*)

M. LHOMME. — Notre voisine n'est pas encore rentrée.

Mme LHOMME. — M. Lhomme, vous devriez respecter votre femme assez pour ne pas lui parler de cette créature.

M. LHOMME, *accent de Coquelin.* — Une créature humaine, Mme Lhomme.

Mme LHOMME. — Une fille qui vit de sa mauvaise conduite. Vous êtes toujours fourré à la fenêtre pour la regarder. Un homme de votre âge !

M. LHOMME. — Moi? Par exemple ! Si on ne peut plus se mettre à la fenêtre maintenant !

Mme LHOMME. — Dès que vous l'entendez, vous courez à la croisée. Elle s'en est bien aperçue, allez ; elle se poste là exprès pour vous allumer.

M. LHOMME, *flatté.* — Ah ? Vraiment ? Tu crois qu'elle m'a remarqué ?

Mme LHOMME. — Taisez-vous, ou ça finira mal!

M. LHOMME. — Madame Lhomme, tu es la plus belle des femmes. Peux-tu supposer que l'on songe à te tromper?

Mme LHOMME, *lui tapotant les joues.* — Oh! Je connais vos manières d'enjôleur, grand don Juan! Je vais me coiffer pour la nuit ; ne reste pas là, tu prendrais mal.

M. LHOMME. — Je te suis. (*Dès que Mme Lhomme a disparu, il se penche vers la fenêtre voisine.*) Est-ce que l'on fait du mal parce que l'on regarde les femmes ? Mme Lhomme a peut-être raison, la voisine a dû me remarquer. Elle se nomme Irma : un joli nom. Toujours pas revenue, c'est pour-

tant son heure. (*La fenêtre voisine s'éclaire.*) Ah ! la voilà. (*Les volets de la fenêtre s'ouvrent ainsi que la croisée.*)

IRMA, *s'adressant à l'intérieur.* — Je donne un peu d'air, tu peux te mettre à ton aise, chéri.

L'ENTREVU. — Ouf ! ça fait du bien.

M. LHOMME. — Elle a ramené quelqu'un ; je n'ose pas regarder.

L'ENTREVU, *à la fenêtre avec Irma.* — Elle est tranquille, ta maison ?

IRMA. — Oui, il n'y a presque plus personne. De ce moment, tout un chacun est parti à la campagne.

L'ENTREVU. — Et toi, tu restes ?

IRMA. — Je pars demain ; j'attendais d'avoir assez d'argent pour aller « faire Trouville ». Et toi ?

L'ENTREVU. — Moi, je ne pars pas.

IRMA. — Tes occupations te retiennent à Paris ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

L'ENTREVU. — Je suis dans le contentieux.

IRMA. — Le contentieux ? Qu'est-ce que c'est ? Ça te rapporte ?

L'ENTREVU. — Des fois. Mais c'est fatigant. On travaillle jour et nuit devant des chaudières.

IRMA. — Pauvre chat ! Moi, je ne pourrais pas.

L'ENTREVU. — Jet'écoute. (*Apercevant Lhomme :*) Tiens, il y a un vieux qui nous moucharde.

M. LHOMME. — Est-ce de moi qu'il parle ?

IRMA. — C'est un vieux polisson qui en pince pour moi. Il a une bonne poire, heïn? Il est doué d'une femme qui est encore plus laide que lui.

M. LHOMME. — Cette fille est vulgaire.

L'ENTREVU. — A son âge, il devrait être couché.

IRMA. — A dix heures, il ronfle. Ne restons pas là, tu prendrais mal. (*Ils rentrent et ferment la fenêtre et les volets.*)

M. LHOMME, *seul, se penchant pour regarder.* — Ils sont rentrés; j'aurais voulu voir la tête de ce débauché.

Mme LHOMME, *en déshabillé, de loin.* — Allons, Lhomme, viens dormir.

M. LHOMME. — Oui... (*En aparté :*) C'est curieux comme Mme Lhomme me semble laide ce soir.

Mme LHOMME, *de loin.* — Lhomme, vieux rat musqué, viens dormir près de ta grosse poule.

M. LHOMME. — Oui !... Mme Lhomme est aussi vulgaire que la fille, quoique moins attrayante.

Mme LHOMME, *de loin.* — Arrives-tu, à la fin?

M. LHOMME. — Oui !... Je voudrais bien savoir ce qui se passe à côté. (*Il essaie de voir.*)

Mme LHOMME. — Je m'impatiente.

M. LHOMME. — Bon... J'y cours. (*Il disparaît. La fenêtre se ferme et s'éteint. Silence. Musique de scène. La fenêtre se rouvre, Lhomme reparaît.*) Je ne peux pas dormir. Mme Lhomme ronfle déjà; mais

— Il y a un vieux qui nous moucharde.

moi, je ne puis pas. Je me tourne, je me retourne. C'est le printemps. Ah! Et puis, de sentir là, tout près de moi, des gens qui se livrent à la plus basse débauche... ça m'indigne, et néanmoins ça me met des idées folichonnes dans la tête. (*Il regarde.*) Il y a encore de la lumière! Oh! les brigands! ça ne devrait pas être permis dans une maison honnête. Non, je ne dormirai pas de cette nuit! Le Monsieur va bientôt sortir; elle ne les garde jamais plus d'une heure; et, lui parti, elle se rendormira (*Soupir.*)... seule. Pourtant, si j'allais tout à l'heure gratter à sa porte? M^me^ Lhomme

dort comme un cent de marmottes ; je me glisserai dehors, j'irai frapper doucement chez la personne ; elle viendra, je lui expliquerai ce qui m'amène, que je veux l'entretenir un quart d'heure à peine... mettons une demi-heure. En ma qualité de voisin, j'obtiendrai un réduction sur les prix marqués. Et je retournerai sans bruit m'étendre auprès de M^me^ Lhomme qui ne se sera doutée de rien. Parbleu ! mon plan me paraît excellent. J'entends du bruit à côté, l'autre file ; guettons sur le palier. (*Il ferme un battant de la fenêtre et disparaît. Vacarme à côté. Cris, bataille, les volets s'ouvrent violemment et Irma en chemise apparaît ensanglantée, échevelée.*)

— Au secours ! A l'assassin !

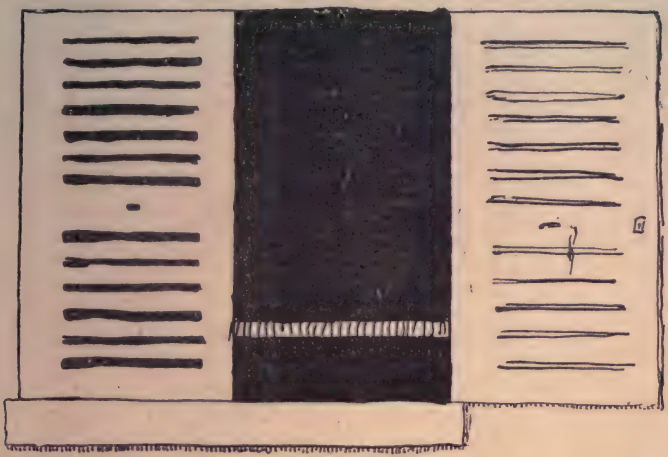
IRMA. — Au secours ! à l'assassin !

L'ENTREVU, *la rouant de coups de bâton.* — Te tairas-tu ? ou je t'écrase.

IRMA. — Laisse-moi... ne me tue pas... prends mon argent, ne me tue pas, prends mon argent. Je t'en supplie, au secours... au secours !

L'ENTREVU, *la tirant.* — Tiens, tiens, tiens.

IRMA. — Au secours... au sec... (*Il la tire en dedans. La fenêtre se ferme à demi ; nuit, puis silence.*)



M. LHOMME, *reparaissant craintivement.* — Quel vacarme ! Elle appelait au secours, je crois. Elle se disputait avec ce grossier personnage ; d'ordinaire, elle a de meilleures fréquentations.

Mme LHOMME, *apparaissant.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

M. LHOMME. — Je ne sais pas ; ils se piochent, à côté ; mais c'est fini.

Mme LHOMME. — On n'entend plus rien...

M. LHOMME. — Et la fenêtre est restée ouverte : c'est bizarre. Tiens, l'individu se sauve, dans la rue, là-bas, celui qui s'enfuit à toutes jambes.

Mme LHOMME. — J'ai peur... S'il lui avait donné un mauvais coup !

M. LHOMME. — Elle dort peut-être... Non... Attends, je vais l'appeler. (*Haut :*) Madame !... la voisine !... Eh ! Mademoiselle !... Elle ne répond pas... Eh ! répondez, Madame... C'est moi, votre voisin... Lhomme. Êtes-vous malade ?

Mme LHOMME. — Tu vois, j'en étais sûre. Il a dû la tuer. Encore un drame de la jalousie !

M. LHOMME, *tremblant.* — Mais non... je vais sonner chez elle ; elle me répondra. (*Il disparaît ; on l'entend carillonner à côté.*)

Mme LHOMME. — Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. (*A Lhomme qui reparaît :*) Eh bien ?

M. LHOMME. — Rien ne bouge ; je descends prévenir le concierge.

Mme LHOMME. — Lhomme, je te le défends. Et moi, je resterai toute seule, alors ? Ta place est près de ta femme. Ne t'expose pas inutilement.

M. LHOMME. — Cependant, nous ne pouvons abandonner cette femme...

Mme LHOMME. — Ça ne nous regarde pas. Après tout, si ça lui plaît de ne pas répondre.

VOIX DU CONCIERGE, *en bas.* — M. Lhomme... hé... M. Lhomme.

Mme LHOMME. — C'est le concierge... je te prie de te taire. (*Elle le tire au dedans.*)

M. LHOMME, *se cramponnant.* — Laisse-moi donc... Vous dites ?

VOIX DU CONCIERGE. — Vous n'avez pas entendu crier au secours ?

M. LHOMME. — Oui, à côté de chez nous, chez la demoiselle seule. J'ai appelé, elle ne répond pas. Montez voir.

Mme LHOMME. — Tu es stupide avec ta manière de te mettre toujours en avant. (*Elle s'en va.*)

M. LHOMME. — Mon devoir avant tout. (*Au concierge qui apparaît :*) Tenez, penchez-vous, vous êtes plus grand que moi. Distinguez-vous quelque chose ?

LE CONCIERGE. — Oui... j'aperçois... oui, on dirait une forme allongée par terre, près de la fenêtre. Je vais sonner à côté, si on ne répond pas, j'enfonce la porte. (*Il disparaît.*)

M. LHOMME. — Je ne vous accompagne pas, je vous gênerais plutôt.

Mme LHOMME. — Eh bien ? Il croit qu'il y a un malheur ?

M. LHOMME. — Dame ! je le crains. (*L'autre fenêtre s'éclaire.*) Hallo !

LE CONCIERGE, *à l'autre fenêtre.* — La malheureuse est déjà froide, elle a été tuée à coups de trique.

— La malheureuse est déjà froide...

Mme LHOMME. — J'avais toujours prédit que cette fille finirait mal.

M. LHOMME. — Que devons-nous faire ?

LE CONCIERGE. — D'abord, chercher le commissaire. (*Il disparaît.*)

M. LHOMME. — Hé là ! Hé là ! ! ne nous laissez pas seuls. Je ne suis pas rassuré. Madame Lhomme, il faut nous enfermer à clef.

Mme LHOMME. — C'est fait... Oh ! comme il est long à venir, ce commissaire !

M. LHOMME. — Je vois du monde qui entre ; c'est sans doute lui.

PREMIER MONSIEUR, *à l'autre fenêtre.* — Ah ! voilà la chambre du crime ; bien ; les meubles ont été bouleversés ; il y a eu lutte, bien. La pendule s'est arrêtée à 10 heures. La victime inanimée ; bien. Une fille de joie ; c'est un beau crime.

M. LHOMME. — Tu vois, c'est le commissaire. Je suis plus tranquille.

PREMIER MONSIEUR. — Ah ! Il y a des voisins. Comment vous appelez-vous ?

M. LHOMME. — Lhomme rentier, Monsieur le commissaire.

PREMIER MONSIEUR. — Vous étiez voisin de la victime ; vous avez eu probablement des rapports avec la victime ?

M. LHOMME. — Mais, Monsieur le commissaire...

PREMIER MONSIEUR. — Ne niez pas, vous étiez son amant. C'est du propre, un homme de votre âge !

Mme LHOMME. — Mais, Monsieur le commissaire...

PREMIER MONSIEUR. — Ah ! c'est votre mère, sans doute ! Vous aviez mis votre maîtresse près de votre vieille mère !

M. LHOMME. — Ma femme, Monsieur le commissaire, ma femme !

PREMIER MONSIEUR. — Ah ! la victime était votre femme ! Tout s'explique ! Il n'y a qu'à enjamber d'une fenêtre à l'autre. Vous n'êtes pas étranger à l'attentat ?

M. LHOMME. — Oh ! Monsieur le commissaire, Mme. Lhomme vous dira...

PREMIER MONSIEUR. — Ah ! votre mère en est aussi... Vous avouez ? Bien, votre affaire est claire.

M. LHOMME. — Mais, Monsieur le commissaire, je vous supplie de...

PREMIER MONSIEUR. — Je ne suis pas commissaire, d'abord... Je suis M. Sicholle,

reporter du *Figaro*. Bonsoir. (*Il disparaît.*)

M. LHOMME. — Comment ! Ah ! par exemple ! si j'avais su ! Ce gros pète-sec se permet de m'insulter, et il n'est pas commissaire ? Attends, toi, je te retrouverai.

Mme LHOMME. — Aussi, il n'avait pas l'air sérieux, tu aurais dû voir que c'était un journaliste. Tu vois, le commissaire, c'est ce monsieur âgé qui entre. Je le reconnais.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Oh ! Oh ! c'est épouvantable ; la malheureuse ne bouge plus. Le vol a dû être le mobile du crime, tous les tiroirs sont arrachés et les serrures forcées. Évidemment l'attentat est dû à la malveillance.

Mme LHOMME. — A la bonne heure, voilà un magistrat sagace.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Ah ! un voisin. Monsieur ? Oh ! il a mauvaise figure.

M. LHOMME. — Monsieur le commissaire, n'est-ce pas ?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Dites donc, répondez un peu à mes questions. Qui êtes-vous ?

M. LHOMME. — Lhomme, rentier, bien connu dans la rue.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Trop connu peut-être. Quels étaient vos rapports avec la victime ?

M. LHOMME. — Oh ! très vagues.

— Bien! votre affaire est claire!

DEUXIÈME MONSIEUR. — Oui, je vois, vous étiez son amant.

M. LHOMME. — Nullement, Monsieur le commissaire. Elle recevait des messieurs...

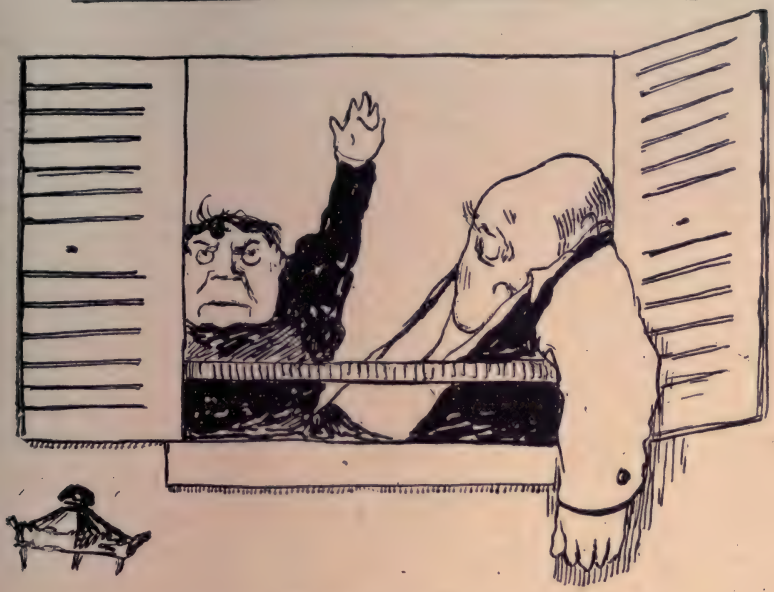
DEUXIÈME MONSIEUR. — Et vous l'encouragiez. Joli métier !

Mme LHOMME. — Mais, Monsieur le commissaire...

DEUXIÈME MONSIEUR. — Faites donc taire votre vieille bonne et répondez...

M. LHOMME. — Mon Dieu, Monsieur le commissaire, je m'excuse de...

DEUXIÈME MONSIEUR. — Pourquoi vous excusez-vous ? Est-ce que par hasard ?... Oh ! oh ! Il y a



peu de chemin d'une fenêtre à l'autre. C'est ça. Vous avez accompli le crime de complicité avec votre vieille bonne.

M. LHOMME. — Comment ! Monsieur le commissaire me soupçonne de...

DEUXIÈME MONSIEUR. — Malheureux ! et vous avouez avec un cynisme révoltant !

M. LHOMME. — Permettez, Monsieur le commissaire...

DEUXIÈME MONSIEUR. — Pourquoi m'appelez-vous tout le temps commissaire ? Je suis M. Sécholle, reporter du *Journal*. (*Il disparaît.*) Bonsoir !

— Vous avez accompli le crime de complicité avec votre vieille bonne.

M. LHOMME. — Eh bien ! dites donc, voyou ! Il a filé, et il a bien fait ; il n'y a donc que des reporters, ce soir ?

Mme LHOMME. — Que veux-tu ? Il avait bien l'air d'un juge. On peut se tromper de ça. La maison va être pleine de journalistes. Ils se signalent les bons endroits.

M. LHOMME. — Tiens, en voilà encore un... ce petit blanc-bec qui s'amène. Celui-là, je ne le manque pas !

Mme LHOMME. — Viens te coucher, Lhomme, ça vaudra mieux.

M. LHOMME. — Laisse, je te dis.

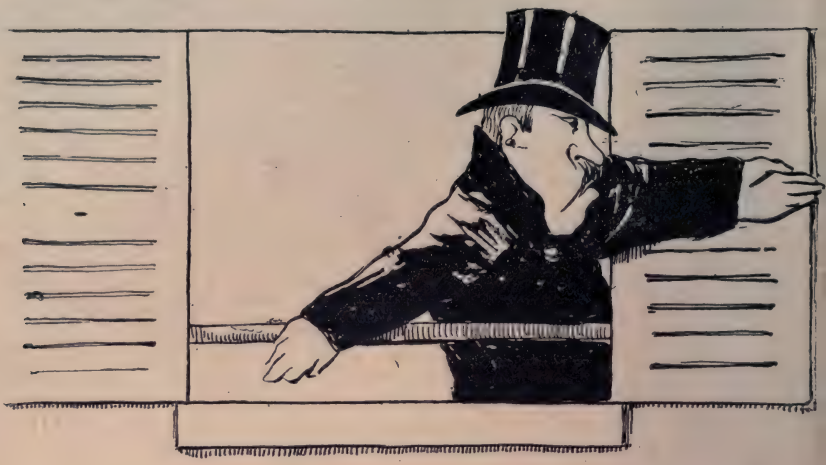
TROISIÈME MONSIEUR, *à l'autre fenêtre.* — Voyons, le théâtre du crime. Oh ! tout est sens dessus dessous ; les meubles sont dérangés, les clefs ne sont plus aux armoires ! A quelle heure remonte l'accident ?

UN AGENT. — Le concierge dit que ça remonte à une heure environ.

TROISIÈME MONSIEUR. — Ah ! Et selon lui, c'est un crime ?

UN AGENT. — Il l'affirme.

TROISIÈME MONSIEUR. — Il me faut une information plus précise.



— Empoignez-moi cet homme.

M. LHOMME. — Tu entends, il parle d'information : c'est encore un journaliste.

TROISIÈME MONSIEUR. — Je vais interroger le voisin. Hé, monsieur ! s'il vous plaît ?

M. LHOMME. — Attends, il va payer pour les autres ; je vais le faire poser. (*Au commissaire :*) Dites donc, espèce de bouffi, est-ce que vous vous êtes donné le mot pour me raser !

TROISIÈME MONSIEUR. — Mais...

M. LHOMME. — Vous allez me demander mes nom et prénoms pour les mettre dans vos sales feuilles ? Je m'appelle zut et je vous embête.

TROISIÈME MONSIEUR. — Oh ! Mais...

M. LHOMME. — Vous pouvez écrire, si vous voulez, que c'est moi qui ai commis le crime et que je m'en vante ; et fichez-moi la paix ou je sors sur le carré pour vous soulever le derrière... espèce de fahavolo.

TROISIÈME MONSIEUR. — Ah ! misérable, vous avouez impudemment votre crime et par-dessus le marché vous avez l'audace d'insulter la justice et de menacer un magistrat !

M. LHOMME. — La justice ?... Comment ?... Vous n'êtes pas reporter ?

TROISIÈME MONSIEUR. — Je suis le commissaire du quartier. Agent, empoignez-moi cet homme.

M. LHOMME. Commissaire !... Je suis perdu. (*L'agent l'empoigne.*) Encore une erreur judiciaire! (*Rideau.*)

LE COMPAGNON NARCISSE

LE COMPAGNON NARCISSE

A Arsène Alexandre.

PERSONNAGES

M. LHOMME.	LE COMMISSAIRE.
COMPAGNON NARCISSE.	Mme LHOMME.

Un intérieur bourgeois. Au lever du rideau, M. Lhomme entre, suivi de Mme Lhomme, femme un peu mûre, néanmoins ardente quoique couperosée. M. Lhomme a du ventre, de l'assurance, peu de cheveux et des favoris ras.

SCÈNE PREMIÈRE

M. LHOMME. — Approchez, Madame Lhomme. Vous êtes ma femme : par conséquent, je vous

aime; j'ai en outre de l'estime pour vous, et je vous révère comme la mère des enfants que, sans reproche, vous auriez pu me donner. Qu'y a-t-il à dîner ?

— Approchez, Madame Lhomme.

Mme LHOMME. — Un poisson, un filet et des aubergines. Il y en a pour trois.

M. LHOMME. — Tant mieux ! Car, je dois vous l'avouer, nous aurons quelqu'un à souper.

Mme LHOMME. — Et vous ne m'avez pas consultée? Je ne compte donc pas ici ?

M. LHOMME. — Paix ! Je suis le maître, et j'invite qui je veux. J'inviterai autant de personnes

qu'il me plaira, cent, si ça me fait plaisir. Mais il en coûte de l'argent ; c'est pourquoi j'ai invité seulement le compagnon Narcisse.

Mme LHOMME. — Qu'est-ce que c'est que ça, le compagnon Narcisse ?

— Paix ! je suis le maître.

M. LHOMME. — C'est un beau garçon, comme son nom l'indique. Nous fûmes au collège ensemble ; ces choses-là ne s'oublient pas ! Je l'ai retrouvé l'autre jour, il m'a offert à boire. Le compagnon Narcisse est mon ami, assurément ; dans dix jours, j'en veux faire mon intime.

Mme LHOMME. — Vous avez bien besoin de sa-

voir comment il mange ? Et vous lui prêterez de l'argent au dessert, je parie.

M. LHOMME. — Le compagnon Narcisse est un homme délicat, il ne m'empruntera jamais d'argent ; d'ailleurs je suis, moi aussi, un homme délicat, et je ne lui en prêterais pas. Allez, ajoutez un couvert, et piquez des fleurs dans vos cheveux.

Mme LHOMME. — Pourquoi des fleurs ? Je ne vais pas me recoiffer en l'honneur de ce monsieur !

M. LHOMME, *fâché*. — Piquez des fleurs dans votre chignon, vous dis-je ! Je veux qu'on voie quelle belle femme je possède.

Mme LHOMME. — Faut-il préparer votre habit de cérémonie ?

M. LHOMME. — Non. Le maître de la maison a soin de revêtir ce qu'il a de plus sale. Ça met à l'aise les invités, et c'est plus intime. Je sais vivre.

Mme LHOMME. — Votre ami est un jeune homme ?

M. LHOMME. — Peuh ! C'est un homme jeune, d'apparence séduisante. Il sait des bons mots et imite les cris des bêtes ; il nous égaiera ce soir. Hâtez-vous de tout préparer. (*Mme Lhomme sort.*)

SCÈNE II

M. LHOMME. — Une vraiment gracieuse créature, que ma femme ! J'espère que mon ami lui plaira. Je n'avais pas d'ami, jusqu'ici ; mais je compte me distinguer du vulgaire en choisissant Narcisse ; il me fera valoir, je sortirai souvent avec lui, j'aurai des secrets qu'il sera le seul à connaître, et il m'aidera à mettre mon vin en bouteille. (*On sonne.*) Je parie que le voici. (*Entre le compagnon Narcisse avec un bouquet.*) C'est toi, enfin. Je te tutoie, puisque tu es mon ami. Pour qui ces fleurs ? C'est donc ma fête ?

LE COMPAGNON NARCISSE *dépose son bouquet.* — En passant devant une fleuriste, j'ai songé à Mme Lhomme. Et... tu vas bien ?

M. LHOMME. — De mon mieux. Je vais te présenter à ma femme.

LE COMPAGNON NARCISSE, *s'inclinant.* — Je suis trop heureux.

M. LHOMME. — Tu sais, c'est une belle femme, qui me fait beaucoup d'honneur. Elle a un grand amour pour moi. Nous sommes mariés depuis quinze ans, et elle me chérit comme au premier jour.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Voilà un agréable caractère de femme.

M. LHOMME. — Elle est admirablement bien conformée.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Je n'en doute pas.

M. LHOMME. — Tu ne t'en doutes pas. Moi seul puis en juger, hé! hé! Si j'étais sculpteur, j'immortaliserais ses formes!

LE COMPAGNON NARCISSE. En vérité ?

M. LHOMME. — Oui. Et puis, c'est mon secret, elle a... (*Il lui parle tout bas à l'oreille.*)

LE COMPAGNON NARCISSE, *admiratif*. — Oh! Oh!

M. LHOMME. — Ce n'est pas pour me vanter, et parce qu'elle est mon épouse, mais j'ose dire qu'elle a... (*Il lui parle tout bas à l'oreille.*)

LE COMPAGNON NARCISSE, *allèché*. — Fichtre! Tu es un gaillard!

M. LHOMME, *modeste*. — J'ai eu la main heureuse, j'ai cueilli la perle. Elle a de l'ordre, de la grâce et des talents d'agrément.

LE COMPAGNON NARCISSE, *triste*. — D'autres n'ont pas ton bonheur. Je suis isolé en ce bas monde.

M. LHOMME. — Mais non, mais non. Je suis là, moi. Je te trouverai une femme pas trop laide, ayant une petite fortune. Ne t'attriste pas... de la gaieté! Tu es un bon vivant, que diable!

LE COMPAGNON NARCISSE, *soudain ragaillardi*. — Ça, oui. Et du creux pour chanter au dessert... broum, broum.

M. LHOMME. — Ah ! Je suis très heureux ! Quelle bonne existence je vais passer entre ma femme et mon ami ! Je t'achèterai une calotte pareille à la mienne ; nous paraîtrons deux frères. Et je te prêterai ma belle pipe d'écume un jour sur deux.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Tu me combles... Comment te remercier ! Tu auras vite assez de moi.

M. LHOMME. — Si j'ai assez de toi, je te le dirai ; car je suis franc avant tout et loyal.

LE COMPAGNON NARCISSE, *attendri*. — Moi aussi, je suis loyal. Je n'en crains pas un pour la loyauté ! Tu n'as pas affaire à un ingrat.

M. LHOMME, *attendri à son tour*. — Mon vieil ami... Tiens, embrasse-moi. (*Ils s'embrassent. Mme Lhomme entre.*)

SCÈNE III

M. LHOMME. — Ma femme, je vous présente mon vieil ami le compagnon Narcisse, un charmant garçon ; intelligent, le mâtin ! Au collège, il avait tous les prix.

LE COMPAGNON NARCISSE, *salue*. — Madame...

(Prenant le bouquet :) Permettez-moi de vous offrir cet humble bouquet.

Mme LHOMME. — Ah ! charmant, charmant ! Les jolies fleurs !

Entre le compagnon Narcisse avec un bouquet.

M. LHOMME. — Vous voyez, il est galant, il sait prendre les femmes..., aucune ne lui résiste. Il est très bien bâti, aussi ; campé comme un maître d'armes. Ah ! que de malheureuses il a dû faire ! Tu nous conteras ça.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Oh ! épargne-moi.

M. LHOMME. — Pas de modestie, tu vaux ce que tu vaux. On peut attendre de toi de grandes choses.

Mais j'ose dire qu'elle a...

LE COMPAGNON NARCISSE. — Pour le moment, je suis placier en vins. A propos, si tu as besoin

d'un petit bordeaux léger, dans les 75 francs, rendu en cave... ?

M. LHOMME. — J'y réfléchirai. Madame Lhomme, a-t-on acheté du champagne en l'honneur de mon ami ?

Mme LHOMME. — La bonne était trop occupée.

M. LHOMME. — C'est extraordinaire, il va falloir que j'y aille moi-même. Ma chère vous tiendrez compagnie à mon ami.

LE COMPAGNON NARCISSE, *riant*. — Tu me laisses ainsi, avec ta femme, tu n'est pas jaloux ?

M. LHOMME. — Je ne suis pas jaloux, elle m'aime trop. Et toi, tu es mon ami, je dois avoir confiance en toi. Comment aimes-tu le champagne : sec ou doux ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Sec. Il faut l'acheter au coin de la place ; c'est un peu loin, mais c'est là qu'il est le meilleur.

M. LHOMME. — Bien. Je reviens dans un quart d'heure. Prenez patience.

SCÈNE IV

(*Après un silence.*)

LE COMPAGNON NARCISSE, *se décidant*. — Votre mari n'a rien oublié, Madame ?

Mme LHOMME. — Je ne crois pas, Monsieur.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Il ne rentrera pas plus tôt qu'il ne l'a annoncé ?

Mme LHOMME. — Je ne crois pas, Monsieur.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Bon ; en conséquence, je n'irai pas par quatre chemins. (*Il s'approche.*) Madame, je suis l'ami de votre mari. (*Il l'embrasse.*)

— Madame, je suis l'ami de votre mari. (*Il l'embrasse.*)

Mme LHOMME, *effrayée*. — Que faites-vous ?

LE COMPAGNON NARCISSE, *calme*. — Mais... vous voyez... je vous embrasse. Comme vous n'avez pas compris, je vais recommencer. (*Il l'embrasse encore.*)

Mme LHOMME. — Vous perdez la tête !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Le cœur, seulement. Maintenant, vous avez compris ?

Mme LHOMME. — Votre conduite est inqualifiable !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Épargnons donc le temps de la qualifier. Hou ! tu es belle comme les anges !

Mme LHOMME. — Mais...

LE COMPAGNON NARCISSE. — Je veux t'environner d'un amour respectueux ! (*Il l'embrasse.*) Tu embaumes !

Mme LHOMME. — Y pensez-vous ! La femme de votre ami.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Un proverbe arabe dit : La femme d'un ami vivant sent toujours bon !

Mme LHOMME. — Vous trahissez celui qui vous nourrit !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Il ne m'a pas encore nourri. Je me hâte de créer un précédent avant le dîner. (*Il l'embrasse.*)

Mme LHOMME. — Vous violez les lois les plus sacrées !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Les lois sont des Lucrèces qui se laissent aisément taquiner. Et puis, en quoi votre mari se trouvera-t-il lésé ? Il désire que l'on apprécie sa femme ! Je lui

prouve que je l'apprécie au plus haut point.

Mme LHOMME, *faiblissant.* — Vous croyez qu'il serait heureux d'apprendre que vous m'avez embrassée ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Il serait surtout flatté. Et puis, je suis sûr qu'il vous méconnaît, qu'il n'a pas le respect tendre dont je me sens capable. (*Il l'embrasse violemment.*)

Mme LHOMME. — Oh ! vous avez raison. Il a mauvaise bouche, en outre.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Gardez-moi pour la bonne bouche. Je sais très bien aimer. Je vous apprendrai, si vous voulez.

Mme LHOMME, *aimable.* — Je vois que Lhomme avait raison ; personne ne vous résiste.

LE COMPAGNON NARCISSE.—Je veux vous prouver tout ce que j'avance. Suivez-moi dans la salle voisine où j'aperçois un divan, et hâtons-nous, car votre mari ne va pas tarder à rentrer. Bâclons cette affaire, quitte à y revenir plus tard. (*Il l'entraîne.*)

Mme LHOMME, *résistant encore un peu.* — Mais... je vais vous sembler bien méprisable, si je trompe mon mari ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Du tout ! Vous êtes une sainte !... Dépêchons-nous, sacrebleu !

Mme LHOMME. — Tu m'aimeras toujours, dis ?

LE COMPAGNON NARCISSE, *la poussant à coups*

de tête dans la chambre. — Eh ! Nous verrons ça après si vous êtes bien sage. (*Ils disparaissent.*)

Il n'a pas le respect tendre...

SCÈNE V

M. LHOMME, *dans la coulisse.* — On n'attendait que moi ; vous pouvez servir. J'ai une faim ! (*Il*

entre avec une grosse bouteille de champagne.) Ne vous dérangez pas ; voici pour fêter dignement ce jour trois fois heureux... Hé ! où est le compagnon Narcisse ? Je suis sûr que ma femme lui fait visiter son intérieur ! Ah ! elle connaît

— Eh ! nous verrons ça après !

ses devoirs de maîtresse de maison. Je vais passer une vareuse... Tiens, la porte est fermée... pourquoi ? Il y a du monde... Voyons, par le trou de la serrure. (*Il regarde. Sautant :*) Oh ! qu'est-ce que j'ai vu ?... (*Après réflexion :*) Ferai-je bien d'avoir vu ?... Ah ! les misérables... Je vais les tuer... Oui, mais ils se sont enfermés à clef, et, si je ne tombe pas sur eux à l'improviste, ils

se défendront; le compagnon Narcisse a de la poigne. Si je m'en allais? Je reviendrais dans dix

— Je vais tuer le compagnon Narcisse...

minutes, avec un air de rien. Non, la bonne m'a vu ; il faut que je garde mon prestige vis-à-vis de la bonne et aussi vis-à-vis de Mme Lhomme ; il faut que je leur inspire de la crainte et de l'admiration; aussi, je vais tuer le compagnon Narcisse... (*Il emporte la bouteille et apporte un bâton.*) Là... (*Il va frapper.*)

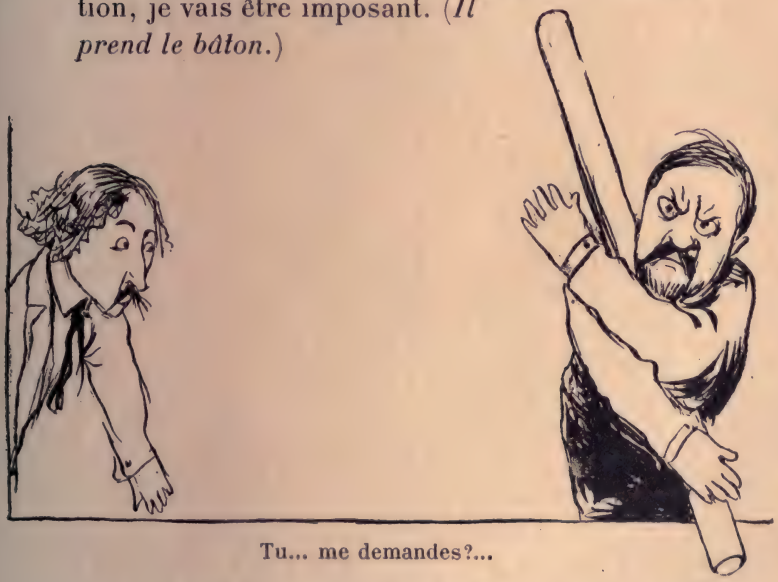
SCÈNE VI

Mme LHOMME, *troublée*. — C'est vous, déjà... ? Nous ne vous attendions pas si tôt.

M. LHOMME, *hypocrite*. — Priez donc le compagnon Narcisse de venir ici. Vous l'accaparez...

Mme LHOMME, *troublée*. — Mais non... Je lui montrais notre chambre. (*Elle sort.*)

M. LHOMME, *seul*. — Ah ! la vilaine...! Attention, je vais être imposant. (*Il prend le bâton.*)



Tu... me demandes?...

LE COMPAGNON NARCISSE, *entrant*. — Tu... me demandes ?

M. LHOMME. — Cet être est un hideux mélange de cynisme et de... je ne sais quoi.

LE COMPAGNON NARCISSE, *dégagé*. — Tu n'as pas été long.

M. LHOMME. — Toi non plus. Je sais tout!

LE COMPAGNON NARCISSE. — Comme Pic de la Mirandole?

M. LHOMME. — Ne plaisante pas. D'abord je ne vous tutoie plus; le *vous* a plus de dignité; je vous invite à l'employer. Vous n'ignorez pas comment on nomme ce que vous venez de faire.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Non... on appelle ça : l'amour.

M. LHOMME. — Pas du tout... on appelle ça lâcheté et trahison.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Vous êtes trop intéressé dans l'affaire pour la juger impartialement.

M. LHOMME. — Taisez-vous! Vous avez manqué gravement à l'amitié, vous m'avez déshonoré.

LE COMPAGNON NARCISSE, *conciliant*. — Vous avez bien tort de prendre les choses au tragique!

M. LHOMME. — Moi qui vous ai accueilli, invité, comblé!

LE COMPAGNON NARCISSE. — Vous avouez que ce n'est pas moi qui suis allé vous chercher. Ma parole, c'est inouï! Vous partagez tout avec moi,

soi-disant, mais vous vous réservez Mme Lhomme ; il n'y a que ça, chez vous, qui soit à ma convenance, et vous l'avez assez fait valoir ; j'avoue, entre parenthèses, que vous n'aviez rien exagéré.

M. LHOMME. — Sot que j'étais !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Ne vous étonnez pas si j'ai cherché à vérifier. Je veux bien avouer que j'ai été un peu vif. Il ne s'agit que de discuter pour s'entendre.

M. LHOMME. — Je ne discute pas, j'exécute. Je vous tuerai et les jurés m'acquitteront, car je venge mon honneur.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Pourquoi moi d'abord, et pas Mme Lhomme ?

M. LHOMME. — J'épargne ma femme, elle expiera ses torts par toute une vie de soumission. Quelles sont vos dernières volontés ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Que vous ne me tuiez pas !

M. LHOMME, *faisant le moulinet.* — Désolé de vous refuser. Je tiens le bon bout, je ne le lâche pas. Etes-vous prêt ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Attendez... nous ne sommes pas si pressés... Si je vous adressais des excuses ?

M. LHOMME. — Je ne les accepterais pas. Que

faut-il dire de votre part à votre vieille mère?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Un moment : en premier lieu, vous lui direz que je meurs contraint et forcé ; secondement, que je regrette de n'avoir pu lui dire adieu ; troisièmement, que je lui lègue ma mémoire à venger ; quatrièmement...

M. LHOMME, *posant le bâton*. — Il faut que j'écrive ça, sinon je ne me le rappellerai pas. Répétez, s. v. p.

LE COMPAGNON NARCISSE, *sautant sur le bâton*. — Ah ! c'est moi maintenant qui tiens le bambou.

M. LHOMME. — Coquin ! rendez-moi ça tout de suite... Vous allez vous blesser...

LE COMPAGNON NARCISSE. — Point ! Je vous tuerai, et les jurés m'acquitteront, car je suis en légitime défense. A votre tour : vos dernières volontés...

M. LHOMME, *s'avance*. — Vous oseriez ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Halte au falot, ou je cogne. (*Moulinet.*) Que faut-il dire de votre part à votre vieille mère ?

M. LHOMME. — Après m'avoir déshonoré, vous m'assassineriez ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Oui ; comme ça, c'est plus complet. N'ayez pas peur, je rendrai votre veuve heureuse.

M. LHOMME, *se sauvant.* — Je cours chercher le commissaire. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

LE COMPAGNON NARCISSE, *seul* (*courant à la porte.*) — Il nous a enfermés ! Ho ! Madame Lhomme !

Mme LHOMME, *rentrant.* — C'est servi.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Assurément ! Votre mari sait tout ; il est allé chercher la justice.

Mme LHOMME. — Je suis perdue !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Rassurez-vous. Le commissaire va vous remettre dans votre chemin.

Mme LHOMME, *en larmes.* — Et dire que c'est la première fois qu'une pareille chose m'arrive !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Ça vous enseignera à prendre vos précautions la seconde.

Mme LHOMME. — Vous avez porté le trouble dans mon ménage ; vous avez brisé ma vie.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Les morceaux en sont bons, et je vous le démontrerais, si le commissaire n'était dans l'escalier.

Mme LHOMME. — Que faire ? fuir ?

LE COMPAGON NARCISSE. — Je n'ai pas de ber-

line sur moi, ni d'échelle de cordes. Restons. Il n'y a aucune preuve. Avinain a dit : « N'avouez jamais. »

SCÈNE VIII

M. LHOMME, *entrant avec le commissaire.* — Venez, Monsieur le commissaire ; voici les coupables : ma femme et mon ami.

LE COMMISSAIRE, *galant.* — Madame, je dois reconnaître que je n'ai pas encore eu affaire à une aussi jolie coupable. (*Saluts.*) Mais, il y a erreur ! On m'avait promis un flagrant délit, et je vois des personnes qui causent ensemble.

M. LHOMME. — Justement ; une conversation criminelle...

LE COMMISSAIRE. — Madame, c'est vrai, ce que dit votre mari ?

Mme LHOMME. — Je nie tout.

LE COMMISSAIRE, *à Narcisse.* — A la bonne heure ! Et vous, Monsieur, vous niez aussi, n'est-ce pas ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Parbleu !

M. LHOMME. — Ils mentent : je les ai vus ! Il n'y pas d'équivoque.

LE COMMISSAIRE, *à Lhomme.* — De quoi vous

mêlez-vous d'abord ? Est-ce à vous ou à moi de décider s'il y avait de l'équivoque ou non ? Ma parole, vous vous croyez tout permis ? Retirez-vous, je vais interroger les prévenus. (*L'homme sort.*) C'est stupide, cette histoire-là !

LE COMPAGNON NARCISSE, *soupirant.* — A qui le dites-vous ?

LE COMMISSAIRE. — Enfin ! on me dérange de mon dîner...

LE COMPAGNON NARCISSE. — ... Pour la peau.

LE COMMISSAIRE. — Vous l'avez dit. Vous ne pouviez donc pas prendre vos précautions ?

LE COMPAGNON NARCISSE. — Là ! c'est justement ce que je disais à Madame !

LE COMMISSAIRE. — On se tient sur ses gardes. On met un mouchoir, une chaise contre la serrure. Tenez, je vais aller avec Madame, dans la chambre à côté, et je parie que vous ne verrez rien du tout. (*Il prend M^me^ L'homme par la taille et l'entraîne.*)

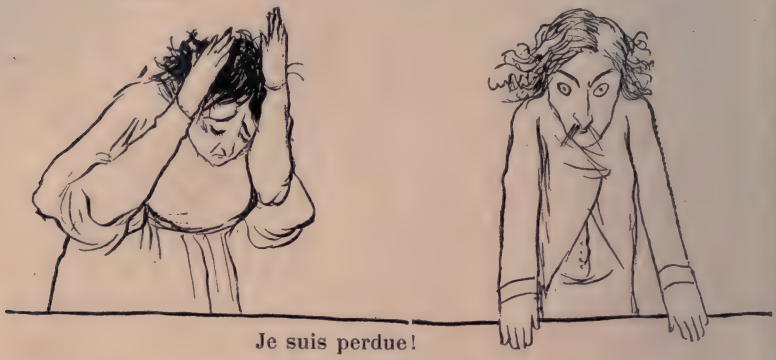
LE COMPAGNON NARCISSE, *courant après lui.* — Eh bien !... Eh bien !... Bas les pattes, tout de suite !

LE COMMISSAIRE, *même jeu.* — Laissez donc, c'est pour vous montrer ! Viens, ma chérie ! (*Il embrasse M^me^ L'homme.*)

LE COMPAGNON NARCISSE. — Je cours chercher le commissaire de l'autre quartier !

LE COMMISSAIRE, *même jeu.* — Il est absent... commençons l'expérience.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Alors, j'appelle Lhomme, si vous continuez.



Je suis perdue !

LE COMMISSAIRE. — Bien... bien... puisque vous ne voulez pas ! Mais, vous comprenez, je n'ai guère envie de revenir une seconde fois : procès-verbaux, rapports, instruction, un tas de corvées ennuyeuses... Jurez-moi que vous ne vous laisserez plus pincer...

LE COMPAGNON NARCISSE. — Nous ferons notre possible ; n'est-ce pas, chère amie ?

Mme LHOMME. — Oh ! dès que j'aurai un peu plus d'habitude.

LE COMMISSAIRE. — Il n'y a que le premier

faux pas qui coûte. Enfin, mes enfants, je vous en prie, de la prudence à l'avenir ! Vous avez

— Justement ! une conversation criminelle !

affaire à un homme ombrageux, orgueilleux, c'est bien le moins que vous ménagiez les apparences. (*Appelant :*) M. Lhomme !

M. LHOMME, *entrant*. — Ils ont avoué ?

LE COMMISSAIRE. — Vous avez rêvé !... Ils sont innocents... Vous me dérangez pour rien !

M. LHOMME. — C'est trop fort !... quand j'ai vu... de mes yeux vu !...

LE COMMISSAIRE. — Vous voyez jaune. Que voulez-vous, ça ne suffit pas ! Et je vous engage à ne pas réitérer cette petite plaisanterie, mon garçon, sinon il pourra vous en cuire de déranger ainsi les magistrats, à l'heure du dîner ; songez-y ! (*A M^me^ Lhomme :*) Mes respects, Madame. Au revoir. (*Fausse sortie. Lhomme et le compagnon Narcisse se regardent : le commissaire rentre tout doucement et embrasse M^me^ Lhomme, les autres se retournent.*) Mille pardons ! Bonsoir la compagnie ! (*Il plonge et disparaît.*)

M. LHOMME, *amer, à Narcisse.* — Hein ? Vous triomphez ! Me voilà bafoué, ridiculisé, dupé, et c'est tout juste si on ne m'envoie pas en prison !

LE COMPAGNON NARCISSE, *riant.* — Vrai, vous n'êtes guère veinard !... Et pourtant c'est contre toute vraisemblance.

M. LHOMME. — Moquez-vous de moi, par-dessus le marché ! Installez-vous, prenez ma place ; moi, je m'en irai. (*M^me^ Lhomme pleure.*) Mangez mon pain, buvez mon vin ; vous êtes chez vous !

LE COMPAGNON NARCISSE. — Merci de votre bonne offre ! Je l'accepte. Mais je ne veux pas être en reste. (*Il sort.*)

M. LHOMME. — Fumez mon tabac dans ma pipe... Tiens, où est-il passé ? (*Le compagnon*

Narcisse rentre apportant un sac d'argent et le pose près de Lhomme qui tourne vivement le dos.)

LE COMPAGNON NARCISSE. — Lhomme !... C'est un sac d'argent... près de toi... (*Lhomme ne bouge pas, Narcisse sort et rentre avec un deu-*

Lhomme !... deux sacs d'argent.

xième sac d'argent.) Lhomme... deux sacs d'argent... hé... ! (*Lhomme ne bouge pas plus ; le compagnon Narcisse sort et revient avec un autre sac d'argent.*) Lhomme, regarde... quatre sacs d'argent !

M. LHOMME, *après un silence, jetant un regard de côté sévère.* — Il n'y en a que trois !

LE COMPAGNON NARCISSE, *revenant avec un qua-*

trième sac. — Voilà... Le compte y est... Eh bien ?

LHOMME, *tendant la main.* — Je ne dois pas bouder... prends cette main.

LE COMPAGNON NARCISSE. — Non, permets-moi de t'embrasser. (*Ils s'embrassent.*)

Permets-moi de t'embrasser.

LHOMME. — Au fond, tu n'as pas une mauvaise nature.

M^me^ LHOMME, *sanglotant comme un veau.* — Je pleure de joie !

LE COMPAGNON NARCISSE, *à Lhomme.* — Et elle... ne lui pardonneras-tu pas?

M. LHOMME. — M^me^ Lhomme, puisque le compagnon Narcisse intercède pour vous... Je vous pardonne. Je consens à oublier le...

LE COMPAGNON NARCISSE, *soufflant.* — ... Léger nuage.

M. LHOMME. — C'est ça... le léger nuage qui a obscurci un instant notre ciel. Venez dans mes bras. (*Il l'embrasse.*)

Venez dans mes bras.

M^me^ LHOMME, *gaie.* — Vite, à table... la petite marmite refroidit. (*Ils sortent.*)

M. LHOMME, *à Narcisse.* — Il faudra que je t'achète un rond de serviette... (*Rideau.*)

LA DEMOISELLE A MARIER

LA DEMOISELLE A MARIER

A Hugues Delorme.

PERSONNAGES

M. LHOMME. | Mme LHOMME.
DANIEL LANGOUREUX. | AGNÈS.
TANTE GERMAINE.

Un jardin à la campagne

M. LHOMME, *dans la coulisse.* — Ah! petite gueuse! que je t'y repince! (*Il entre.*)

Mme LHOMME, *entrant de l'autre côté.* — Qu'y a-t-il donc, mon ami?

M. LHOMME. — Je viens de surprendre votre fille en train d'embrasser le jardinier!

Mme LHOMME. — Encore? Hier, c'était le cocher, avant-hier le laitier et le boucher...

Encore? hier, c'était...

M. LHOMME. — Tous les fournisseurs y passent! Je sais bien qu'elle n'y met pas malice, mais vous verrez qu'il lui arrivera malheur. On ne joue pas impunément avec le feu.

Mme LHOMME. — A vingt ans, un pareil tempérament! Est-ce pas désolant!

M. LHOMME. — Il est temps de la marier.

Mme LHOMME. — J'avais prié la tante Germaine de nous chercher un jeune homme dans les nuances blondes. J'attends toujours sa réponse.

M. LHOMME. — Lui as-tu bien dit tout ce qu'elle devait dire et tout ce qu'elle ne devait pas dire?

Mme LHOMME. — Elle a le chiffre de la dot, l'âge de la petite ; il est convenu qu'elle oublira de mentionner le frère et qu'elle nous vieillira. Une fille unique, c'est plus demandé.

M. LHOMME. — Elle passera le tempérament sous silence, hein ?

Mme LHOMME. — La tante Germaine est une femme de tact ; elle a, en outre, promis d'affirmer que la petite serait son héritière.

M. LHOMME. — Qu'est-ce qu'elle risque ? Son bien est en viager. Enfin, c'est curieux que personne ne se soit présenté.

D'abord, j'exige que mon gendre ait de la fortune.

Mme LHOMME. — On sait que nous ne prendrions pas le premier venu.

M. LHOMME. — Le premier venu, peut-être pas ; mais le second aurait des chances. D'abord, j'exige que mon gendre ait de la fortune.

Mme LHOMME. — Ah ! je ne vends pas ma fille.

M. LHOMME. — Je ne la vends pas, je la donne. Mais il ne faut pas qu'elle tombe à notre charge, avec un mari par-dessus le marché. (*S'attendrissant.*) Pauvre petite !... Je veux la voir heureuse, la chère enfant ! Te rappelles-tu comme elle était mignonne dans son petit berceau ?

Mme LHOMME, *de même.* — Oh ! oui.

M. LHOMME. — Elle avait déjà tant de grâce et de gentillesse, tant de...

Mme LHOMME, *regardant à la coulisse.* — Lhomme, la voilà encore avec le jardinier !

M. LHOMME, *changeant de ton.* — Nom d'un tonnerre ! Je te vais lui flanquer une de ces danses ! (*Il sort.*)

Mme LHOMME, *regardant et criant.* — Monsieur Lhomme... Monsieur Lhomme... Tape pas sur la figure... Tiens, sur la joue ! tiens quelque part ! Assez ! assez ! elle a son compte. (*En se retournant, elle heurte tante Germaine qui entre.*) Pardon ! tante Germaine ! Nous ne vous attendions guère !

TANTE GERMAINE, *essoufflée.* — Chère... chère

amie... j'ai couru pour vous annoncer la bonne nouvelle. Appelez Lhomme, tout de suite ; pas de temps à perdre.

Mme LHOMME. — Qu'avez-vous ? Le feu a pris chez vous ?

TANTE GERMAINE. — Non... J'en tiens un !

Mme LHOMME. — Un quoi ?

TANTE GERMAINE. — Un, de prétendant ! Je crois que ça y est. Pas sans peine !

Mme LHOMME, *sautant*. — Ah ! mon Dieu !... Vrai ? Ah ! ça, c'est bon, par exemple ! Lhomme ! Lhomme ! Viens vite ! la tante Germaine en tient un !

M. LHOMME. — Un quoi ? Bonjour, tante Germaine.

Mme LHOMME. Un, de prétendant ! Penses-tu ?

M. LHOMME. — Non ? pas possible ? Ah ! ma chère, c'est bien de votre part !

TANTE GERMAINE. — Il va venir ; il désire vous surprendre ! Il se présentera sous un prétexte quelconque.

M. LHOMME. — Oui, c'est l'habitude ; il viendra soi-disant pour acheter un terrain. Comment est-il ?

TANTE GERMAINE. — Il se nomme Daniel Langoureux ; c'est vous dire qu'il est blond, qu'il a des rentes ; et je crois qu'il a mené la vie.

M. LHOMME. — Il faut que les jeunes gens jettent leur gourme. Il n'a plus de parents ?

TANTE GERMAINE. — Plus un seul.

M. LHOMME. — Vous avez précisé la dot ?

TANTE GERMAINE. — 300,000 ; c'est ça ?

M. LHOMME. — Vous avez eu tort de préciser ;

Je te vais lui flanquer une de ces danses !

si les dispositions du jeune homme sont bonnes, je diminuerais volontiers la dot.

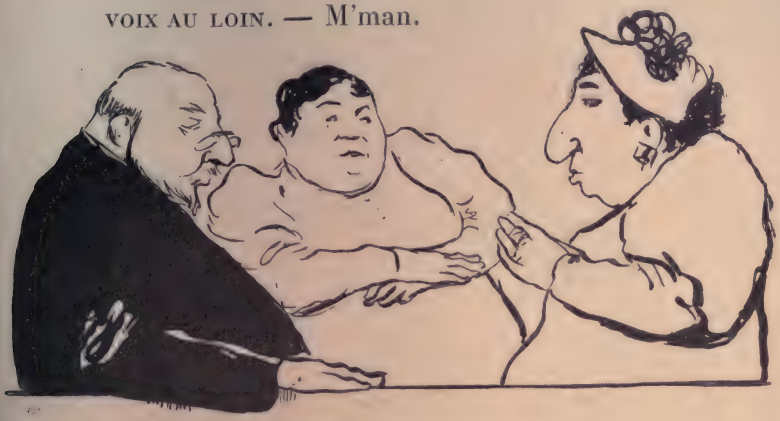
TANTE GERMAINE. — Oh ! M. Langoureux ne se laissera pas faire.

M. LHOMME. — Ta ! ta !... Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas... mais dont elle profite. Je ne vois pas la nécessité de me saigner pour ce monsieur.

TANTE GERMAINE. — Vous verrez, il est aussi fort que vous. Où est la petite ?

Mme LHOMME. — Avec le jardinier... ou avec le cocher. (*Appelant :*) Agnès ?

VOIX AU LOIN. — M'man.



... Et je crois qu'il a mené la vie.

Mme LHOMME. — La voilà. Préparez-la, tandis que nous mettons nos beaux habits. (*Ils sortent.*)

TANTE GERMAINE. — Ma nièce ! Chère enfant ! Ça n'a pas vingt ans, et c'est déjà malin comme chausson !

AGNÈS. — Oh ! ma tante, si vous étiez venue plus tôt, vous m'évitiez des coups.

TANTE GERMAINE, *attendrie*. — Bonne petite ! Dans peu de temps, ce ne seront plus tes parents qui te battront !

AGNÈS. — Hein ? on me marie ? Veine ! il va venir, le monsieur ?

TANTE GERMAINE. — Tout à l'heure. M. Daniel Langoureux...

AGNÈS. — Le joli nom !

TANTE GERMAINE. — M. Langoureux est blond, jeune, riche et orphelin...

Déjà malin comme chausson !

AGNÈS. — Il a tout pour lui ! Il ne voudra pas de moi !

TANTE GERMAINE. — Il faut que l'affaire réussisse. Tâche de te surveiller, hé ? Sauve les apparences ; plus tard, une fois fiancée, tu te rattraperas. Tu as compris ?

AGNÈS. — Mais, s'il est trop gentil, je n'y résisterai pas !

TANTE GERMAINE. — Déplorable ! Il n'engagerait plus sa liberté, après. En fait de mariage, deux tu l'auras, valent mieux qu'un bon tiens !

Tâche de te surveiller, hé !

AGNÈS. — Et, s'il devient trop entreprenant, faudra-t-il avoir l'air de ne rien savoir, et céder ?

TANTE GERMAINE. — Certes ! C'est dangereux, mais c'est préférable ; d'ailleurs, je te donnerai un petit sifflet.

AGNÈS. — Un petit sifflet ? pour quoi faire ?

TANTE GERMAINE. — Pour appeler ton père, au

moment voulu. Le jeune homme est bien élevé ; toutefois, il faut mieux prévoir le cas où il cesserait de l'être.

AGNÈS. — Dieu, que c'est dur, de se marier ! quand il serait si bon d'enjamber les vaines formalités !

TANTE GERMAINE. — Chut ! malheureuse ! n'allez pas lui raconter de pareilles choses ! Il se sauverait !

AGNÈS. — Ne craignez rien, j'ai trop envie de me marier pour être libre.

TANTE GERMAINE, *désignant la coulisse.* — Regarde, regarde ! Ce monsieur qui vient, comment le trouves-tu ?

AGNÈS. — Oh ! qu'il est joli ! ma tante, on en ferait son amant et point son mari !

TANTE GERMAINE. — Cette petite ne manque pas de bon sens ! Courons prévenir ton père. (*Elles sortent.*)

DANIEL, *entrant seul.* — Le long du chemin, j'ai pris mes informations. On n'a pas exagéré la fortune, les parents sont beaucoup plus jeunes et la demoiselle a un frère. N'était-ce ce frère, l'affaire serait de premier ordre ; cependant je la juge encore passable. Faut se marier ; donc autant cette fille-là qu'une autre que je connaîtrai mieux ! Au moins elle me réserve peut-être

des surprises ; l'imprévu, voilà ce que je cherche.

AGNÈS, *entrant*. — Vous demandez, Monsieur ?

DANIEL. — Les Lhomme, c'est ici ?

AGNÈS. — Oui, Monsieur, j'avertirai mon père, si vous le désirez.

On en ferait son amant.

DANIEL. — Un instant, rien ne presse, le père Lhomme ne m'intéresse guère ; quelque forban comme il y en a tant ! Vous êtes fichtrement jolie, vous savez !

AGNÈS. — Une jeune fille bien élevée ne doit pas écouter ces propos.

DANIEL. — Laissez-moi vous dire au moins que votre mari ne s'embêtera pas.

AGNÈS. — Oh ! j'en réponds ! Je touche du piano et je lis à merveille, et je connais une foule de jeux pour remplir les grandes soirées d'hiver.

DANIEL. — Vous me comprenez mal. J'entendais par là qu'il y avait à passer avec vous un bon quart d'heure, car vous êtes râblée.

AGNÈS. — Un quart d'heure seulement ? Oh ! j'ai plus de conversation que vous ne le supposez, Monsieur. Demandez à mes parents.

DANIEL. — Vous moqueriez-vous de moi ? Vous avez la mine d'en connaître long, malgré vos yeux baissés.

AGNÈS. — Vous avez raison, j'en connais beaucoup ; tout ce qu'une jeune fille apprend, on me l'a appris ; j'ai complété toute seule mon éducation. Il restera bien peu de chose à faire à mon mari.

DANIEL. — Vous a-t-on appris ce qu'il en était de l'amour !

AGNÈS. — Par exemple ! Je pense bien ! C'est un petit enfant tout nu que l'on voit sur toutes les pendules, dans les maisons bourgeoises.

DANIEL. — Voire ! Mais estimez-vous possible que les enfants naissent sous les choux ?

AGNÈS. — Oh ! je n'ignore pas qu'ils viennent par l'oreille, et c'est pour nous en préserver que

l'on nous oblige à porter des bandeaux par-dessus ; ils empêchent que l'on nous glisse un enfant à notre insu, pendant notre sommeil. (*A part :*) Je crois que je suis allée un peu loin.

DANIEL. — Mademoiselle, ou bien vous êtes un miracle d'innocence, ou bien vous êtes une mer-

L'imprévu, voilà ce que je cherche.

veille d'astuce. Dans les deux cas, vous me plaisez et je vous épouse. Envoyez-moi le hideux auteur de vos charmants jours.

AGNÈS, *sortant.* — Votre servante, Monsieur.

DANIEL, *seul.* — Elle me plaît ; premier point.

Second point, elle possède les qualités qui ornent les deux modèles d'épouse souhaitable. Reste à ne pas me laisser rouler par le père ; troisième point.

M. LHOMME, *entrant*. — On me dit que vous me

Mademoiselle, ou bien vous êtes un miracle d'innocence...

demandez. M. Daniel Langoureux, n'est-ce pas ?

DANIEL. — Et je m'en vante.

M. LHOMME. — Vous venez pour un achat de terrain ?

DANIEL. — Non, je viens pour votre fille.

M. LHOMME, *étonné*. — Ah ? Comme ça ? Brutalement ?

DANIEL. — Je n'ai pas besoin de terrain, mais de votre fille. Je l'ai vue tout à l'heure.

M. LHOMME, *inquiet*. — Eh bien ? Comment la trouvez-vous ? Un peu libre, n'est-ce pas ?

DANIEL. — Au contraire : modeste, réservée, bien élevée.

M. LHOMME. — Vous êtes bien sûr que c'est à ma fille que vous avez parlé ?

DANIEL. — Sûr. En principe elle me plaît beaucoup. Maintenant, parlons chiffres.

M. LHOMME. — Les chiffres sont les mêmes : deux L entrelacés.

DANIEL. — Je parle du chiffre des apports. C'est 300,000, m'a-t-on dit ?

M. LHOMME. — Oui : les rentes de 200,000, c'est-à-dire 10.000, plus 100.000 net.

DANIEL. — Heuh ! Enfin, le tiers comptant, c'est déjà quelque chose. En quoi les 100.000 ?

M. LHOMME. — Voilà ; je suis un homme prévoyant, moi. Tout petit, je songeais à ma future famille, à la fille que j'aurais plus tard, et à la dot que je lui donnerais. Et je mettais de côté les pièces du Pape, les Suisses assises, les monnaies argentines et brésiliennes, les sous chinois ; mes

amis m'en apportaient. Ca finit par faire une somme : vingt mille francs.

DANIEL. — Vraiment ?

M. LHOMME. — Pas un sou de moins. Vous aurez peut-être un peu de mal à faire passer tout ça ; ce sera un intérêt dans votre existence ; il est

Voilà, je suis un homme prévoyant.

bon qu'un jeune homme ait une occupation. Quant au reste, ce sont des actions de journaux, des titres avec des images très curieuses, des obligations devenues introuvables, des assignats de la Ire République. J'ai eu ça au poids du papier ; une affaire exceptionnelle. Vous tirerez parti du tout.

DANIEL. — En effet. Et la rente des 200.000 ?

M. LHOMME. — Je ne consentirai pas à me séparer de ma fille. Je vous donne le logement, un joli appartement qui vaut dans les 3.000, plus

Les 10.000 francs de rente annoncés.

les contributions qui font 200. Je vous offre le couvert ; l'ordinaire de la maison est excellent ; il vous coûterait 20 francs par jour et par tête dans un hôtel ; moi, je vous passe cela pour 5000 francs. On vous blanchira chez nous ; avec le chauffage et l'éclairage, vous voyez que cela fait juste les 10.000 francs de rente annoncés.

DANIEL. — Monsieur Lhomme, me prenez-vous pour une poire?

M. LHOMME. — Ah ! j'oubliais ; ma fille est légataire universelle de sa tante Germaine.

DANIEL. — ... dont le bien est en viager. Vous oubliez aussi que vous avez un fils.

M. LHOMME, *abasourdi*. — Ah çà, vous êtes joliment renseigné, vous!

DANIEL. — Pas mal, merci. Et vous ?

M. LHOMME. — Moi aussi ; je connais vos fredaines. Vous menez la vie, mon bon.

DANIEL. — J'ai jeté ma gourme, comme tout le monde.

M. LHOMME. — N'empêche que vous n'êtes plus de la première fraîcheur.

DANIEL. — J'ai de l'expérience, aussi. Enfin, vous êtes résolu à ne pas lâcher un sol ?

M. LHOMME. — Ah ! fi ! jeune homme ! Vous marchandez ? Si vous épousez ma fille, c'est pour ses beaux yeux.

DANIEL. — Mais ce n'est pas pour les vôtres.

M. LHOMME. — Vous êtes riche pour deux. D'ailleurs, vous trouverez ma fortune après ma mort.

DANIEL. — Oui, on dit ça ! Et vous traînerez en longueur. Je ne veux pas que l'on m'accuse de désirer votre mort.

M. LHOMME. — Vous désirez ma ruine, Monsieur ; ou ma fille vous plaît, et alors les affaires d'argent ne comptent pas pour vous ; ou elle ne vous plaît pas, et alors, arrêtons-nous là. Réfléchissez ; à tout à l'heure. (*Il sort.*)

DANIEL. — Ah ! c'est dégoûtant de tenir ainsi à son argent. Ce vieil Arabe me soulève le cœur. Tant pis pour la petite, j'aurais fait son bonheur.

AGNÈS, *entrant.* — Vous avez vu mon père ?

DANIEL. — Oui ; ça ne marche pas, ou plutôt je ne marche pas.

AGNÈS. — Vous n'épousez plus ?

DANIEL. — Non. Votre père a des prétentions inabordables. Je le regrette, car vous me plaisiez.

AGNÈS. — Si ce n'est que ça ! Vous n'allez pas partir ainsi.

DANIEL. — Comment ?

AGNÈS. — Tant que vous avez eu des idées sur moi, j'étais tenue à une certaine réserve.

DANIEL. — Et maintenant ?

AGNÈS, *l'embrassant.* — Maintenant que la chose est ratée, je ne suis plus tenue. Tiens ! tiens !! (*Baisers.*)

DANIEL. — Oh ! mais ! oh !! mais !!!

AGNÈS. — Vous ne pouviez pas avoir fait le

voyage pour rien. Venez par là, je connais un petit coin où on ne nous dérangera pas.

DANIEL. — Vous êtes bien aimable, mais... je crains d'abuser.

AGNÈS. — De rien, de rien, c'est moi qui offre. (*Ils sortent.*)

M. LHOMME, *entrant.* — Qu'est-ce qu'elle me chante, la tante Germaine, avec son sifflet ? Je n'ai rien compris. Elle est un peu folle, la brave femme.

Mme LHOMME, *entrant.* — Il n'accepte pas, hein? Quand je te le disais!

M. LHOMME. — Il se décidera. (*On entend un coup de sifflet.*) Tiens? Tu entends ? On siffle.

Mme LHOMME. — C'est le chien, sans doute. Et alors, ce monsieur s'en va?

M. LHOMME. — Il s'en va. Je ne le retiens pas, tu penses : un monsieur qui discute...

Mme LHOMME. — Tu as tort, il ne s'en présentera peut-être plus d'autre.

M. LHOMME. — Alors j'augmenterai la dot. (*On siffle.*) Qui est-ce qui siffle comme ça, c'est insupportable!

Mme LHOMME. — Laisse, c'est le chien. Et si, d'ici là, la petite fait des bêtises ?

M. LHOMME. — J'augmenterai encore le chiffre

de la dot. Voici la tante Germaine, demande-lui son avis.

TANTE GERMAINE, *entrant.* — Il a réfléchi, où est-il ?

M. LHOMME. — Le prétendu ? Il est avec la petite ; en ce moment, il se tâte. Je trouve qu'il est bien long à l'interroger. J'ai envie d'aller voir.

TANTE GERMAINE. — Soyez tranquille ; j'ai donné un sifflet à ma nièce.

M. LHOMME. — Ah ! c'était donc elle ! Pourquoi, un sifflet ?

TANTE GERMAINE. — Si ce monsieur devient trop entreprenant, à la dernière extrémité elle doit siffler pour vous appeler.

M. LHOMME. — Hein ? (*On siffle.*) Mais alors ?

TANTE GERMAINE. — Je crois qu'il est temps d'y courir.

M. LHOMME. — Malheureuse ! C'est la troisième fois qu'on siffle.

TANTE GERMAINE. — Dans ce cas, il n'est plus temps.

M. LHOMME, *décidé.* — Madame Lhomme, va me chercher un bâton. (*Mme Lhomme sort avec tante Germaine.*) J'attends ce monsieur ici ; il nous a outragés trois fois, je doute qu'il ait assez de tempérament pour nous outrager une quatrième. (*Il sort.*)

DANIEL, *entrant avec Agnès.* — Ah ! vous comprenez l'hospitalité, vous, à la manière écos-

Tiens ! Tiens !! Tiens !!!

saise... jambes nues. Je ne sais comment vous remercier.

AGNÈS. — De rien, c'est moi qui vous dois des remerciements.

DANIEL. — Mais, une petite question : pourquoi diable siffliez-vous chaque fois que...

la pantomime remplaçait la conversation ?

AGNÈS. — Ma tante me l'avait recommandé. Je suis très aise que l'on nous ait laissés tran-

e vous avoue que vous êtes le premier qui m'ait autant intéressée.

quilles. Vous garderez de moi un bon souvenir ?

DANIEL. — Je regrette que votre père me prive du plaisir d'être votre mari. Oh ! je sais ce que je perds, maintenant. Que voulez-vous : il n'est pas raisonnable.

AGNÈS. — Je vous avoue que vous êtes le premier qui m'ait autant intéressée. Allons, adieu,

Elle l'embrasse.

vous n'avez que le temps de gagner la gare, et vous devez être fatigué. (*Elle l'embrasse.*)

DANIEL. — Adieu. (*Elle s'en va.*) Vraiment, c'eût été une très agréable compagne.

M. LHOMME, *entrant avec un bâton dans les bras.* — Je vous cherchais, Monsieur. Il faut que j'aie une explication avec vous.

Il le frappe.

DANIEL. — Dépêchez-vous, le premier train part dans vingt minutes.

M. LHOMME. — Vous avez gravement compromis ma fille.

DANIEL. — Moi ? Qui vous a dit ?

M. LHOMME. — Je précise ; par trois fois, vous avez outragé mon foyer. J'ai compté les coups de sifflet.

DANIEL. — Que ne m'avez-vous arrêté dès le premier? J'ai cru que c'était l'habitude de la maison.

M. LHOMME. — Monsieur, vous allez épouser ma fille.

DANIEL. — Non, je sors d'en prendre.

M. LHOMME. — Soit; je vous briserai les os. (*Il prend le bâton et frappe.*)

DANIEL. — Si, si, j'épouse! Quel homme prompt! Mais au moins vous donnez une dot sérieuse : les 300.000 annoncés?

M. LHOMME. — Par exemple! vous avez ravi l'honneur de ma fille ; ce n'est pas une raison suffisante pour que je vous octroie ma fortune par-dessus le marché. Vous n'aurez rien!

DANIEL. — Je n'aurai rien? Frappez donc ; j'en serai quitte pour quelques bleus.

M. LHOMME, *posant le bâton.* — Voyons, je veux me montrer conciliant; cent mille, cela suffirait?

DANIEL. — Point! reprenez votre bâton, j'aime mieux les coups.

M. LHOMME, *reprenant le bâton, puis le posant.* — Allons, deux cent mille.

DANIEL, *tendant le dos.* — Non, non! Je ne suis pas intéressé ; fi! que c'est vilain! Battez-moi.

M. LHOMME. — Deux cent cinquante?

DANIEL. — Nullement; rossez-moi vite; à ce prix-là, je ne suis pas un homme d'argent.

M. LHOMME, *prenant le bâton.* — Puisque vous

Moi, je ne suis pas intéressé.

n'entendez pas raison. (*Le posant :*) Tenez, trois cent mille, mais pas un sol de plus!

DANIEL. — En bonnes valeurs cotées?

M. LHOMME. — Un vrai placement de père de famille : une part de commandite dans une maison galante!

DANIEL. — Allons signer le contrat. (*Ils s'embrassent.*)

M. LHOMME. — Madame Lhomme, Agnès, tante Germaine ! (*Elles entrent.*) Nous sommes d'accord avec Monsieur, il prend notre fille.

Mme LHOMME, *tombant dans les bras de Daniel.* — Ah ! mon gendre ! Rendez-la heureuse.

AGNÈS, *vivement.* — C'est déjà fait !

VALEURS A LOTS

VALEURS A LOTS

PERSONNAGES

CHUBIN. | M. LHOMME.
M. NARCISSE

La scène représente un roc isolé, dans la mer, à un kilomètre de la plage Voyerville. Sur le roc, il y a juste place pour deux personnes assises. Au lever du rideau, M. Lhomme et Chubin entrent à la nage ; ils sont en caleçons de bain.

SCÈNE PREMIÈRE

M. LHOMME, CHUBIN

CHUBIN, *entrant le premier.* — Hardi, Monsieur Lhomme, hardi ! Nous y voici. (*Il grimpe sur le*

roc et s'assied.) L'eau est bonne. (*Il aide M. Lhomme à s'asseoir.*)

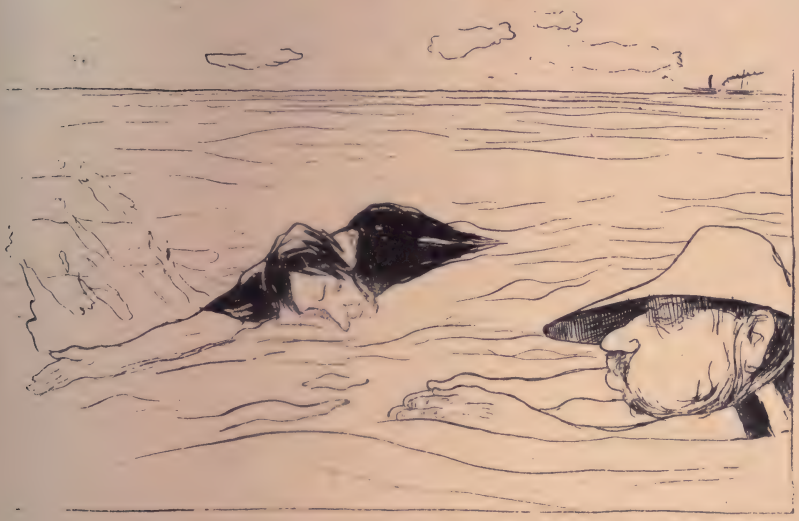
M. LHOMME. — Pas mauvaise... Ouf ! j'ai cru que j'allais couler.

La scène représente un roc isolé.

CHUBIN. — Un financier ! ça surnage toujours...

M. LHOMME. — Mais on boit un coup, parfois... Nous sommes au moins à un kilomètre de la plage.

CHUBIN. — Le radeau est tout près... n'ayez pas peur. Le canot de sauvetage vous surveille.... Votre peau vaut trop cher pour qu'on la laisse couler... Moi-même, je risquerais ma vie pour



Hardi! Monsieur Lhomme.

sauver la vôtre, quitte à vous dire, au moment de vous repêcher : « Partageons ! »

M. LHOMME. — Mon petit Chubin, je n'aime guère ces plaisanteries-là... en pleine mer...

CHUBIN. — Vous avez tort... C'est ainsi qu'on les goûte le mieux.

M. LHOMME, *s'étirant.* — Ici du moins, on oublie la Bourse, et tout le tremblement des embêtements.

CHUBIN. — A qui le dites-vous !

M. LHOMME. — Est-ce qu'on a des ennuis à votre âge ?

CHUBIN. — Est-ce qu'il y a un âge où l'on n'ait pas d'ennuis ?

M. LHOMME. — Et puis vous avez un métier charmant... la peinture... un métier d'agrément.

CHUBIN. — Est-ce qu'il y a des métiers d'agrément ? Il n'y a jamais d'agrément à faire un métier.

M. LHOMME. — Vous avez des soucis d'argent, vous ?

CHUBIN. — Pas mal, et vous ?

M. LHOMME. — Moi, j'ai ma bonne part.

CHUBIN. — Les affaires marchent, de ce moment...

M. LHOMME. — Elles se traînent... Si je pouvais jeter du lest !

CHUBIN. — Quoi, par exemple ?

M. LHOMME. — Mes Bab-El-Moukèr... des valeurs à lots que j'ai lancées il y a six mois.

CHUBIN. — Oui, des mines d'or, je me souviens... Elles ont monté...

M. LHOMME. — Elles ont monté trop haut... elles ont le vertige.

CHUBIN. — Elles aspirent à descendre.

M. LHOMME. — Juste, Auguste... J'ai reçu le rapport des ingénieurs qui sont en mission là-bas.

CHUBIN. — Il n'y a pas beaucoup d'or.

M. LHOMME. — Mon cher, il n'y en a pas du tout.

CHUBIN. — Il fallait vous renseigner avant l'émission.

M. LHOMME. — Jamais ! Ce n'est pas l'usage. On commence toujours par lancer l'émission, et on envoie ensuite les ingénieurs... Il est rare qu'ils ne trouvent pas ce qu'on leur demande.

CHUBIN. — Pourtant une mine d'or où il n'y a pas d'or... ça se voit souvent.

M. LHOMME. — C'est ce qui vous trompe. On finit toujours par y découvrir quelque chose, à la longue, et à force d'y envoyer des ingénieurs...

CHUBIN. — Alors, pourquoi vos Moukèr vous gênent-elles ?

M. LHOMME. — Parce que, dans celles-là, il n'y a rien de rien... pas même du caillou... J'ai tenu le coup jusqu'ici. Mais, dans trois jours ? ça se liquidera aux Pieds-Humides. Tant que les ingé-

nieurs sont là-bas... ils ne bavardent pas... les valeurs se maintiennent...

CHUBIN. — Lâchez-les... c'est le moment.

M. LHOMME. — Eh ! j'en ai un paquet de 200.

Ici, du moins, on oublie la Bourse...

Si je les lâche, les cours baisseront, et ça peut faire du vilain.

CHUBIN. — J'entrevois !...

M. LHOMME. — D'un autre côté, ça m'embêterait de boire une tasse de 200.000 !

CHUBIN. — Êtes-vous heureux, vous, de pou-

voir perdre de l'argent Je ne risque pas de perdre 200.000.

M. LHOMME. — Peuh ! l'argent ne fait pas le bonheur !

Il n'y en a pas du tout.

CHUBIN, *amer*. — Vous croyez ? Eh bien, donnez-moi de l'argent, pour que j'essaie... à mon tour. (*Saluant à la cantonade.*) Bonjour !... Venez-vous avec nous ?

VOIX DE NARCISSE, *à la cantonade*. — Merci. Je nage jusqu'au radeau.

Bonjour !... Venez-vous avec nous ?

CHUBIN. — L'eau est bonne !

VOIX DE NARCISSE. — Pas mauvaise... mais le soleil tape dur... Au revoir.

M. LHOMME, *à Chubin.* — Qui est-ce?

CHUBIN. — Narcisse... le remisier. Vous devez le connaître?

M. LHOMME. — Oh! de vue... A la Bourse on ne tutoie pas tout le monde.

CHUBIN. — Narcisse est un malin!

M. LHOMME. — Oui... il est prudent... il a de l'argent et du coup d'œil. Vous êtes en relations avec lui?

CHUBIN. — J'ai le portrait de sa femme... Nous sommes très bien ensemble.

M. LHOMME, *insistant.* — Si bien que ça?

CHUBIN. — Certes. Il n'y a qu'avec les pauvres bougres que les gens riches soient vraiment amis; ils ne s'en défient pas.

M. LHOMME, *pensif.* — Ils ne s'en défient pas... C'est très juste. (*Un temps.*) Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentil?

CHUBIN. — J'irais chercher le bateau.

M. LHOMME. — Vous me présenteriez à Narcisse.

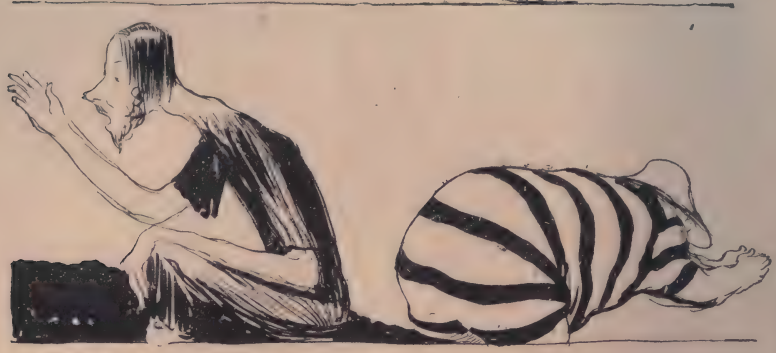
CHUBIN. — Comme ça, dans l'eau?

M. LHOMME. — Parbleu... c'est moins cérémonieux. Et puis, il m'est venu une idée; pendant que je le tiens-là, si j'essayais de lui coller mes 200 Moukèr!

CHUBIN, *hautain.* — De mauvaises valeurs? Fi!

Ce serait malhonnête, et, pour ma part, je...

M. LHOMME, *vivement*. — Pour votre part, vous aurez 2.000 francs de courtage, si l'affaire réussit.



Préparez-le pendant que je nage jusqu'au radeau.

CHUBIN. — A la bonne heure!... Il ne s'agit que d'une affaire?... Je marche!

M. LHOMME. — Appelez-le!

CHUBIN. — Allô! Monsieur Narcisse!

VOIX DE NARCISSE. — Allô! Je viens!

M. LHOMME. — Préparez-le, pendant que je nage jusqu'au radeau. (*Il se jette à l'eau et disparaît.*)

SCÈNE II

CHUBIN, M. NARCISSE

M. NARCISSE, *arrivant à la nage.* — (Pouah ! l'eau d'ici à un goût de Casino ! *Chubin lui tend*

D'où le connaissez-vous?

la main et l'aide à monter.) Merci... Votre compagnon est parti ?

CHUBIN. — Il craignait de nous gêner. Sur ce roc, il y a place pour deux.

M. NARCISSE. — On se serait serrés... Quand il y en a pour deux... Il me semble l'avoir déjà rencontré, votre ami ?

CHUBIN. — C'est un de vos confrères... M. Lhomme... le banquier Lhomme.

M. NARCISSE. — Je ne lui ai jamais parlé.

CHUBIN. — C'est un malin.

M. NARCISSE. — Oui... il a de l'argent, et avec ça prudent, du coup d'œil ! D'où le connaissez-vous ?

CHUBIN. — J'ai fait le portrait de sa femme... Nous sommes assez liés.

M. NARCISSE. — Si liés que ça ?

CHUBIN. — Certes... Il me raconte tout.

M. NARCISSE. — Ce garçon-là est de première force...; il a monté une affaire superbe.

CHUBIN. — Les Bab-El-Moukèr ? Splendide !

M. NARCISSE. — Et je m'y connais. Les valeurs à lots, on réussit, ou on ne réussit pas... on ne sait jamais.

CHUBIN. — Lhomme ne se compromet pas dans la spéculation. Dès que l'entreprise est en bonne voie, il la repasse avec un petit bénéfice.

M. NARCISSE. — Il a raison... le gain est moindre, mais plus certain.

CHUBIN. — Un exemple : les Moukèr montent, n'est-ce pas ?

M. NARCISSE. — Elles gagneront trente pour cent.

CHUBIN. — J'ai beau lui dire : « Gardez-les, vos 200 Moukèr, c'est un placement de père de famille », il s'obstine à les vendre.

M. NARCISSE. — Deux cents ?... Attendez... j'ai peut-être acheteurs... Proposez-lui.

CHUBIN, *offensé*. — Ne comptez pas sur moi pour lui proposer une mauvaise affaire !

M. NARCISSE. — Deux mille francs pour vous, si l'affaire réussit.

CHUBIN. — Dans ce cas... (*Appelant :*) Monsieur Lhomme... Monsieur Lhomme !

VOIX DE M. LHOMME. — Voilllà.

CHUBIN. — Arrivez, on vous demande. (*A Narcisse :*) Vous vous arrangerez avec lui. (*A M. Lhomme qui émerge :*) Monsieur Lhomme, permettez-moi de vous présenter M. Narcisse qui m'a beaucoup parlé de vous... Je vous laisse... Je vais jusqu'au radeau. (*Il plonge.*)

SCÈNE III

M. NARCISSE, M. LHOMME

M. LHOMME, *sortant de l'eau et tendant les mains à Narcisse*. — Je vous connais beaucoup de réputation. C'est vous, n'est-ce pas ? qui avez

lancé les gisements d'argent de Chouya-Barka ?

M. NARCISSE. — Ma plus belle affaire !... Moi, j'ai un principe... la probité d'abord...

Permettez-moi de vous présenter...

M. LHOMME. — Bravo !... J'irai plus loin que vous... la probité est une habileté !

M. NARCISSE. — C'est la probité qui a fait le succès des Chouya-Barka.

M. LHOMME. — Valeurs à lots... bonnes valeurs... Ah ! quelle belle température.

M. NARCISSE. — L'eau est excellente... Voilà ce que j'appellerai un bon bain.

Je vous connais beaucoup de réputation...

M. LHOMME. — Mais le soleil tape dur.

M. NARCISSE. — Et j'ai oublié mon yoko sur le radeau. (*Un temps.*) A propos, est-il vrai que vous vous défaites de vos Moukèr ?

M. LHOMME. — Peuh ! C'est un bruit qui court... Je n'y ai pas songé sérieusement...

Comme l'air est pur ! On aperçoit Dieppe !

M. NARCISSE. — Nous aurons du beau temps toute la semaine... Ainsi, vous êtes décidé à ne pas les vendre ?

M. LHOMME. — Mes Bab-El-Moukèr ? Dame...

On aperçoit Dieppe !

je n'ai pas besoin d'argent ; il faudrait chercher un autre placement. Des tracas, des soucis...

M. NARCISSE. — C'est bien raisonné... Mais, si on vous offrait des valeurs, en échange ?

M. LHOMME, *défiant*. — Ça dépend ; quelles valeurs ?

M. NARCISSE, *désignant brusquement un point de l'horizon*. — Oh ! un navire, un vapeur.

M. LHOMME. — Un croiseur de l'escadre... Vous comprenez, je m'attache surtout aux valeurs industrielles.

M. NARCISSE. — Je vous approuve... (*Désignant l'horizon :*) Il rentre au Havre pour les fêtes... J'ai peut-être votre affaire...

M. LHOMME. — Voyons...

M. NARCISSE. — Que dites-vous de mes Chouya-Barka ?

M. LHOMME, *désignant l'horizon.* — C'est un beau bateau !

M. NARCISSE, *troublé.* — Mes Chouya-Barka ? un bateau ?

M. LHOMME. — Je parle du croiseur... Mon Dieu, vos Chouya-Barka !... Combien de disponibles ?

M. NARCISSE. — Oh ! j'en distrairais 200 de mon stock, histoire de varier mon portefeuille.

M. LHOMME. — Je réfléchirai...

M. NARCISSE. — Ne me donnez pas le temps de me dédire... Oh ! un navire anglais... là-bas !

M. LHOMME. — Vous avez de bons yeux.

M. NARCISSE. — Il porte du charbon. (*Un temps.*) Après tout, non... je garde mes Chouya...

M. LHOMME, *vivement.* — Halte-là... j'ai réfléchi... j'accepte l'échange...

M. NARCISSE. — Je serais désolé de vous forcer la main.

M. LHOMME. — Les meilleurs marchés sont les plus vite conclus. Je rentre pour m'habiller, et

Oh! un navire anglais,.. là-bas!

tantôt, au Casino, nous régularisons, hein? (*Il tend la main.*)

M. NARCISSE, *topant.* — Entendu! Je reprends mon yoko, et je vous rejoins. (*Il plonge.*)

SCÈNE IV

M. LHOMME, CHUBIN

CHUBIN, *émergeant*. — Eh bien... où en êtes-vous?

M. LHOMME. — L'affaire est dans le sac... je

Eh bien... où en êtes-vous?

l'ai roulé. Je lui refile mes Moukèr en échange de ses excellents Chouya.

CHUBIN. — Bravo! Je palpe mes 2.000 balles?

M. LHOMME. — Je vous paierai demain, à la livraison des titres.

CHUBIN. — Parfait.

M. LHOMME. — Comme je n'ai pas d'argent li-

Vous avez vu Lhomme?

quide, je vous donnerai deux Chouya ; ça vaut de l'or en barre.

CHUBIN. — Maintenant, vous pouvez rappeler les ingénieurs.

M. LHOMME. — J't'écoute ! Ils n'auraient qu'à trouver quelque chose ! Bonsoir, je rentre. (*Il plonge.*)

SCÈNE V

CHUBIN, SEUL, PUIS M. NARCISSE

CHUBIN, *comptant.* — Deux de Lhomme et deux de Narcisse : quatre mille francs aisément gagnés. Le père Lhomme finira mal, il est trop roublard !

M. NARCISSE, *émergeant avec son yoko.* — Bouff ! Vous avez vu Lhomme? (*Il se hisse.*)

CHUBIN. — Oui, oui.

M. NARCISSE. — L'affaire est dans le sac. Je l'ai roulé !

CHUBIN, *inquiet.* — Bah !...

M. NARCISSE. — Figurez-vous qu'il m'a laissé ses bonnes Moukèr en échange des sales Chouya !

CHUBIN. — Comment? les mines d'argent de Chouya ?

M. NARCISSE. — Il n'y a jamais eu d'argent dedans !

CHUBIN. — Vous êtes sûr !

M. NARCISSE. — Très sûr. J'ai tenu le coup jusqu'ici ; dans deux jours, on vendra le paquet dix sous aux Pieds-Humides.

CHUBIN *atterré*. — Ah ! mais ! c'est dégoûtant, ce que vous avez fait là.

Il plonge à son tour.

M. NARCISSE. — Farceur! Vous gagnez 2.000 balles et vous vous plaignez ! A propos, comme je n'ai pas d'argent comptant, je vous paierai

avec deux actions de Bab-El-Moukèr. Ça vaut des billets de banque. Bonsoir. (*Il plonge.*)

SCÈNE VI

CHUBIN, *seul.* — Qu'est-ce qu'il me reste de 4,000 balles? Peau de balle... Après tout, dans cette histoire-là, c'est encore moi le plus roulé! (*Il plonge à son tour.*) (*Rideau.*)

FLIRT NOCTURNE

FLIRT NOCTURNE

PERSONNAGES :

LE VICOMTE NARCIZZIO, | Mme LHOMME,
LE BRIGADIER LEDOUX, | LA BONNE ADÈLE.

Un salon bourgeois, secrétaire, commode, mobilier cossu. Au lever du rideau, la bonne introduit le brigadier Ledoux qui est en tenue de sergent de ville.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, LEDOUX

ADÈLE. — Entre donc... je te dis qu'il n'y a que moi.

LEDOUX, *entrant avec précaution.* — Et ta patronne ?

ADÈLE. — Elle ne sort pas de sa chambre, passé huit heures. Le singe est parti en voyage pour une semaine. A cette heure-ci, la mère Lhomme s'enferme, et puis, dodo toute la nuit.

LEDOUX. — Bon, une fois ma tournée finie, je remonterai tout doucement ; tu me conduiras à ta chambre, et nous passerons le reste de la nuit de la façon la plus agréable qui soit.

ADÈLE. — Ah ! qu'en termes galants, ces choses-là sont mises !

LEDOUX, *l'embrassant.* — Faut-il que je t'aime ! Au bout du compte, je risque gros...

ADÈLE. — Je risque autant que toi ; si nous sommes découverts, on me fiche dehors...

LEDOUX. — Moi, on me fiche dedans. Tu es sûre qu'il n'y a pas de danger ?

ADÈLE. — Regarde au trou de la serrure... tu verras la patronne en corset et en caraco de nuit, terminant ses papillotes... Ah ! c'est un joli spectacle.

LEDOUX, *regardant à la serrure.* — Mais non... Elle est en peignoir rose... Elle n'a pas de papillotes.

ADÈLE, *étonnée.* — Pas possible ?

LEDOUX. — Et elle se peint les yeux !...

ADÈLE, *l'écartant et se mettant à sa place.* —

Montre... Oui, elle a mis son beau peignoir, elle s'est badigeonnée de frais.

LEDOUX. — Ça me paraît louche. Si cette grosse

— Entre donc... je te dis qu'il n'y a que moi.

femme se fait belle, c'est qu'elle attend un amant.

ADÈLE, *se redressant*. — Allons donc ! Cette

vieille Cour des Comptes prendrait feu une seconde fois ?

LEDOUX. — Je le crains... Si elle te dit de pré-

— Mais non... Elle est en peignoir rose... Elle n'a pas de papillotes.

parer à souper, il n'y aura plus de doute.

ADÈLE. — Pas de danger qu'elle offre à souper ! Elle est trop rat. Mon chéri, continue ta tournée, et reviens sur le coup de dix heures.

LEDOUX. — Entendu... divine créature... (*Il lui donne un chaste baiser.*)

VOIX DE Mme LHOMME. — Adèle !

LEDOUX. — Acrais ! V'là la renâcle. (*Il se sauve.*)

— Entendu... divine créature...

SCÈNE II

Mme LHOMME, ADÈLE

Mme LHOMME, *bellement habillée.* — Encore à bavarder !

ADÈLE. — Je causais avec la nourrice de l'entresol.

Mme LHOMME. — Allez dans ma chambre, vous trouverez des paquets que j'ai apportés tantôt. C'est de la charcuterie fine; vous la mettrez sur des assiettes, auprès de la bouteille de champagne; vous apporterez des verres et des serviettes.

ADÈLE. — Combien de couverts?

Mme LHOMME. — Ça ne vous regarde pas, je mettrai le couvert moi-même.

ADÈLE. — Bien, Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

Mme LHOMME SEULE, PUIS ADÈLE

Mme LHOMME. — Neuf heures du soir! M. Lhomme est à Melun, et moi, je suis tout émue parce que je vais recevoir en cachette le vicomte Narcizzio, un superbe Italien qui me fait la cour. Dans une heure, j'aurai trompé mon mari. Cependant, il importe d'éloigner la bonne, afin qu'elle ne puisse pas raconter à M. Lhomme comment je m'égaie en son absence.

ADÈLE, *entrant, à part.* — Elle a acheté de la

galantine truffée !... (*Flairant le dos de Mme Lhomme :*) Et elle s'est imbibée d'odeurs. Il y a quelque chose... (*Haut :*) Tout est prêt, Madame.

Mme LHOMME. — Puisque votre ouvrage est terminé de bonne heure, je vous permets de sortir un peu, ce soir.

ADÈLE. — Merci, j'en ai pas envie.

Mme LHOMME. — Mais si, mais si, ça vous fera du bien.

ADÈLE. — Je suis fatiguée, j'aime autant me coucher.

Mme LHOMME. — Vous coucher, à cette heure-ci? Quelle paresseuse! Allez donc vous promener, puisque vous en mourez d'envie.

ADÈLE. — Moi? J'en meurs d'envie?

Mme LHOMME. — Adèle, apprenez que les domestiques doivent toujours avoir envie de faire ce que veulent les maîtres !

ADÈLE, *entre ses dents*. — C'est justement ce que me dit M. Lhomme quand il m'embrasse dans les coins.

Mme LHOMME. — Que marmottez-vous là?

ADÈLE. — Je m'en vais... Madame sera couchée quand je rentrerai?

Mme LHOMME. — Certes.

ADÈLE. — Bonsoir. Bien du plaisir à Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

Mme LHOMME SEULE, PUIS LE VICOMTE

Mme LHOMME. — Il semble que cette fille a des soupçons de mon intrigue. Dès que le vi-

— Bien, Madame.

comte Narcizzio sera mon amant, il achètera le silence de la bonne, comme ça se fait généralement. (*On sonne.*) Ah! Lui, enfin! (*Elle va ouvrir, puis rentre en scène.*) Par ici, mon cher vicomte, vous m'embrasserez dans le salon.

LE VICOMTE, *beaucoup de chic, de bijoux, de*

redingote et d'accent rasta. — Ah ! c'est le salon? Il est pas mal, il est joli.

Mme LHOMME. — Maintenant, embrassez-moi.

— Par ici, mon cher vicomte, vous m'embrasserez dans le salon.

LE VICOMTE. — A propos, c'est vrai. (*Il l'embrasse.*) Et... la chambre de mon adorée ?

Mme LHOMME, *pudiquement*. — Oh !... pas si vite.

LE VICOMTE. — Ce n'est pas pour ce que vous pensez ! Je m'oriente seulement.

Mme LHOMME. — Ma chambre est là... N'en abusez pas !

LE VICOMTE. — Et la bonne ?...

Mme LHOMME. — Elle couche là, n'en abusez pas non plus. D'ailleurs, je l'ai éloignée ce soir.

LE VICOMTE. — Vous êtes seule, alors ? Votre mari ?

Mme LHOMME. — Il voyage.

LE VICOMTE. — Le lâche, qui laisse une faible femme toute seule ! N'avez-vous pas peur ?

Mme LHOMME. — Que non ! Je suis solide, j'ai du biceps de quoi assommer un bœuf. Tenez. (*Elle lui donne plusieurs coups de poing violents.*)

LE VICOMTE. — Eh là !... Eh là ! Doucement ! N'abîmez pas l'homme qui vous aime.

Mme LHOMME, *tendre.* — Oh ! oui, vous m'aimez ! Répétez-le-moi.

LE VICOMTE. — Si je ne vous aimais pas, serais-je ici ? On voulait me retenir, chez la duchesse, où j'ai dîné. J'ai dû me sauver.

Mme LHOMME. — Quelles intrigantes que ces femmes du monde ; elles essayent de vous voler à moi, mon cher amour.

LE VICOMTE. — Elles peuvent se brosser, mais elles ne m'auront pas. Quel joli meuble vous avez là ?

Mme LHOMME. — C'est le secrétaire de mon mari ; c'est là qu'il serre son argent, le vieux grigou. Croyez-vous que je n'en ai même pas la clef ?

LE VICOMTE. — C'est un infâme gueux ! Que mettez-vous dans cette commode ?

Mme LHOMME. — Ma vieille argenterie de famille.

LE VICOMTE. — Touchante habitude !... Que vous êtes jolie ce soir, ma belle !

Mme LHOMME. — Prenez-moi dans vos bras. Je ferai tout juste la résistance qu'il faut pour prouver que je suis une femme honnête. (*Elle se jette dans ses bras.*)

LE VICOMTE, *la repoussant.* — Non... ne profanons pas le sentiment que nous avons l'un pour l'autre !... Tiens ? vous ne portez pas de bijoux ?

Mme LHOMME. — J'en ai beaucoup, mais je les laisse dans mon armoire à glace... Ah vicomte... Vous me fascinez ! (*Elle se jette dans ses bras.*)

LE VICOMTE. — Merci... Mais l'amour que vous m'inspirez ne comporte aucune sensualité.

Mme LHOMME. — Puisque vous l'exigez, passons dans ma chambre. (*Elle le prend par le bras.*)

LE VICOMTE, *se débattant.* — Non, non, je ne suis pas pressé.

Mme LHOMME. — Vous n'osez pas l'avouer, vous en grillez d'envie. (*Elle le tire.*)

LE VICOMTE, *même jeu.* — Je vous assure que non.

Je suis solide, j'ai du biceps de quoi assommer un bœuf.

Mme LHOMME. — Il y a là un souper fin qui vous attend. (*Elle le tire.*)

LE VICOMTE, *courant au tour des meubles pour lui échapper.* — Je n'ai pas faim.

Mme LHOMME, *courant après lui.* — Je suis à toi... je suis à toi... (*Elle le saisit.*) Je te tiens !

LE VICOMTE. — Arrêtez, on ouvre la porte... (*Mme Lhomme le lâche.*)

Ah ! vicomte... vous me fascinez...

Mme LHOMME. — Quel ennui ! c'est la bonne qui rentre...

LE VICOMTE, *à part.* — Sauvé ! (*Haut :*) Je file... je ne veux pas que vous soyez compromise

par ma faute ! (*On voit entrer la bonne.*) Chère Madame, merci pour votre charmante réception et croyez que j'emporterai d'ici le meilleur souvenir... (*Il salue.*) Le meilleur souvenir. (*Il sort.*)

Je te tiens...

SCÈNE V

M^me^ LHOMME, ADÈLE

M^me^ LHOMME, *furieuse.* — Pourquoi rentrez-vous si tôt, stupide créature ?

ADÈLE. — J'ai sommeil..., je me couche.

Mme LHOMME. — **Vous, quand vous sortirez,** il fera chaud !

ADÈLE. — C'est quand il fait chaud que l'on aime bien sortir.

Fermez les portes et couchez-vous...

Mme LHOMME. — Desservez le souper... je n'y ai pas touché.

ADÈLE. — Ce ne sera plus bon demain.

Mme LHOMME. — Mangez-le ce soir. (*La bonne sort.*) Voilà une soirée manquée par la faute de cette sotte fille... Allons nous mettre au lit et rêvons de Lui ! (*La bonne reparaît avec un plat et une bouteille.*)

ADÈLE. — Madame veut-elle que je l'aide à se déshabiller ?

Mme LHOMME. — Inutile... fermez les portes et couchez-vous. (*Elle sort.*)

Le vicomte seul.

SCÈNE VI

ADÈLE, PUIS L'AGENT LEDOUX

ADÈLE. — L'amateur d'antiquités n'aura pas eu le courage de pousser les fouilles jusqu'au bout

Elle rage. (*Elle va regarder à la serrure.*) Elle enlève ses affutiaux, elle se met au lit. Je puis

Qu'est-ce que cela?

appeler mon fol amant. (*Elle sort, puis rentre avec l'agent.*)

L'AGENT LEDOUX. — Elle dort?

ADÈLE. — Comme la Loire... Parle pas trop haut.

L'AGENT LEDOUX. — J'ai bousculé dans l'escalier un Monsieur qui sortait d'ici.

ADÈLE. — L'amoureux de madame ; il l'a échappée laide, le pauvre garçon.

L'AGENT LEDOUX. — Et nous, allons commettre des folies. (*Il prend la bonne dans ses bras.*)

ADÈLE. — Tu sais, j'ai un petit souper, du champagne !

L'AGENT LEDOUX. — Bon souper, bon gîte, et... le reste te regarde. L'officier de paix n'est pas mon cousin ! (*Ils sortent ; nuit ; musique de scène.*)

SCÈNE VII

LE VICOMTE, SEUL

(*Il entre avec précaution ; il a une lanterne sourde ; il inspecte la place, puis s'avance ; il tient une énorme pince-monseigneur sous le coude. Il a perdu tout accent rasta. Il écoute d'abord à la porte de gauche, puis à la porte de droite.*) La bonne et Mme Lhomme ronflent... pas de danger de ce côté... J'ai été bousculé

par un homme ; mais il est monté à l'étage supérieur... J'ai ôté ma belle redingote qui m'eût gêné, et mes souliers vernis qui craquent, et j'ai forcé la porte. Maintenant, au travail ; Narcisse, mon garçon, la récolte sera fructueuse... Cambrioler une femme qui vous adore, cela ne paraît pas très délicat, au premier abord. Mais il vaut mieux prendre de l'argent aux femmes que de s'en faire donner par elles. La mère Lhomme rêve à moi ! cher ange ! Instrumentons en premier lieu dans la salle à manger. (*Il disparaît ; nuit sur la scène.*)

SCÈNE VIII

M^me^ LHOMME SEULE, PUIS LE VICOMTE

M^me^ LHOMME, *costume de nuit, papillotes ; elle tient un bougeoir.* — Le sommeil ne vient pas ! Cet amour dans mes veines allume une flamme étrange ; jamais je n'ai ressenti pareil émoi ; ah ! vicomte Narcizzio ! Que ne m'avez-vous fait subir les derniers outrages ! (*On entend un craquement.*) Qu'est-ce que cela ? La bonne sans doute. Ah ! cruel vicomte, quand reviendras-tu ? (*Autre craquement.*) Encore ? Ça part de la salle à manger. (*Elle regarde.*) Mon Dieu ! Un homme qui

fouille dans le buffet... Attends, mon gaillard. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

LE VICOMTE, *il entre en tenant une grosse pen-*

J'ai dit à Mme Lhomme que j'emporterais un souvenir.

dule. — J'ai dit à Mme Lhomme que j'emporterais le meilleur souvenir de chez elle... Le meilleur souvenir que j'emporte de la salle à manger est évidemment la pendule. C'est tout ce que j'ai

trouvé de sérieux. (*Il la pose à terre.*) Forçons le secrétaire. (*Il prend sa pince.*)

Qu'est-ce que vous demandez? En voilà un raffut !

Mme LHOMME, *surgissant avec une trique.* — Halte-là... ou je vous tue !

LE VICOMTE. — Bigre... je suis pincé. (*Il essaie de se cacher.*)

Mme LHOMME, *le retournant du bout de sa trique.* — Mais... mais... C'est le vicomte ! Que faites-vous ici ?

LE VICOMTE. — Je... j'avais oublié une paire de gants !

Mme LHOMME. — Et vous avez forcé la porte d'entrée...

LE VICOMTE. — Je ne voulais déranger personne... d'ailleurs elle était ouverte... Excusez... je suis un peu pressé. Il va pour sortir...

Mme LHOMME. — Ne bougez pas... ou je vous assomme ! Et vous aviez pris ma pendule !

LE VICOMTE, *tendre*. — Pour savoir l'heure du berger, ingrate !

Mme LHOMME. — Assez de fadaises... Vicomte, vous n'êtes qu'un vulgaire cambrioleur.

LE VICOMTE. — « Vulgaire » est dur... tenez, je préfère vous avouer la vérité... je venais pour la bonne.

Mme LHOMME. — Allons donc !

LE VICOMTE. — Je vous jure... foi de gentilhomme... Elle est là, elle m'attend.

Mme LHOMME. — Nous allons bien voir... Entrez... je reste là... Si vous m'avez menti, gare à vous. (*Elle lui tourne le dos.*)

LE VICOMTE, *allant à la porte, à part*. — Je donne cent sous à la bonne..., elle dira comme moi. (*Haut :*) Adèle, Adèle... c'est moi... ton amoureux, ouvre...

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'AGENT PUIS ADÈLE

L'AGENT, *très gris*. — Qu'est-ce que vous demandez ? En voilà un raffut.

LE VICOMTE, *terrifié*. — Oh ! un flic ! (*Il recule.*)

L'AGENT. — Oh ! les patrons ! (*Il disparaît.*)

Mme LHOMME, *qui n'a rien vu*. — Eh bien ! entrez-vous, vous, oui, ou non ?

LE VICOMTE. — Non... Je n'entre pas... Elle dort.

Mme LHOMME. — Je vais l'éveiller...

LE VICOMTE. — Non, non ! Laissez-moi me sauver, je vous en supplie !

Mme LHOMME. — Vous ne vous sauverez pas... (*Elle prend sa trique.*)

LE VICOMTE. — Tant pis, je passerai quand même.

Mme LHOMME. — Enfant...! numérote tes os ! (*Courte lutte durant laquelle le vicomte a le dessous.*)

LE VICOMTE. — A moi... au secours ! je suis mort. (*Il meurt.*)

L'AGENT ET LA BONNE, *sortant de la chambre.* Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

Il m'assassinait ! Je lui ai résisté !

Mme LHOMME, *avec l'accent d'Antony.* — Il m'assassinait ! Je lui ai résisté ! (*Rideau.*)

NOTICE

Je souhaite, pour mon agrément personnel, que ces cinq pièces soient jouées sur toutes les scènes; on peut donc les interpréter comme la première saynète venue du regretté Jacques Normand.

Cependant, il vaut mieux qu'elles soient jouées par des acteurs habillés en guignols et vus à mi-corps. On fabriquera donc un théâtre d'après les indications suivantes :

Sur une estrade de 30 centimètres de hauteur, on dressera un théâtre-guignol dont la scène s'ouvrira à 95 centimètres du niveau de l'estrade; le cadre de cette scène aura environ 1 mètre de hauteur sur 2 mètres de largeur. Au bas du cadre, une tablette de 25 centimètres de largeur en saillie à l'extérieur. Comme décors, deux portants de coulisse sauf pour A la fenêtre *et* Valeurs à lots *non praticables ; le manteau d'arlequin est formé par les deux rideaux de la toile qui s'ouvre par le milieu. Toile de fond et frises. Le décor doit être grossièrement peint ; éclairage très cru.*

Les acteurs portent, soit un demi-masque, soit un

masque articulé (en batiste et cire) laissant voir les yeux et le mouvement de la bouche. Maquillage criard (1).

Les gestes des acteurs doivent être carrés, comme ceux des puppazzi ; pour obtenir ce geste, il suffit de garder les coudes au corps et les mains ouvertes à plat (doigts étendus et serrés les uns contre les autres) et de bouger le corps en même temps que la tête. Les personnages sortent en plongeant.

Le bâton est un bourrelet d'étoupe très serrée.

Une musique de scène appropriée aux circonstances est de rigueur.

---

(1) *Les personnages de* M. Lhomme *et* Mme Lhomme *ont été créés à* la Roulotte *par M. Goneau et Mme Blanche Quérette, qui y furent parfaits.*

ON LIT DANS LE "FORBAN"

ON LIT DANS LE "FORBAN"

PERSONNAGES.

MARGENCY, 35 ans.
BARONNE PAQUERETTE, 32 ans.
BLAVIÈRE, 43 ans.
MARESCIER, 32 ans.
DON ZÉPHYR, 56 ans.
LE GÉNÉRAL TENDER,
POURAILLE, 36 ans.
GOMEZ, person. muet.

Un bureau de rédaction. Au fond, baie d'entrée qui peut être fermée par une tenture; à droite et à gauche, diverses portes avec : Échos, Faits divers, Direction, Administration. Au milieu, une grande table oblongue à tapis vert, couverte de journaux. A droite, premier plan, une porte vitrée; à gauche, une fenêtre. Au mur, une affiche

représentant un reître, avec ces mots : « Le Forban », journal quotidien..., etc., etc. Au lever du rideau, don Zéphyr, personnage crasseux, fait une réussite.

SCÈNE PREMIÈRE

DON ZÉPHYR puis PAQUERETTE.

DON ZÉPHYR. — Le roi de carreau, puis la femme de trèfle, puis le valet de cœur sur la femme de trèfle, non... ça ne va pas, c'est le valet de carreau qu'il faudrait.

VOIX DE PAQUERETTE. — Don Zéphyr !

DON ZÉPHYR. — Or, si je mets le valet de carreau, je me bouche les piques.

VOIX DE PAQUERETTE. — Don Zéphyr ! don Zéphyr !

DON ZÉPHYR. — C'est la baronne Pâquerette ! Est-ce qu'il ne ferait pas mieux de se déranger au lieu de s'esquinter le tempérament à gueuler comme ça ?

PAQUERETTE, *paraissant*. — Eh bien ? J'ai failli attendre.

DON ZÉPHYR. — Je suis occupé... Ah ! voilà. Je mets la femme de pique avec le roi de carreau.

PAQUERETTE. — Si le roi de pique apprend ça ?

(*S'approchant :*) Dites donc, mon vieux Zéphyr, pourriez-vous me prêter un petit louis, pour quelques heures ?

DON ZÉPHYR, *chantant.*

De nos jardins flétris, fermez les portes !

PAQUERETTE. — Pas flétris... fleuris... jardins fleuris. Dites, j'aurais besoin d'un tout petit louis pour... deux heures.

DON ZÉPHYR. — Tenez... vous me faites rater ma réussite.

PAQUERETTE. — Je vous rendrai ça sûrement avant le dîner.

DON ZÉPHYR. — Vous dites toujours la même chose. Vous me devez déjà une dizaine de louis. Si je les revois, ce sera dans un songe.

PAQUERETTE. — Mais non ! Je vais toucher mes appointements, tout à l'heure.

DON ZÉPHYR. — La caisse du journal est à sec... pas un rédacteur n'est payé. Ah ! je l'ai dit au directeur quand il a mis la politique du *Forban* dans le sens du Gouvernement. Je lui ai dit : « M. Blavière, le *Forban* sera de l'opposition, ou il ne sera plus. » On ne m'a pas écouté...

PAQUERETTE. — On a eu tort. Prêtez-moi un louis, voyons, un méchant louis ! Ce n'est pas

une affaire ! Le journal traverse une crise...

DON ZÉPHYR. — Depuis que le *Forban* est fondé, il n'a jamais cessé de traverser une crise.

PAQUERETTE. — Blavière est sorti pour taper les bailleurs de fonds... à son retour, il y aura de l'argent.

DON ZÉPHYR. — Les bailleurs de fonds ? Lesquels ?

PAQUERETTE. — D'abord, le bookmaker. Ah ! celui-là, il a le matelas.

DON ZÉPHYR. — Le bookmaker ? Depuis qu'on l'a fait décorer, il ne veut plus rien savoir.

PAQUERETTE. — Il y a le remisier.

DON ZÉPHYR. — Il n'est pas encore sorti de prison. Restent le marchand de chiffons qui est malade et le croupier retraité.

PAQUERETTE. — Le croupier marchera.

DON ZÉPHYR. — Il est en voyage. Reste l'imprévu.

PAQUERETTE. — Et la lettre chargée que le facteur apportait tantôt ?

DON ZÉPHYR. — C'est vrai : cinq cachets ! Pour Blavière. Comme il n'était pas là, le facteur doit revenir à l'autre courrier.

PAQUERETTE. — Ah ! Je vous le remettrai à l'autre courrier, votre méchant louis ! C'est pour une dette d'honneur.

DON ZÉPHYR. — Les dettes d'honneur, ça ne se paie pas.

PAQUERETTE. — Don Zéphyr ! Vous avez sucé le lait d'une tigresse.

DON ZÉPHYR, *remontant*. — C'est possible ; j'ai été élevé au biberon. (*A Marescier qui entre :*) Vous demandez... Monsieur ?

SCÈNE II

LES MÊMES, MARESCIER

MARESCIER, *entrant*. — Est-ce que M. Blavière est là ?

DON ZÉPHIR. — M. le directeur n'arrive qu'à cinq heures.

MARESCIER. — Et le secrétaire de la rédaction ?

DON ZÉPHIR. — M. Pouraille n'est là qu'à cinq heures et demie.

MARESCIER. — Et l'administrateur ?

DON ZÉPHIR. — Il vient au journal à six heures justes.

MARESCIER. — Parfait ! et le chef des Echos ? Il vient à six heures et demie sans doute ?

DON ZÉPHIR. — M. le comte de Margency est en vacances pour le moment.

MARESCIER. — Alors, il n'y a personne ?

DON ZÉPHIR, *s'effaçant.* — Il y a la baronne Pâquerette. (*Il s'en va.*)

MARESCIER. — La baronne Pâquerette? une femme? quelque farceuse!

PAQUERETTE, *s'avançant.* — Travaillez dix ans de votre vie pour arriver à ce résultat! La baronne Paquerette, c'est le pseudonyme dont je signe ces étincelants articles sur la vie mondaine, « les Conseils d'une mère de famille ». Tu as lu? Non? Tu n'as pas lu? Tant pis. (*Il lui tend la main.*)

MARESCIER. — Ah! si je m'attendais à te trouver ici!

PAQUERETTE. — Oui... j'ai changé de sexe, depuis le collège.

MARESCIER. — Il y a longtemps que tu es au *Forban?*

PAQUERETTE. — Oh! non. Avant d'occuper cette brillante position, j'ai exercé pas mal de métiers préparatoires. J'ai été précepteur, moniteur de boxe, peintre en voitures, accordeur, camelot, secrétaire d'actrice, colon en Algérie, courtier électoral, salutiste, receveur particulier, chef de claque et, enfin, publiciste. Je suis allé partout, je suis revenu de tout; je n'ai pas de passé, je n'ai jamais eu d'avenir, et, quant au présent, mieux vaut n'en point parler. Et toi, qu'es-tu devenu? Autrefois, au collège, te ne fichais rien.

MARESCIER. — Je continue. Jadis, on m'a tellement dit que je ne ferais jamais rien de ma vie, que je me suis résigné à ne rien faire. Je suis le joyeux fêtard... voilà... Dis donc, tu vas me rendre un service.

PAQUERETTE. — Volontiers.

MARESCIER. — On m'envoie en éclaireur. (*Tirant un journal :*) Un de mes amis a été clairement désigné dans cet article du *Forban*.

PAQUERETTE, *lisant*. — « Rencontré hier au « cabaret des Pintades la petite Zozo Moncadeau, « en compagnie d'un Italien bien connu dans le « monde des sports, le marquis E... »

MARESCIER. — Le marquis Luigi Ezzano.

PAQUERETTE, *lisant*. — « Que dirait le trop « confiant protecteur de Zozo, s'il apprenait que « sa petite amie le cocufie avec un rasta de der- « nière catégorie ? A demain plus amples dé- « tails. » C'est raide.

MARESCIER. — Signé Le Farfadet. Avant de donner suite à cette affaire, M. Ezzano m'a prié de prendre quelques informations sur l'auteur de cet entrefilet. Qui est ce Farfadet ?

PAQUERETTE. — Un monsieur très chic : Le comte Louis Agénor de Margency.

MARESCIER. — Oh ! oh ! un écrivain ?

PAQUERETTE. — Non... un homme qui écrit le

moins possible. Mais c'est le premier tireur de Paris.

MARESCIER. — Bah !

PAQUERETTE. — Comment ! tu ne connais pas Margency ? l'homme aux trente-deux duels ?

MARESCIER. — Il s'est battu trente-deux fois ?

PAQUERETTE. — Trente-deux fois, tant au sabre qu'au pistolet ou à l'épée, pour un oui, pour un non, pour un peut-être ! On le regarde de travers ? V'lan, deux témoins.

MARESCIER. — Diable ! Il n'a jamais été blessé ?

PAQUERETTE. — Rarement. La dernière fois, il a eu le malheur de tuer son adversaire, le baron de Brécourt.

MARESCIER. — Dans une rencontre à la frontière suisse... Je me rappelle maintenant. Il y a huit ans environ.

PAQUERETTE, *prenant un livre sur la table.* — Tiens ! il a raconté son histoire dans ce livre.

MARESCIER, *lisant.* — *Mes duels !* Avec un portrait de l'auteur... à la pointe sèche. Quel est son métier ici ?

PAQUERETTE. — Il raconte ce qui se passe dans les cabarets de nuit, dans les cafés à femmes, dans les boudoirs des horizontales, et même dans les bouis-bouis de province. Magency ? C'est à la fois l'Indicateur des grues de Paris et

le Bottin des départements... Il a du savoir-faire.

MARESCIER. — Oh ! du savoir-refaire !

PAQUERETTE. — Va donc le lui dire en face ; il n'est guère commode, le frère !

MARESCIER. — Ainsi, c'est lui qui a rédigé cette note ?

PAQUERETTE. — Non, non... Il est en congé depuis huit jours. Il est allé présider un grand concours d'escrime, à Lyon... Il doit rentrer aujourd'hui.

MARESCIER. — Qui donc l'a remplacé, durant son absence ?

PAQUERETTE. — Tu tiens à le savoir ? (*Appelant :*) Don Zéphyr !

SCÈNE III

LES MÊMES, DON ZÉPHYR

DON ZÉPHYR, *rentrant.* — Qu'y a-t-il, chère baronne ? (*Saluant Marescier :*) Monsieur !

PAQUERETTE, *les présentant.* — Mon ami Marescier... Don Zéphyr qui fait au *Forban* la pluie et le beau temps.

MARESCIER, *saluant très bas.* — Oh ! Monsieur, très honoré... un homme qui fait la pluie et le beau temps !

DON ZÉPHYR. — Je rédige ma température... mais ma partie, c'est plutôt les passe-temps et jeux d'esprit.

MARESCIER, *se couvrant.* — Ah ! je me souviens. maintenant.

PAQUERETTE. — Dans un petit journal comme celui-ci, chacun s'emploie de son mieux. Ainsi, don Zéphyr fait les Courses, je fais le Salon et les Chambres et notre Directeur fait la Bourse.

DON ZÉPHYR. — Monsieur, je suis le premier qui soit parvenu à composer un mot carré avec l'adverbe *anticonstitutionnellement.*

MARESCIER. — Vous avez dû y mettre le temps.

DON ZÉPHYR. — Toute ma jeunesse ! J'ai aussi inventé le mot en forme de queue de paon déployée ; c'est tout à fait gracieux.

PAQUERETTE. — Laissez-nous, don Zéphyr.

DON ZÉPHYR, *collant.* — Du tout, Monsieur s'intéresse... Monsieur est amateur. J'ai une idée admirable : mettre les œuvres complètes de Victor Hugo en marche du cavalier... ce sera l'œuvre de ma maturité.

PAQUERETTE, *le poussant dehors.* — Oui, oui... entendu... nous avons à causer Monsieur et moi. (*Il sort don Zéphyr et revient.*) Une fois parti, il n'y a plus moyen de l'arrêter.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS DON ZÉPHYR

MARESCIER. — Il colle... il n'est pas méchant..

PAQUERETTE. — Tu crois? Eh bien, c'est lui qui a remplacé Margency durant son congé.

MARESCIER. — Vraiment? l'écho sur Ezzano est de don Zéphyr?

PAQUERETTE. — Puisque je te le dis!

MARESCIER, *se boutonnant.* — Ah? c'est de lui... Bien... Don Zéphyr aura de nos nouvelles...

PAQUERETTE, *inquiet.* — Pourquoi?

MARESCIER. — Mon ami, le marquis Ezzano n'abandonnera pas cette affaire... C'est un homme d'honneur!

PAQUERETTE, *riant.* — Il adresserait des témoins à don Zéphyr? Non? Pas possible?

MARESCIER. — S'il m'a envoyé en éclaireur, ce n'est pas sans arrière-pensée... J'ai le nom du coupable... Le reste regarde Ezzano... qui, entre parenthèses, est de première force à l'épée.

PAQUERETTE. — Voyons, ce pauvre don Zéphyr!

MARESCIER. — Mon cher... une insulte est une insulte! Merci pour ton obligeance... Et à charge de revanche.

PAQUERETTE. — Ah ! à propos... peux-tu me rendre un service à ton tour?

MARESCIER. — Oui, bien volontiers.

PAQUERETTE. — La caisse est fermée... tu serais bien gentil de me prêter un petit louis jusqu'à demain ?

MARESCIER, *froid.* — Oh ! désolé... tu vois, je n'ai pas de monnaie sur mille francs.

PAQUERETTE, *vivement.* — J'en ferai.

MARESCIER. — Puisque la caisse est fermée... Il est tard, Ezzano m'attend ! Bonsoir, chère baronne. (*Il sort.*)

PAQUERETTE, *seul.* — Quel muffle !... pas de monnaie... Ils sont tous comme ça, les anciens amis de collège... ils n'ont jamais de monnaie.

SCÈNE V

PAQUERETTE, DON ZÉPHYR, PUIS LE GÉNÉRAL, POURAILLE, PUIS MARGENCY

DON ZÉPHYR, *sortant à droite.* — Qui est-ce qui m'a encore chipé mes ciseaux ! c'est dégoûtant à la fin !

LE GÉNÉRAL, *entrant.* — Qu'est-ce que tu as?

DON ZÉPHYR. — On me chauffe mes ciseaux, on me chauffe mes pains à cacheter, on me chauffe ma colle, il n'y a plus moyen d'écrire dans ces conditions-là.

POURAILLE, *entrant*. — Une nouvelle ! Mar-

gency est dans nos murs...Il arrive, il arrive !

(*On voit paraître au fond Margency.*)

PAQUERETTE. — Et toujours frais ! Un ban à Margency !

MARGENCY, *allure d'officier en civil*. — Bonjour mes enfants !... Quoi de neuf?

PAQUERETTE. — La situation se maintient : rien dans la caisse, pas un sou, même étranger.

DON ZÉPHYR. — Cette fois, c'est la fin. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL. — Quoi ! on ne paraîtra pas demain ?

POURAILLE. — Dame ! j'en ai peur.

MARGENCY. — Allons donc ! un journal ne meurt pas, il se transforme !

PAQUERETTE. — Écoutez... Il est venu tantôt une lettre chargée pour le patron... Zéphyr l'a vue...

MARGENCY. — Je connais mon Blavière, il tâchera d'étouffer la galette.

POURAILLE. — Je l'en empêcherai bien, je t'assure.

PAQUERETTE. — Il doit y avoir une belle somme, ça vient du Midi.

MARGENCY. — Je ne sors pas de la boîte avant le retour du facteur.

POURAILLE. — Ton voyage s'est bien passé?

MARGENCY, *au milieu du cercle.* — A merveille. J'ai été reçu par le corps des officiers ; j'étais logé chez le maire. J'ai présidé le concours... une belle cérémonie... On m'a offert un banquet : le député a été très correct ; il a dit : « Quoique radical, je souhaite la bienvenue à M. le comte

de Margency. Devant l'épée tous sont égaux, il n'y a ni roture ni noblesse. »

LE GÉNÉRAL, *étourdiment*. — Oh ! d'ailleurs, ta noblesse !

MARGENCY, *s'avançant*. — Plaît-il ?

LE GÉNÉRAL, *intimidé*. — Ils prétendent que tu t'appelles Margency tout court.

PAQUERETTE. — C'est ce qui te trompe. Il s'appelle Leconte tout court.

MARGENCY, *vexé*. — Vous êtes stupides, mes parents étaient bien de Margency.

PAQUERETTE. — Oui... Ils s'appelaient Leconte, virgule, et ils étaient de Margency, en Seine-et-Oise.

MARGENCY. — Dieu merci, j'ai prouvé mes quartiers.

PAQUERETTE. — Le quartier Saint-Antoine et le quartier du Temple ?

MARGENCY, *menaçant*. — Assez là-dessus. Je n'aime pas qu'on m'échauffe les oreilles, et je sais la manière d'imposer silence aux mauvais plaisants.

PAQUERETTE, *intimidé*. — Es-tu chatouilleux ? Si on ne peut plus rire à présent !

MARGENCY, *lui portant des bottes avec sa canne*. — Un petit battez dégagez... tiens, là !... tu m'en

diras des nouvelles. C'est avec ça que j'ai tué ce pauvre Baron.

LE GÉNÉRAL, *ouvrant la fenêtre.* — Allô... j'aperçois la voiture de Blavière. (*Tous se groupent.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLAVIÈRE, PUIS DON ZÉPHYR

PAQUERETTE. — Eh bien... ces commanditaires ?

BLAVIÈRE. — Personne ne marche... tous malades... en voyage... ou en fuite.

MARGENGY. — Et le Ministre !

BLAVIÈRE. — Il m'a répondu : « Un journal ne doit pas se servir de sa ligne politique pour pêcher en eau trouble ». Il s'est plaint.

MARGENCY. — Parce qu'on ne le soutient pas assez ?

BLAVIÈRE. — Parce qu'on le soutient trop. Il trouve que nous l'affichons. Enfin, je vous demande un peu de patience, j'attends des rentrées.

PAQUERETTE ET LES AUTRES. — Non... de l'argent... de l'argent.

BLAVIÈRE. — De l'argent ! Est-ce que j'en ai, moi ?

PAQUERETTE. — Vous en dépensez, voilà le plus clair.

BLAVIÈRE. — J'en dépense, mais je n'en ai pas. Ah ! si j'en avais, je vous couvrirais d'or.

DON ZÉPHYR, *entrant avec une lettre et un carnet.* — Une lettre chargée pour M. le Directeur. (*Tous s'exclament.*)

BLAVIÈRE, *bas à Zéphyr.* — Idiot ! Tu ne pouvais pas attendre qu'ils fussent tous partis. (*Il signe. Zéphyr sort.*) Messieurs, je vous préviens que j'ai de grosses échéances demain, et...

TOUS. — Non... non... Nous d'abord.

BLAVIÈRE, *décachetant et lisant.* — « Solution du problème d'échecs n° 325, pour remettre à « Don Zéphyr ». Signé Lapito. Nice. (*Désappointement.*) C'est tout... les blancs jouent et perdent. N'ayez pas peur... demain ou après-demain j'aurai de l'argent, sans faute, et samedi au plus tard ou lundi en huit, nous serons à flot. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS BLAVIÈRE

PAQUERETTE. — La dèche au nez verdâtre.

LE GÉNÉRAL. — On va tirer au sort pour savoir qui, qui, qui sera mangé.

DON ZÉPHYR. — Travaillez, prenez de la peine, ce sont les fonds qui manquent le plus.

MARGENCY. — Ouiche ? Je m'en voudrais de travailler dans de pareilles conditions. Je file... Si on a besoin de moi, je suis au cercle. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS MARGENCY, PLUS BLAVIÈRE, PUIS ZÉPHYR

POURAILLE. — En voilà un malin, qui retombe toujours sur ses pieds !

PAQUERETTE. — Ou sur les pieds des autres, ce qui est le rêve !

DON ZÉPHYR. — Et j'aurai encore ses Echos à faire, par-dessus le marché ? Zut ! quelle misère de vie !

BLAVIÈRE, *rentrant.* — Il y a là deux messieurs qui vous demandent, Don Zéphyr.

DON ZÉPHYR. — Mais, je n'attends personne !

BLAVIÈRE, *lui tendant des cartes.* — MM. Marescier et Ruperto Gomez.

DON ZÉPHYR. — Je ne les connais pas.

PAQUERETTE, *prenant les cartes qu'il pose ensuite sur la table.* — Montrez. Je sais ce que c'est.. Ces messieurs sont envoyés par un certain marquis Ezzano que vous avez insulté.

DON ZÉPHYR. — Moi ? j'ai insulté quelqu'un ? Ah ! par exemple !

PAQUERETTE, *lui tendant un journal.* — Dans les échos d'hier, là... qui vous a donné ce tuyau ?

DON ZÉPHYR. — Je n'avais plus de copie... j'ai trouvé dans le bureau de Margency un carton avec dessus l'étiquette RÉSERVE. J'ai puisé dedans.

POURAILLE. — Malheureux ! ce n'était pas RÉSERVE... c'était RÉSERVÉ. Il ne fallait pas y toucher.

DON ZÉPHYR, *inquiet.* — Ah ! mon Dieu !

LE GÉNÉRAL. — Le marquis Ezzano... Luigi Ezzano... un homme très riche... le fameux escrimeur italien ?

DON ZÉPHYR. — Un escrimeur, à présent !

BLAVIÈRE. — Un grand gaillard, taillé en Hercule... Je l'ai vu dans un assaut. Mâtin, qu'il tire bien !

DON ZÉPHYR. — Je suis perdu !

PAQUERETTE. — Mon pauvre ami, il n'y a pas d'erreur... il vous envoie des témoins.

DON ZÉPHYR, *s'en allant.* — Mais je ne veux pas les recevoir.

POURAILLE, *le retenant.* — Impossible... ce ne serait pas correct.

DON ZÉPHYR, *même jeu.* — Dites que je suis sorti.

LE GÉNÉRAL. — Ils savent que tu es là.

DON ZÉPHYR, *se résignant.* — Tant pis... appelez-les... je ferai des excuses.

BLAVIÈRE, *net.* — Non, Monsieur.

DON ZÉPHYR. — S'il vous plaît ?

BLAVIÈRE. — Quand on a l'honneur d'appartenir au *Forban*, on ne fait pas d'excuses.

DON ZÉPHYR. — Cependant...

BLAVIÈRE, *brave.* — J'exige que mes rédacteurs marchent.

DON ZÉPHYR. — Alors, quoi ?

BLAVIÈRE. — Battez-vous !

DON ZÉPHYR. — Ah ! non... Je me dérobe, voilà ! — Que feront-ils, si je me dérobe ?

PAQUERETTE. — Comme c'est l'usage, ils demanderont réparation à notre directeur.

BLAVIÈRE, *vivement.* — Ah ! non. Merci...

DON ZÉPHYR. — Je n'ai jamais manié un fleuret de ma vie !

BLAVIÈRE. — Ni moi non plus...

DON ZÉPHYR, *désolé.* — On m'envoie à la boucherie... je ne veux pas... je ne peux pas !

BLAVIÈRE. — Vous vous couvrez d'opprobre, simplement.

DON ZÉPHYR. — Me voyez-vous avec une épée dans la main ? Je ne sais même pas par quel bout ça se tient ! On m'y reprendra, à rendre service aux autres !

PAQUERETTE, *qui est allé au fond.* — Ces messieurs s'impatientent.

DON ZÉPHYR. — Je ne les retiens pas, qu'ils s'en aillent ! Moi, me battre avec le premier champion d'Italie ! Jamais !

PAQUERETTE. — Oh ! quelle idée !

DON ZÉPHYR. — Ah ! la baronne a une idée. (*Bas :*) Tirez-moi de là, mon vieux.

PAQUERETTE. — En somme, ce monsieur envoie des témoins à don Zéphyr parce que ce n'est qu'un pauvre type sans conséquence.

DON ZÉPHYR. — C'est ça... il fait le malin... c'est bien malin.

PAQUERETTE. — Or, les échos sont signés *le Farfadet*, pseudonyme du comte de Margency. Si nous répondions que Margency réclame la responsabilité de l'entre-filet ?

BLAVIÈRE. — Est-ce correct ?

POURAILLE. — Très correct... Margency vous dépêchera l'Italien en une reprise, ça sera même un plaisir pour lui... Et puis il représente... il a du chic... tandis que don Zéphyr !

DON ZÉPHYR, *ravi.* — Voilà une vraie idée.

BLAVIÈRE. — Au fait, vous avez raison... (*A Don Zéphyr :*) Envoyez chercher M. de Margency... à son cercle... (*Zéphyr sort.*) Réglons l'affaire en l'attendant. Qui veut être témoin ?

TOUS. — Moi... moi...

BLAVIÈRE. — Le poste de témoin est plus demandé que celui de combattant.

PAQUERETTE. — Je suis en relation avec un des amis de l'adversaire.

BLAVIÈRE. — Je vous nomme premier témoin. Prenez avec vous... notre rédacteur militaire, le général Tender.

LE GÉNÉRAL. — Je ne peux pas... je n'ai pas encore fait mon service.

BLAVIÈRE. — N'importe... (*Allant à la porte :*) Messieurs. (*Les témoins paraissent.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARESCIER, GOMEZ

BLAVIÈRE. — Je vous présente les témoins de l'adversaire : M. le général Tender, officier d'académie, commandeur de l'ordre du Bain; la baronne Pâquerette, chevalier de Saint-Grégoire, grand-croix du Cambodge. Monsieur Marescier, n'est-ce pas ?

MARESCIER. — Lui-même ; et voici mon second, M. Ruperto Gomez. Il ne comprend pas le français, mais il est toujours de mon avis. Ainsi, don Zéphyr se reconnaît l'auteur de l'article ?

PAQUERETTE. — Non, pas don Zéphyr! Un autre a revendiqué la responsabilité de l'écho.

MARESCIER. — Cependant, vous m'aviez dit tantôt...

PAQUERETTE. — Je m'étais trompé. Notre client est M. le comte Louis-Agénor de Margency.

MARESCIER. — Bien. Cela ne change rien à notre mission. Toutefois, je préviendrai M. Ezzano.

LE GÉNÉRAL. — Et vite, n'est-ce pas? Nous sommes décidés à mener rondement les choses.

MARESCIER. — Soit. Veuillez nous accompagner. Je monte chez Ezzano et je redescends. Nous arrêterons ensuite les conditions du combat.

PAQUERETTE. — Où irons-nous?

MARESCIER. — Mais... où l'on traite les affaires d'honneur... au café... (*les témoins sortent.*)

SCÈNE X

BLAVIÈRE, DON ZÉPHYR, POURAILLE, puis MARGENCY

BLAVIÈRE. — On vous ôte une rude épine du pied, mon vieux Zéphyr, vous êtes content?

DON ZÉPHYR. — Dame... mettez-vous à ma place.

BLAVIÈRE. — Grand merci ! Cet animal de Margency ! Encore un qui sera content ; lui qui ne rêve que plaies et bosses !

POURAILLE. — Ah ! ce sera un beau duel...

BLAVIÈRE. — Un assaut, dites un assaut, et sensationnel encore !

POURAILLE. — Et, s'il y a mort d'homme ?

BLAVIÈRE. — Nous aurons l'information les premiers.

MARGENCY, *entrant*. — On a besoin de moi ? Pourquoi...

BLAVIÈRE. — Une bagatelle... Est-ce que vous connaissez un nommé Ezzano ?

MARGENCY. — L'amateur italien ? Si je le connais !.. je ne connais que ça !

BLAVIÈRE. — Est-il fort à l'épée ?

MARGENCY. — Assez fort... l'école italienne, vous savez, plus d'esbrouffe que de résultat.

BLAVIÈRE. — Vous êtes plus fort que lui ?

MARGENCY. — Moi ? Je le mets dans ma poche.

BLAVIÈRE. — Vraiment ?

MARGENCY. — Un jeu pour moi ! Je le réglerais en deux minutes...

BLAVIÈRE. — A merveille, car... vous vous battez demain avec lui.

MARGENCY, *étonné*. — Moi ?

BLAVIÈRE. — Qui voulez-vous que ce soit ?

MARGENCY, *riant*. — Ah ! bon... vous m'achetez ! Quoi !... Ça ne prend pas.

BLAVIÈRE. — Je suis très sérieux. Interrogez ces messieurs. (*Signes d'assentiment.*)

MARGENCY. — La plaisanterie n'est pas drôle... Faudra chercher autre chose.

BLAVIÈRE. — Les témoins de votre adversaire ont laissé leurs cartes. (*Il les lui tend.*)

MARGENCY, *lisant*. — Je n'ai jamais vu ces gens-là... Il doit y avoir erreur.

BLAVIÈRE. — En votre absence, don Zéphyr a fait passer, par mégarde, l'écho sur Ezzano.

MARGENCY, *furieux*. — Ah ? Charmante soirée ! J'étais sûr que cet imbécile-là me ferait quelque sottise ! (*Don Zéphyr s'éclipse.*) Tant pis, ça regarde don Zéphyr !

BLAVIÈRE. — Le pauvre garçon ne sait pas tenir une épée ! Nous nous sommes dit : « A quoi bon envoyer ce malheureux à une mort certaine ! Nous allons dépêcher au marquis notre brave Margency, qui sera enchanté de se signaler, et qui nous accommodera l'Ezzano. Nous avons déclaré que l'article était de vous. Vos témoins, choisis par moi, sont en pourparler avec les autres.

MARGENCY, *exaspéré.* — Vous.. vous avez fait... vous avez osé ! Ah ! mille millions de tonnerres... Bon ! C'est du propre... Comme ça, vous croyez que ça va se passer ainsi !... Je suis le spadassin attitré de la boîte, et j'endosse les duels des autres, à cette heure ?

BLAVIÈRE. — Margency, votre attitude m'étonne, mon ami...

MARGENCY. — Ça, par exemple, je m'en contrefiche ! Non, c'est unique, ma parole ! Vous vous abritez derrière moi pour aguicher les gens, et c'est moi qui paie les pots cassés, après ! Et vous vous imaginez que je vais me faire trouer la peau pour don Zéphyr, cette brute de don Zéphyr ! Ah ! non, non, non ! Je vous défends, entendez-vous, je vous défends de vous servir de moi et de ma réputation !

BLAVIÈRE, *sec.* — Vous vous battrez, mon cher. Désormais vous êtes responsable de l'écho. Et puis, voyons, Margency, c'est si peu de chose !

MARGENCY. — Si peu de chose ? Ezzano ? Un monsieur qui coupe les balles à trente pas, au commandement ? le meilleur escrimeur d'Italie ?

BLAVIÈRE. — Vous le mettrez dans votre poche ! Vous lui servirez le *coup du baron.*

MARGENCY. — Justement. Depuis que j'ai eu le malheur de tuer de Brécourt, j'ai juré de ne plus

toucher une épée. Je ne me battrai pas. (*Il s'écroule dans un fauteuil.*)

POURAILLE, *bas à Blavière.* — Qu'est-ce qui lui prend? Je ne l'ai jamais vu comme ça!

BLAVIÈRE, *bas.* — Moi non plus. Ce doit être une faiblesse nerveuse. Laissez-moi seul avec lui. (*Pouraille sort. La baie du fond se ferme.*)

SCÈNE XI

MARGENCY, BLAVIÈRE

BLAVIÈRE. — Voyons, mon cher comte, ne faites pas l'enfant! Vous mettrez cet Italien en petits morceaux.

MARGENCY. — Demandez-moi d'entrer dans la fosse aux lions, demandez-moi de traverser l'océan Pacifique à la nage... demandez-moi tout... mais pas ça... Il me tuera.

BLAVIÈRE. — Sapristi! Comment un homme de votre talent ose-t-il dire une chose pareille! Vous vous êtes battu trente-deux fois. (*Il va prendre le livre.*) Contre Pascal Navar, contre ce pauvre Brécourt... contre Jaime Préval... contre Simon Duvert... sir Julius Wronsdale... le major Heitner, etc., etc! C'étaient d'autres gaillards

qu'Ezzano... Dites au moins pourquoi vous tiquez sur celui-là... (*Il s'assied près de Margency.*)

MARGENCY, *humble.* — Blavière... j'ai un aveu pénible à vous faire... (*Un temps.*) Je ne me suis jamais battu...

BLAVIÈRE. — Qu'est-ce que vous me chantez?

MARGENCY. — C'est la vérité... Je ne me suis jamais battu... pas une fois! Je dis: pas une fois.

BLAVIÈRE. — Allons donc!

MARGENCY. — Ma parole d'honneur.

BLAVIÈRE. — Et vous êtes président du cercle des Hommes d'épée!

MARGENCY. — J'ajoute que je ne me suis jamais servi d'un fleuret.

BLAVIÈRE. — Bah!

MARGENCY. — Je suis incapable de distinguer *une-deux* de *battez-dégagé*.

BLAVIÈRE, *se levant.* — C'est trop fort!

MARGENCY. — Il y a huit ans... je n'étais connu de personne... je débutais... Vous n'ignorez pas les difficultés que l'on éprouve à faire son chemin quand on a du talent!

BLAVIÈRE. — Et même quand on n'en a pas.

MARGENCY. — Pour entrer dans un journal, il faut être connu, et pour être connu, il faut être d'un journal. Il n'y a pas à sortir de là! Afin d'attirer l'attention, j'eus l'idée de porter aux jour-

naux un faux procès-verbal de duel. J'inventai un prince russe, Wladimir Souzoff ; récit de rencontre à Villebon... Je l'avais soi-disant blessé au poignet... Suivaient des noms de témoins. Ça a bien pris... le procès-verbal parut.

BLAVIÈRE. — Il faut avoir un rude toupet !

MARGENCY. — J'ai recommencé, une fois, deux fois, trois fois... Je me suis fait connaître... sans danger. On ne contrôle pas, vous pensez !...

BLAVIÈRE. — Mais... ce pauvre Brécourt, que vous avez tué !

MARGENCY. — Il n'y a jamais eu de Brécourt. Seulement, j'avais besoin d'une affaire sensationnelle, pour assurer mon crédit ; j'ai corsé le drame. Ça se passait soi-disant à la frontière suisse. Allez-y voir !

BLAVIÈRE. — Faut-il que les confrères soient crédules !

MARGENCY. — A la suite de cet incident, vous m'avez engagé...

BLAVIÈRE. — Dame ! je croyais, comme tout le monde, que vous étiez un gars à poil... Je vous ai pris à cause de ça. Il me fallait un homme d'attaque.

MARGENCY. — Vous voyez bien que je ne puis me battre avec cet Ezzano. Il m'étendra du premier coup. Ce serait un assassinat. Vous avez eu

pitié de Don Zéphyr... soyez bon pour moi... laissez-moi me dégager. (*Silence.*)

BLAVIÈRE. — C'est bon... comme il vous plaira... vous êtes libre !

MARGENCY. — Merci... merci !

BLAVIÈRE. — Par exemple, je ne serai pas plus longtemps votre dupe. Vous m'avez mystifié. Vous n'êtes pas brave, ni adroit, ni fort aux armes. Dès ce soir, vous cessez d'appartenir au journal.

MARGENCY. — Tant pis !

BLAVIÈRE, *méprisant.* — Vos témoins vont rentrer. Je vous laisse le soin de leur signifier votre décision. (*Il va s'asseoir et lit un journal.*)

MARGENCY, *allant à la fenêtre.* — Un homme à la mer ! (*Silence.*) Quelle heure peut-il être ? (*Silence.*) Six heures (*Silence.*) ou six heures et demie ? (*Brouhaha dans la coulisse.*) Ah ! mon Dieu !... c'est déjà eux ?

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAQUERETTE, LE GÉNÉRAL, POURAILLE, DON ZÉPHYR. (*Ils arrivent en bande.*)

PAQUERETTE, *essoufflé, à Margency.* — Mon vieux, triomphe sur toute la ligne !

MARGENCY, *humble*. — Messieurs, je dois...

LE GÉNÉRAL. — Le fait est que nous avons bien mené ça !

MARGENCY, *humble*. — Messieurs, je vous préviens.

PAQUERETTE. — Ezzano faisait le fendant et voulait tout casser...

MARGENCY, *terrifié*. — Mon Dieu !

PAQUERETTE. — Mais, quand il a su que tu étais l'auteur de l'article incriminé, il a retiré ses témoins.

MARGENCY, *saisi*. — Vrai ?

LE GÉNÉRAL. — Un autre aurait pu se contenter de ça ; mais, comme il s'agissait de toi, nous nous sommes montrés inflexibles, et nous avons exigé une rencontre.

MARGENCY. — Malheureux !

PAQUERETTE. — Une rencontre, ou des excuses, avec inscription au procès-verbal.

MARGENCY. — Ils veulent ma mort.

LE GÉNÉRAL. — Ezzano a été d'un médiocre ! Il nous a dit : « Je ne tiens pas à me mesurer avec Margency, le premier escrimeur de Paris. » Il a canné... Il a choisi les excuses. On ne pouvait exiger plus.

PAQUERETTE. — Tant pis, c'est un joli duel de perdu. Voici le double du procès-verbal.

MARGENCY, *transfiguré.* — Messieurs, je vous remercie et je vous félicite pour la façon dont vous avez conduit cette affaire. L'honneur, le mien, du moins, est amplement satisfait. (*A Pouraille lui tendant le papier :*) Nous publierons ça demain. (*Pouraille sort.*)

DON ZÉPHYR, *lui prenant la main.* — O mon sauveur !

PAQUERETTE, *lui serrant la main.* — Mon vieux, il n'y a pas à dire... tu es un rude lapin !

BLAVIÈRE, *lui serrant la main.* — Recevez, mon cher ami, les meilleurs compliments d'un homme qui se connaît en courage... (*Bas :*) Dites donc... ce que vous m'avez raconté tout à l'heure... c'était de la blague, hein ?

MARGENCY, *radieux.* — Parbleu ! histoire de rire !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PUIS MARESCIER.

POURAILLE, *entrant.* — Le monsieur de tantôt demande M. le Directeur.

BLAVIÈRE. — Faites entrer. (*A Marescier :*) Monsieur ?...

MARESCIER. — Je désirerais vous parler au sujet de l'affaire Ezzano-Margency.

BLAVIÈRE. — Veuillez passer dans mon cabinet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MOINS MARESCIER ET BLAVIÈRE.

MARGENCY. — Qu'est-ce qu'il veut encore ?

PAQUERETTE. — Retirer les excuses de son client.

MARGENCY. — Ah ! non ! Je ne marche plus... J'en ai assez, moi. L'affaire est close.

PAQUERETTE. — Si Marescier insiste...

MARGENCY. — Je ne le connais pas, ton Marescier.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BLAVIÈRE, MARESCIER

BLAVIÈRE. — Entendu... Dites à M. Ezzano qu'il se rassure. Nous garderons le secret... le procès-verbal ne sera pas publié.

MARESCIER. — Je vous remercie... Adieu, Messieurs. (*Il sort.*)

MARGENCY. — Comment ? On ne publiera pas la honte de ce monsieur ?

BLAVIÈRE. — Non, mon ami... montrez-vous généreux... comme votre adversaire (*Il tire des billets.*) qui vient de s'intéresser dans la commandite du *Forban* pour une assez forte somme... Je vais même vous distribuer un léger acompte.

TOUS. — Ah... ah! Enfin!

PAQUERETTE, *à Margency.* — Voilà un Mécène qu'il faudra soigner, désormais...

MARGENCY. — Oh ! entre gentilshommes, on finit toujours par s'entendre. (*Rideau.*)

JULIEN N'EST PAS UN INGRAT

Pièce en un acte
jouée au Théâtre-Antoine le 14 mai 1898.

JULIEN N'EST PAS UN INGRAT

A L. Olivier.

PERSONNAGES

JULIEN PUSSEREL, 24 ans.
JOLIETTE, 40 ans.
UN DÉMÉNAGEUR.
2e DÉMÉNAGEUR.
MADAME JOLIETTE, 27 ans,
MADAME FOIN, 30 ans.

Une chambre de garçon ; ameublement assez simple. Un piano à droite, perpendiculairement à la scène ; un canapé à gauche, face au spectateur ; deux fauteuils, deux chaises et une table, une cheminée à gauche, porte au fond, porte d'un réduit à droite, 2e plan. Au lever du rideau,

Mme Foin, debout, finit un livre sur la cheminée. Elle a plumeau, balai et torchon.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme FOIN, PUIS LE DÉMÉNAGEUR

Mme FOIN, *lisant.* — « Voici votre chambre et voici la mienne ! » Il est passionnant, ce roman... Et penser que je l'aurai bientôt fini ! Quel dommage ! Chez tous mes locataires, j'ai comme ça un livre en train, j'en lis un petit bout, en faisant le ménage, chaque jour... J'ai un Marcel Prévost à l'entresol, un Bourget au premier, un About au second, Eugène Sue au troisième : cinq avec celui-ci. Cette maison-là me donne bien du travail... « Voici votre chambre et voici la mienne... » (*On frappe.*) Entrez ! (*Elle continue à lire.*)

LE DÉMÉNAGEUR, *avec une feuille, sur la porte.* — M. Julien Pusserel, c'est ici ?

Mme FOIN, *lisant.* — Oui...

LE DÉMÉNAGEUR, *entrant.* — Il est chez lui ?

Mme FOIN, *lisant.* — Non...

LE DÉMÉNAGEUR, *s'approchant.* — Dites donc, la bonne... si c'était un effet de votre bonté, vous pourriez répondre mieux que ça...

Mme FOIN, *furieuse, se retournant.* — De quoi ?... la bonne ? Malhonnête ! Je suis la concierge de la maison

LE DÉMÉNAGEUR, *ôtant son bonnet.* — Pardon, excuse, princesse, je croyais... c'était rapport au balai...

Mme FOIN. — Je consens à faire le ménage des locataires...mais je ne suis pas leur bonne. Qu'est-ce que vous demandez ?

LE DÉMÉNAGEUR. — C'est maître Painfrais qui nous envoie ; mon camarade est resté en bas. J'ai le papier...

Mme FOIN, *prenant le papier.* — Ah ! Mon Dieu, c'est pour aujourd'hui, je n'y pensais plus.

LE DÉMÉNAGEUR. — Pour aujourd'hui... M. Pusserel y aura pensé, lui.

Mme FOIN. — Ouiche !... Il est toujours le dernier à s'occuper de ses affaires... Je suis sûre qu'il ne se rappelle seulement pas cette histoire-là... Il est sorti ce matin, de bonne heure... Attendez-le... »

LE DÉMÉNAGEUR. — Pourquoi faire ? J'ai rien à y dire.

Mme FOIN. — Il a dû trouver l'argent...

LE DÉMÉNAGEUR. — Je le souhaite pour lui. Me Painfrais m'a dit : « Pas de discussion ; la somme... ou enlevez ! »

Mme FOIN. — Oui, on n'est pas tendre, dans la profession d'huissier... Ça m'ennuie pour ce pauvre M. Pusserel... Enfin, contre la force il n'y

a pas de résistance. (*Regardant la pendule :*) Il est onze heures... Sur la feuille, la vente est marquée pour midi... Revenez à midi.

LE DÉMÉNAGEUR. — Cependant Me Painfrais m'a recommandé...

Mme FOIN. — Hé ! regardez-moi donc de profil ! Est-ce que j'ai l'air d'une femme à qui on monte le coup ? A midi, je vous dis, pas avant. C'est compris ?

LE DÉMÉNAGEUR, *s'en allant.* — Bien, bien... vous fâchez pas, je calte... Bonsoir à vos poules. (*Il sort.*)

Mme FOIN, *seule et rangeant le livre.* — Ah ! jeunesse, jeunesse ! Moi, dans les temps, j'étais folle des gaillards comme M. Julien ; un garçon bien tourné, un peu coureur, un peu toqué, bon cœur et pas de tête. Il va falloir lui annoncer la chose doucement. (*On entend chanter à la cantonade.*) Et il chante !

SCÈNE II

Mme FOIN, JULIEN

JULIEN, *entrant avec des fleurs et des paquets.* — Ouf ! que je perche haut ! Quand je serai riche, je ferai poser l'ascenseur jusqu'aux combles, à mes frais. Bonjour, Madame Foin.

Mme FOIN. — Salut, Monsieur Pusserel. Vous êtes gai.

JULIEN. — Si je suis gai ? Savez-vous quel âge j'ai aujourd'hui ?

Mme FOIN. — Oui... cinq ans.

JULIEN. — Un peu plus... 24 ans... Je suis heureux, heureux au possible. Venez ça, que je vous pavoise, Madame Foin, en l'honneur de ce beau jour. (*Il lui offre une fleur.*)

Mme FOIN, *la prenant.* — Merci, vous êtes gentil... Pour que vous soyez aussi content, il faut qu'on vous ait envoyé de l'argent de chez vous.

JULIEN, *rangeant ses paquets sur la cheminée.* — De l'argent ? Non point... Mon provincial de père estime qu'à Paris un jeune bureaucrate doit avec ses 2,400 francs de traitement subvenir à tous ses besoins, passions comprises. Pour m'apprendre la vie, il m'a coupé les vivres.

Mme FOIN. — Triste, triste.

JULIEN. — On n'envoie pas d'argent aux hommes heureux ; j'ai mieux que de l'argent. Tant pis, il faut que vous sachiez tout, Mme Foin : Elle va venir...

Mme FOIN. — Qui ça, Elle ?

JULIEN. — Elle !... Vous vous rappelez bien, voyons : Elle.

Mme FOIN. — Ah ! votre femme du monde ? la

petite qui apporte des lettres dans ma loge et qui ne veut jamais monter ?

JULIEN. — Juste ! Eh bien ! elle consent à monter, maintenant.

Mme FOIN. — Vrai ? Racontez-moi...

JULIEN. — Oh ! Madame Foin, je vous ai dévoilé tout ce que la discrétion me permettait de vous confier...

Mme FOIN, *suppliante*. — Je vous en supplie !

JULIEN. — Elle a conté une craque à son mari.

Mme FOIN. — Elle est mariée, la petite futée... Je m'en doutais.

JULIEN. — Oui... Elle déjeunera, dans cette chambre, avec moi. Aussi j'ai acheté des fleurs, du foie gras et du champagne.

Mme FOIN. — Tout ce qu'il faut pour séduire...

JULIEN. — Et dans un instant elle sera ici. Ah ! si vous la rencontrez, ne lui demandez pas où elle va, ça la troublerait.

Mme FOIN. — N'ayez pas peur... sacripant.

JULIEN. — J'ai obtenu un congé au bureau. Je passerai la journée avec elle, ici. Tenez, Madame Foin, quand je songe à ça... j'ai envie d'embrasser vos joues fraîches.

Mme FOIN, *tendant la joue*. — Allez... Faites-vous le bec... moineau !

JULIEN, *l'embrassant*. — Là. (*Regardant :*) Le

ménage est en ordre..., les meubles sont rangés, les clefs sont aux armoires. A propos, j'ai vu des affiches judiciaires contre la porte d'entrée... On vend donc quelqu'un?

Mme FOIN. — Hélas !... oui...

JULIEN. — Un locataire? Pauvre type... Ça me chagrine pour lui... Qui est-ce?

Mme FOIN. — Vous, M. Julien.

JULIEN. — Moi? Allons donc... Vous voulez rire?

Mme FOIN, *prenant le papier ci-dessus.* — Je ne blague pas... Même que, si j'avais su, je ne me serais pas donné la peine de faire le ménage. On a laissé ce papier pour vous.

JULIEN, *lisant.* — Ma foi, vous avez raison... Elle est bien bonne... Au fait, non, elle est plutôt mauvaise. Vous êtes sûre qu'il n'y a pas d'erreur?

Mme FOIN. — Vous devez quatre cents francs au propriétaire, M. Mottu, n'est-ce pas?

JULIEN. — Est-ce curieux: moi qui retenais si bien les dates en classe, je n'ai pas la mémoire des chiffres, pour le chiffre des mémoires!

Mme FOIN. — Le proprio, Mottu, l'a pour vous. Il vous a fait saisir, et aujourd'hui, il vous fait vendre, en bas, sous la porte cochère.

JULIEN. — Je me souviens, à présent. Je l'avais

prié d'attendre des temps meilleurs. Comme il ne me répondait pas, j'ai cru que c'était une affaire arrangée.

Mme FOIN. — Arrangée par l'huissier, oui.

JULIEN. — Est-ce qu'on fait attention aux huissiers ! Ils saisissent parce que c'est leur métier, mais ça n'a pas d'importance. On paye, et ils lâchent prise.

Mme FOIN. — Payez.

JULIEN. — Où trouverai-je de l'argent ! On me prend au dépourvu. Que diable, j'ai bien autre chose en tête que de chercher de l'argent !

Mme FOIN. — Vous avez encore une demi-heure devant vous. Courez chez vos amis.

JULIEN. — Ne vous imaginez pas que mes amis possèdent de l'argent... 400 francs !... C'est une forte somme... Ah ! si j'avais huit jours... (*Criant :*) Ah !

Mme FOIN, *effrayée*. — Quoi...

JULIEN. — Sapristi de sapristi ! Et mon rendez-vous !

Mme FOIN. — La femme du monde s'amènera à midi, c'est vrai ; juste à l'heure où on vous vendra !

JULIEN, *hors de lui*. — Madame Foin ! Ma chère petite madame Foin... c'est impossible... Courez chez l'huissier, suppliez-le d'ajourner la vente à

demain... demain, j'aurai la somme... je me jette aux pieds de M. Mottu... Qu'on me laisse aujourd'hui... Vous pensez que l'occasion est unique...

Avec du foie gras, du sentiment et du champagne, cette femme n'y résistera pas... mais, que diable! il me faut des sièges!

Mme FOIN. — Les commissionnaires sont déjà venus pour vous déménager... Je leur ai dit de patienter.

JULIEN. — Parfait! Obtenez deux heures de répit, rien que deux heures... je ne tiens guère à mon mobilier... dans deux heures, on pourra le vendre... mais d'ici-là j'aurai mis ce temps à profit. Gagnez deux heures; faites ça pour moi, ma chère madame Foin! (*Il lui prend les mains.*)

Mme FOIN, *s'en allant.* — J'essayerai... Je ne crois pas que je réussirai... Il aurait mieux valu trouver les 400 francs et arrêter la vente... On agira de son mieux, grand toqué... (*Elle sort.*)

JULIEN, *seul.* — C'est mauvais signe, quand les concierges deviennent familières. Bah! celle-ci est une brave femme, elle me tirera d'embarras. Je n'ai même besoin que d'une heure! le temps d'entraîner Mme Joliette dans le réduit voisin qui me sert de chambre... Des fleurs là!... et encore là!... Du jasmin, l'orchidée du pauvre... et de la violette d'épargne... (*On frappe... il va ouvrir.*)

SCÈNE III

JULIEN, Mme JOLIETTE, *voilée.*

Mme JOLIETTE, *entrant vivement.* — Vite, fermez la porte... fermez la porte. (*Julien obéit.*) Ah! mon Dieu, mon cœur bat!

JULIEN, *la prenant dans ses bras.* — L'émotion...

Mme JOLIETTE. — Non... les cinq étages... Et puis, j'ai eu peur ! Dans l'escalier, j'ai croisé une petite dame avec un balai. Elle m'a regardée sous le nez en souriant. Alors j'ai grimpé plus vite... Ouf !

JULIEN. — Pauvre chérie... (*Il l'embrasse.*)

Mme JOLIETTE. — Et puis, sous ta porte, en bas, il y a une foule de gens douteux qui ont l'air d'attendre.

JULIEN, *vivement.* — Ils sont déjà là...

Mme JOLIETTE, *étonnée.* — Vous êtes au courant ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

JULIEN, *ennuyé.* — Des soupes... il y a un philanthrope dans la maison.

Mme JOLIETTE. — Mon ami, je ne suis pas rassurée. Est-ce déjà le remords qui commence ?

JULIEN. — Vous êtes en sûreté. Donnez-moi votre manteau et votre chapeau.

Mme JOLIETTE, *ôtant manteau et chapeau.* — Je vous préviens, je ne reste qu'une minute.

JULIEN, *les prenant.* — Oui, oui, on dit ça. (*Il va porter les affaires dans le réduit à droite.*)

Mme JOLIETTE. — Comment ? on dit ça ?... Au bout du compte, vous avez raison, pas de céré-

monies ; je passe la journée chez vous... c'est très grave.

JULIEN. — Oh ! ne vous exagérez pas l'importance de cette démarche.

Mme JOLIETTE. — Si, si... Je suis une honnête femme en entrant dans cette chambre ; quand j'en sortirai, serai-je encore une honnête femme ?... C'est la question.

JULIEN. — Le jour où je vous ai avoué que je vous aimais, où vous ne m'avez pas repoussé... n'étiez-vous pas déjà toute à moi ?

Mme JOLIETTE. — Oui... on dit ça... Mais il y a ensuite des tas de formalités à remplir et, comme toujours, ce sont les formalités seules qui engagent.

JULIEN. — Vous êtes sous ma garde. Me croyez-vous capable de vous attirer dans un piège ?

Mme JOLIETTE. — Bah ! le piège ne me déplaît pas. C'est égal, en partant, j'ai pensé que j'avais tort de tromper mon mari.

JULIEN. — Ah ! par exemple... si jamais un mari avait la vocation, c'était bien Joliette.

Mme JOLIETTE. — N'en dites pas de mal...

JULIEN. — Dieu m'est témoin que je n'en veux pas à Joliette !

Mme JOLIETTE. — Il ne manquerait plus que ça.

JULIEN. — Je le juge ; il est vaniteux, brutal...

Mme JOLIETTE. — Vous êtes tous les mêmes... Vous croyez qu'en rabaissant ces maris vous vous faites valoir. Que voulez-vous prouver ? Que votre victoire est trop facile ou que notre sacrifice est trop médiocre ?

JULIEN. — Joliette me serait plutôt indifférent, si je ne sentais ce que la vie a de pénible pour vous, auprès de cet égoïste...

Mme JOLIETTE. — Égoïste ?... Oui... il me veut pour lui tout seul.

JULIEN. — Oh ! je m'entends... Avec ça, il est colère.

Mme JOLIETTE. — Colère ? C'est vrai...

JULIEN, *la prenant dans ses bras*. — Pauvre chérie, comme vous avez dû souffrir !

Mme JOLIETTE. — Mais non, je vous assure. C'est même ce qui me contrarie ; je n'ai pas l'excuse d'avoir souffert ; et de nous deux, Joliette et moi, il n'y a pas à dire... c'est Joliette qui est mal marié.

JULIEN. — Vous ne l'aimez pas... et il ne vous aime pas.

Mme JOLIETTE. — Il a de l'amour-propre, et, s'il apprenait que je l'ai trompé, il aurait beaucoup de chagrin. Il est si confiant ! Tenez, ce matin,

quand je lui ai raconté que j'allais à Versailles voir ma cousine Alice, il a si facilement accepté ce mensonge, que j'en ai eu de la honte pour lui et moi. Mon mari est un brave homme, au fond.

JULIEN. — Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

Mme JOLIETTE. — Pensons-y toujours, n'en parlons jamais. Elle est gentille, votre garçonnière... C'est bien ainsi que je me la figurais.

JULIEN. — Alors... vous n'êtes pas trop fâchée de vous y arrêter ?

Mme JOLIETTE. — Non, mon ami. Seulement je tâche de me donner des remords, afin que mon bonheur soit complet. Ah ! vous avez un piano... Est-il permis de jouer ? (*Elle s'assied au piano.*)

JULIEN. — Certes... Pourquoi ne peut-on pas rencontrer un piano sans avoir envie de le taquiner ?

Mme JOLIETTE. — Et un chien sans avoir envie de le caresser ? Je prends cette contenance, et je nous fabrique des souvenirs attendrissants... (*Elle joue.*) Plus tard, vous me direz : « Vous rappelez-vous ? Vous vous êtes assise au piano, et vous m'avez joué la *Chanson du printemps* de Mendelssohn. » (*Le déménageur paraît au fond*

avec son camarade et descend doucement. Mme Joliette, cachée par le piano, ne le voit pas, Julien non plus.) Et nous serons très émus.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DÉMÉNAGEUR, 2e DÉMÉNAGEUR

JULIEN, *accoudé au piano.*— Ne vous moquez pas... Je vous assure que, pour ma part, je suis très ému...

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — Monsieur...

JULIEN, *sans le voir.* — ... Plus que vous ne le supposez... Il me semble que j'improvise en moi des paroles exquises, sur l'air que vous jouez.

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — Monsieur... s'il vous plaît.

JULIEN, *se retournant, bas.* — Hé... Qu'est-ce que c'est ? D'où sortez-vous ?

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — On m'a donné la clef... Je viens pour les meubles.

Mme JOLIETTE, *qui n'a rien vu.* — En effet... il me semble que j'improvise des paroles sur la musique jouée par mes doigts. (*Elle continue à jouer.*)

JULIEN, *bas.* — Allez-vous-en... Vous voyez que j'ai une visite.

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — L'huissier attend en bas... le monde s'impatiente... Avez-vous les 400 balles ?

JULIEN, *bas.* — Eh non !

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — Bon... ouste ! J'enlève le piano... On m'a dit de commencer par le piano... Ça suffira à couvrir les frais... C'est un beau meuble...

Mme JOLIETTE. — J'adore ce motif-là. Et vous ?

JULIEN, *haut.* — Moi aussi (*Bas :*) Je vous en supplie...

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — Perdons pas de temps. J'ai déjà reçu un suif de Me Painfrais, parce que j'avais trop tardé...

JULIEN. — Une minute... (*D'un ton dégagé à Mme Joliette :*) Chère Madame (*Elle s'interrompt.*) pardon si je vous interromps..., mais on vient chercher le piano.

Mme JOLIETTE, *se levant.* — Pourquoi ?

JULIEN. — Pour... pour l'accorder... Vous comprenez... l'appartement est bas de plafond... les locataires se plaindraient... Alors... j'envoie l'instrument chez le marchand... c'est plus commode... Voilà.

Mme JOLIETTE, *bas.* — Quel ennui ! Ils n'auraient pas pu revenir un autre jour ?

JULIEN, *bas*. — Il paraît que non. (*Haut :*) Enlevez...

LE DÉMÉNAGEUR, *à son aide*. — A toi... doucement... là... sur moi... va-z-y. (*Bas à Julien :*) Et le tabouret... (*Julien le lui porte.*)

Mme JOLIETTE. — Vous faites aussi accorder le tabouret ?

JULIEN, *gauche*. — Il... il... ne marche plus... il tourne... voyez !... (*Il le fait tourner.*)

LE DÉMÉNAGEUR, *sortant*. — Là... ça y est... Bonsoir, Monsieur et Dame... (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS LES DÉMÉNAGEURS.

JULIEN. — Nous en sommes débarrassés... Asseyez-vous, près de moi, sur le canapé...

Mme JOLIETTE, *obéissant*. — Ces gens ont coupé court à mon exaltation. Où en étions-nous restés ?

JULIEN, *lui passant le bras autour de la taille*. — A la *Chanson du printemps*. C'est sur cet air que je vous aime, mon adorée. Je me souviens que vous l'avez joué quand je vous fus présenté...

Mme JOLIETTE. — Je ne sais par cœur que ce morceau.

JULIEN. — Comme vous êtes jolie ! Je n'arrive pas à croire à mon bonheur. Vous êtes... près de moi... je vous aime, et vous me permettez de vous le déclarer.

Mme JOLIETTE. — Je me suis souvent représenté ce moment-là, quand je songeais à vous. Je croyais que je serais très confuse, très embarrassée. Et pas du tout, ça me paraît fort naturel...

JULIEN. — M'aimez-vous un peu ?

Mme JOLIETTE. — Est-ce que l'on pose de ces questions ? Ne connaissez-vous pas d'avance ma réponse ?

JULIEN. — Justement c'est quand on connaît d'avance la réponse que l'on pose ces questions.

Mme JOLIETTE. — Je vous aime... je vous aime parce que vous êtes l'homme le plus capable de me comprendre.

JULIEN. — Nous avons le même caractère...

Mme JOLIETTE. — Ou plutôt la même absence de caractère. Avec vous, je me sens à l'aise, comme avec une amie de pension.

JULIEN, *timide*. — Est-ce que vos amies de pension vous embrassaient ?

Mme JOLIETTE. — Des fois...

JULIEN. — Me permettrez-vous ?...

Mme JOLIETTE. — Comment ? vous demandez la permission, maintenant... cambrioleur ?

JULIEN. — C'est bête... je suis très intimidé...

Mme JOLIETTE. — Vous emportez toute l'argenterie, et vous hésitez devant les petites cuillers !

JULIEN. — Je suis très enfant, je ne sais par où commencer. D'avance, j'avais formé un plan de séduction ; je pensais : « Je la gagnerai ainsi, petit à petit... place par place.... » Et puis, plus rien. Aidez-moi.

Mme JOLIETTE, *tendant le col.* — Mordez à même.

JULIEN, *l'embrassant.* — Ah ! ma chérie... ma chérie ! que je suis heureux !

Mme JOLIETTE. — Vous l'avez dit... Prouvez-le.

JULIEN, *tout contre elle.* — Vous ne vous doutez pas de l'impatience avec laquelle j'attendais cette heure ! Comme vous avez été longue à vous décider !

Mme JOLIETTE. — J'étais décidée depuis longtemps ! Il me fallait un jour de beau soleil comme celui-ci, un samedi, parce que ça porte bonheur, et une circonstance exceptionnelle...

JULIEN. — Vous avez choisi la date de ma fête ?

Mme JOLIETTE. — La façon de se donner vaut mieux que ce qu'on donne.

JULIEN *l'embrasse sans voir le déménageur qui entre.* — Il n'y a que vous pour ces attentions-là.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES DÉMÉNAGEURS

LE DÉMÉNAGEUR, *à demi-voix.* — Monsieur ! (*Il fait signe à Julien qui se retourne ; il indique qu'il veut enlever le canapé.*

JULIEN, *se levant, à Mme Joliette.* — Je vous demande pardon. (*Il tire le déménageur à l'autre bout de la scène. Bas :*) Quoi encore ?

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — C'est pour le canapé et les deux fauteuils.

JULIEN, *de même.* — Zut ! Le piano n'a donc pas suffi ?

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — On ne l'a poussé qu'à 200 francs !

JULIEN, *bas.* — 200 francs, mon Erard ?

LE DÉMÉNAGEUR, *bas.* — On m'a ordonné de descendre le canapé et les fauteuils... Ça presse...

JULIEN, *bas.* — Ces choses-là n'arrivent qu'à moi... Elle est assise dessus !... Comment faire ?

LE DÉMÉNAGEUR, *bas*. — Dites que c'est le tapissier...

JULIEN, *bas*. — Bonne idée... Merci... (*Haut :*) Chère Madame, je suis désolé... Mais j'avais oublié... Les tapissiers viennent prendre le canapé... Je le fais recouvrir.

Mme JOLIETTE, *bas*. — Renvoyez-les... C'est assommant d'être dérangés à tout bout de champ.

JULIEN, *bas*. — Ils ont des ordres... Et puis, si je les renvoie, ça paraîtra drôle.

Mme JOLIETTE, *se levant furieuse*. — Bien ! (*Elle s'assied sur le fauteuil, les ouvriers enlèvent le canapé.*) Vous auriez dû donner rendez-vous aux ouvriers un autre jour. On jurerait que vous l'avez fait exprès.

JULIEN, *piteux*. — Je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. (*Suppliant :*) Les fauteuils partent aussi.

Mme JOLIETTE, *se levant*. — Charmant !... Sur quoi nous assiérons-nous ?

JULIEN. — Il reste des chaises. (*Les ouvriers sortent.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS LE DÉMÉNAGEUR

JULIEN, *avec transport*. — Désormais, on ne nous dérangera plus !

Mme JOLIETTE, *amère.* — Vraiment ? Vous n'avez pas convoqué les peintres et les menuisiers ?

JULIEN. — Je dois vous paraître ridicule !... Dans la joie que j'avais de vous voir, j'ai tout oublié... Et vous me garderiez rancune pour cette négligence ?

Mme JOLIETTE, *radoucie.* — Je suis injuste ! Mais nous étions si bien partis ! Comment allons-nous retrouver cet entraînement-là ?

JULIEN. — Ne craignez rien, j'ai mon moyen. Déjeunons.

Mme JOLIETTE. — Oh ! oui... j'ai une faim... Quel est le menu ?

JULIEN, *disposant la table.* — Perdreau... foie gras... gâteaux... champagne.

Mme JOLIETTE. — Je dresse le couvert... la nappe,.. les assiettes...

JULIEN, *apportant le couvert.*.— Les assiettes demandées.

Mme JOLIETTE. — Verres... couteaux... et les sièges... Nous n'aurons pas l'embarras du choix.

JULIEN. — Pan... dans mon jardin. Asseyez-vous... moi en face de vous. Non, je suis trop loin... Je me rapproche. (*Il change de place.*)

Mme JOLIETTE. — Je vous préviens que j'ai un gros appétit, et que je n'en rougis pas.

JULIEN. — Que m'offrez-vous en échange de ce perdreau pris en maraude ?

Mme JOLIETTE. — Un peu d'amour pris en braconne.

JULIEN, *la servant.* — Du champagne ?

Mme JOLIETTE. — Et, si je suis grise, que ferez-vous ?

JULIEN. — Des folies. (*Il l'embrasse.*)

Mme JOLIETTE. — Ne vous vantez pas trop. D'abord, on n'embrasse pas la bouche pleine.

JULIEN. — Je n'ai faim que de vous.

Mme JOLIETTE. — Vous avez tort. Le perdreau vaut mieux que moi ; il est tendre et ne se défend pas.

JULIEN, *ravi.* — Quand je vous le disais, que nous reprendrions où nous étions restés. (*Les déménageurs paraissent.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LES DÉMÉNAGEURS

LE DÉMÉNAGEUR, *criant.* — Monsieur, il me faut la table...

Mme JOLIETTE, *se levant.* — Ah ! non... Ah ! non... Cette fois, c'est trop ! Vous ne direz point que vous ne faites pas exprès !

JULIEN, *se levant.* — Je vous jure...

Mme JOLIETTE, *bas*. — Et on appelle ça un rendez-vous d'amour !

JULIEN. — Je vous en supplie...

Mme JOLIETTE, *rageuse*. — Écoutez, non !... Je préfère m'en aller... Les meubles eux-mêmes n'y résistent pas... je les suis.

LE DÉMÉNAGEUR. — On peut enlever ?

JULIEN, *exaspéré*. — Eh ! oui ! Enlevez, enlevez tout : le guéridon, les rideaux, emportez aussi la pendule... et ne revenez plus...

LE DÉMÉNAGEUR, *sortant avec la table et les chaises*. — Merci... Avec ça, je crois que nous avons notre compte. (*Il sort.*)

JULIEN. — Ah ! les bourreaux !... Je suis à bout de forces.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOINS LES DÉMÉNAGEURS

Mme JOLIETTE. — Qu'est-ce que ça signifie ?

JULIEN, *navré*. — Vous devez me trouver grotesque et stupide. Vous allez tout apprendre. Je me suis laissé saisir pour une dette minime ;... aujourd'hui on me vend... On a vendu en premier lieu le piano,... puis le canapé avec les fauteuils, enfin la dernière épave, la table. J'ai essayé de vous donner le change : ça ne prend pas. Tant pis !

Mme JOLIETTE. — Que ne le disiez-vous plus tôt!

JULIEN. — Vous auriez eu la plus triste opinion de moi.

Mme JOLIETTE. — Pas du tout ; c'est très amusant, au contraire.

JULIEN. — Vous trouvez ? Permettez-moi de vous déclarer que vous n'êtes pas dure !

Mme JOLIETTE. — Ça complique notre roman. Nous qui préparons du souvenir. En voilà !

JULIEN. — Vrai ? Vous ne m'en voulez pas ?

Mme JOLIETTE. — Est-ce votre faute ? Tenez, j'ai rêvé de mener la vie de bohême près de vous. Ce doit être si drôle !

JULIEN. — Drôle ? Une fois par semaine, de deux à quatre...

Mme JOLIETTE. — Vous faut-il absolument des meubles pour m'embrasser?

JULIEN, *la prenant dans ses bras*. — Oh ! ma chérie ! ma chérie ! (*On sonne.*)

Mme JOLIETTE, *bas*. — Encore ?

JULIEN, *bas*. — Je n'attends plus personne... Il ne reste rien.

Mme JOLIETTE, *bas*. — Chut !

VOIX DE JOLIETTE, *au dehors*. — Allô... Pusserel.

Mme JOLIETTE, *bas*. — Ah ! mon Dieu ! mon mari...

JULIEN, *bas*. — Ah ! il nous manquait, celui-là !...

VOIX DE JOLIETTE. — Je sais que vous êtes là...

Mme JOLIETTE, *bas*. — C'est lui... Il se doute de quelque chose...

JULIEN, *bas*. — Mais non... s'il se doutait, il dirait : « Au nom de la loi ! »

Mme JOLIETTE, *bas*. — Je suis perdue.

JULIEN, *bas*. — Entrez dans le cabinet noir, je vous enferme... On n'aura la clef qu'avec ma vie ! (*Il l'enferme à droite.*)

VOIX DE JOLIETTE. — Pusserel... Voyons... Ouvrez-moi.

JULIEN. — Voilà... Voilà ! (*Il ouvre.*)

SCÈNE X

JULIEN, JOLIETTE, PUIS LES DÉMÉNAGEURS

JOLIETTE. — Mâtin ! On a le temps de moisir à votre porte, mon cher.

JULIEN. — Je dormais...

JOLIETTE. — Vous avez le sommeil solide. Et vous ne me demandez pas comment ça va ?

JULIEN. — Si fait ! Comment ça va ?

JOLIETTE. — Ça va pas mal... Et vous?

JULIEN. — Pas mal non plus. Et qu'est-ce qui vous amène ?

JOLIETTE. — Rien. Ma femme est sortie ce matin... Devinez un peu où elle est en ce moment ?

JULIEN, *vivement*. — Chez sa cousine Alice, à Versailles.

JOLIETTE, *étonné*. — Oh ! ça, c'est surprenant ! Vous êtes tombé juste. Elle est en effet à Versailles... Lorsque ma femme s'absente, je suis comme un corps sans âme... je ne tiens pas en place, à cause de l'inquiétude...

JULIEN. — Oui... oui... l'inquiétude...

JOLIETTE. — J'ai pensé à vous... je me suis dit : « Si je demandais à déjeuner sans façon à l'ami Pusserel ? »

JULIEN. — Vous arrivez mal. J'ai déjeuné dehors.

JOLIETTE, *narquois*. — C'est bien vrai, ce mensonge-là ? Soit, je n'insiste pas.

JULIEN. — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

JOLIETTE, *cherchant*. — Volontiers... Où ça ? Votre appartement est simplement meublé.

JULIEN. — Dame... Le style anglais... *modern style*...

JOLIETTE. — Vous aviez jadis des fauteuils... une table... un piano...

JULIEN. — Ils sont sortis...

JOLIETTE. — Plaît-il !

JULIEN. — Je m'en suis débarrassé... Ils encombraient.

JOLIETTE, *changement de ton.* — Je comprends... C'est bien vous que l'on vendait, en bas sous la porte cochère.

JULIEN. — On ne vous cache rien, Monsieur Joliette.

JOLIETTE. — Une dette criarde, hé ?

JULIEN. — Elle criait si haut, que l'huissier à fini par l'entendre.

JOLIETTE. — Et vous n'avez pas eu l'idée d'emprunter ces malheureux 400 francs à votre vieil ami Joliette ?

JULIEN. — Par exemple ! Pour qui me prenez-vous, Monsieur Joliette ? Vous êtes le dernier à qui j'aurais songé pour cela.

JOLIETTE. — Je vous les aurais prêtés sans hésitation.

JULIEN, *gêné.* — Je vous remercie de l'intention. Il est trop tard.

JOLIETTE. — Pas sûr. (*Les déménageurs entrent avec les meubles qu'ils disposent.*) Figurez-vous que je suis tombé du ciel, juste au moment où votre vente commençait... J'ai tout acheté... Et je vous restitue votre bien.

JULIEN, *ahuri*. — Hé... Vous avez fait ça ?

JOLIETTE. — Ma foi !

JULIEN. — Vous avez osé !!...

JOLIETTE. — Dès que quelqu'un me plaît... Je tiens à lui rendre service. Et j'ai observé que j'arrivais toujours à propos pour obliger mes amis.

JULIEN. — Obliger est le mot.

JOLIETTE. — Vous, je vous ai apprécié tout de suite. Vous avez du cœur, vous êtes gentil, bien élevé, vous avez de bonnes manières avec les dames.

JULIEN. — Oh ! Monsieur Joliette, ne m'accablez pas.

JOLIETTE. — Si, si... Vous êtes un charmant garçon. Et j'ai résolu d'être votre ami. Et, lorsque Joliette aime quelqu'un, il se jetterai au feu pour lui. Ne me remerciez pas, le plaisir est pour moi.

JULIEN, *pincé*. — Je ne vous remercie pas. Vous auriez pu me consulter...

JOLIETTE, *surpris*. — Quelle idée !

JULIEN, *furieux*. — Et si ça me plaît de vendre mes meubles ? Si je tiens à m'en débarrasser ?

JOLIETTE, *ahuri*. — Ah ! Vous teniez à...

JULIEN, *furieux*. — Quelle manie avez vous de rendre service aux autres malgré eux ?

JOLIETTE. — Ne vous fâchez pas.

JULIEN. — Et si je ne veux pas être obligé? Si j'ai mes raisons pour n'être pas votre obligé? C'est inouï, ma parole d'honneur!

JOLIETTE, *désolé*. — Je ne supposais pas que vous le prendriez ainsi. Je vous présente toutes mes excuses.

JULIEN. — C'est bon, n'y revenez plus... Et... merci tout de même.

JOLIETTE. — Quel singulier garçon! Bah! je ne déteste pas les caractères comme le vôtre. Nous nous entendrons. A propos, ce soir, vous êtes libre?

JULIEN. — Oui.

JOLIETTE. — Dînez à la maison, dans l'intimité!

JULIEN. — Peut-être... Je ne suis pas certain d'être libre.

JOLIETTE. — Tâchez de venir. Bonsoir, mon ami. (*Il lui serre la main.*)

JULIEN, *navré*. — Bonsoir, Monsieur Joliette. (*Joliette disparaît.*) Non de nom de bon sort de tonnerre de nom d'une brique! Il avait bien besoin de se mêler de ce qui ne le regardait pas, cet idiot-là... (*Il va ouvrir à M^me^ Joliette.*)

SCÈNE XI

JULIEN, Mme JOLIETTE

Mme JOLIETTE. — Il est parti ?

JULIEN, *accablé, va s'asseoir sur le canapé.* — Oui, il est parti.

Mme JOLIETTE. — Il ne s'est douté de rien ?

JULIEN. — De rien.

Mme JOLIETTE. — Vous aviez raison. M. Joliette est une bête.

JULIEN, *à lui-même.* — Est-il si bête ?

Mme JOLIETTE, *désignant les meubles.* — Tiens ! Ils sont revenus !

JULIEN. — Et devinez qui me les a rapportés

Mme JOLIETTE. — Mon mari !

JULIEN. — Parfaitement, votre mari.

Mme JOLIETTE. — Je le reconnais bien là ! C'est une excellente pensée qu'il a eue.

JULIEN, *amer.* — Vous trouvez ?

Mme JOLIETTE, *s'asseyant près de lui.* — Nous serons mieux. Allons, va-t-il falloir que je fasse les premières avances ?

JULIEN, *ironique.* — Nous reprenons où nous en sommes restés ?

Mme JOLIETTE. — J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient.

JULIEN, *se levant.* — Une fois de plus, je constate la différence qu'il y a entre la morale des femmes et celle des hommes !

Mme JOLIETTE. — Le moment est-il bien choisi pour cette constatation ?

JULIEN. — Non... mais... vous n'apercevez pas pourquoi je suis désolé, démonté, navré ?

Mme JOLIETTE. — Tout à l'heure j'apercevais... Puisque le mobilier est de retour...

JULIEN. — Il s'agit bien de ça ! Parlons net : il m'est désormais interdit de vous aimer.

Mme JOLIETTE, *surprise.* — Hein ?

JULIEN. — Que voulez-vous ? C'est un cas de conscience. Je ne peux pas tromper un homme qui me rend mes meubles.

Mme JOLIETTE. — Je vous les aurais rendus moi-même si j'avais su !

JULIEN. — Il n'aurait plus manqué que ça ! Merci... je ne bois pas de cette eau-là ; elle est trop amère...

Mme JOLIETTE. — Vous ne m'aimez plus !

JULIEN. — Je vous aime... je vous adore... Cependant je suis avant tout un honnête garçon. Je veux bien outrager un homme qui ne m'a rien fait, mais je ne saurais tromper mon bienfaiteur... car il est mon bienfaiteur, le misérable !... (*Silence.*)

Mme JOLIETTE, *triste.* — Vous êtes plein de délicatesse...

JULIEN. — A quoi me sert-elle ? A me rendre malheureux.

Mme JOLIETTE, *résignée.* — Séparons-nous. Où est mon chapeau ? (*Elle va le chercher à droite.*)

JULIEN. — Dans le cabinet noir... Ah ! Madame Joliette... jamais je n'aurais cru que la journée finirait ainsi.

Mme JOLIETTE, *mettant son chapeau.* — Résignons-nous, mon ami. Embrassez-moi une dernière fois, ça ne comptera pas... (*Il l'embrasse.*) Voilà... C'est terminé... Passez moi mon manteau... Bien.

JULIEN, *hésitant.* — M. Joliette m'a invité à dîner ce soir. Dois-je venir ?

Mme JOLIETTE. — En ami ? Ça n'a plus grand intérêt. Bah ! Venez tout de même.

JULIEN. — Au revoir, Madame Joliette. (*Il ouvre la porte.*)

Mme JOLIETTE. — Au revoir, Monsieur Pusserel. (*En sortant, elle croise Mme Foin.*)

SCÈNE XII

Mme FOIN, JULIEN

Mme FOIN. — Excusez, j'apportais vos quittances.

JULIEN, *s'asseyant.* — Bien... Posez-les sur la cheminée...

Mme FOIN. — Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes bouleversé... Ça n'a pas marché ?

JULIEN. — Madame Foin, j'ai été héroïque... Je me suis conduit comme un honnête homme.

Mme FOIN. — Ça ne m'étonne pas de vous.

JULIEN, *amer.* — Il y a des moments où il est si dur de se conduire en honnête homme, que, si on avait le courage...

Mme FOIN, *philosophe.* — On aimerait mieux se conduire carrément comme un muffle.

JULIEN. — Vous l'avez dit, Madame Foin. (*Silence. Subitement furieux :*) Ah ! c'est trop bête... Nous sommes quittes, M. Joliette et moi... Je retourne dîner chez lui, ce soir... Je le surveillerai, et, à la première mufflerie qu'il me fait... cette fois je ne le rate pas ! (*Rideau.*)

LAGOURDETTE

Pièce en un acte, jouée au *Champ de Foire*, le 15 mars 1898.

LAGOURDETTE

PERSONNAGES

BOUVERIE, 30 ans. | LAGOURDETTE, 25 ans.
MARTHE BOUVERIE, 28 ans.

Un salon bourgeois aisé. Porte au fond ; fenêtre à droite, premier plan ; porte à droite et à gauche, deuxième plan. Canapé, secrétaire, table à ouvrage. Au lever du rideau, Bouverie, assis sur le canapé, lit le journal sans rien dire. Marthe, à l'autre bout de la pièce, lui fait une scène.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUVERIE, MARTHE

MARTHE, *continuant un discours commencé*, — Ah ! ma mère me l'avait prédit, il y a trois ans.

« Ma pauvre enfant, tu as voulu épouser cet homme-là, malgré moi; tu verras, tu t'en mordras les doigts... M. Bouverie n'a pas plus de cœur qu'un poulet; il est égoïste, tu souffriras. » C'est vrai que le jour où je t'ai épousé, j'aurais mieux fait de me jeter à l'eau.

BOUVERIE, *calme*. — C'est une opinion que je commence à partager.

MARTHE. — Il y aurait une malheureuse de moins sur terre.

BOUVERIE. — Et un heureux de plus !

MARTHE. — Ah ! tu voudrais me voir morte ? Pour te remarier avec une autre ?

BOUVERIE. — Dieu, non ! c'est assez d'une fois.

MARTHE. — L'es-tu assez... muffle !

BOUVERIE, *se levant*. — Ah ! je suis un muffle ? Et toi, qu'est-ce que tu es ?

MARTHE. — La femme d'un muffle. (*Elle saute sur le journal.*) Je le tiens ! (*Elle se sauve.*)

BOUVERIE, *courant après elle*. — Marthe... Marthe... rends-le-moi ! (*Lagourdette entre.*)

SCÈNE II

BOUVERIE, LAGOURDETTE

BOUVERIE. — C'est ce que l'on appelle les joies du ménage... Jeune Lagourdette, le jour où la vieille amie de votre famille vous proposera de

vous emmener à l'Opéra-Comique avec votre mère... refusez, refusez énergiquement.

LAGOURDETTE. — Oui... Pourquoi ?

BOUVERIE. — Parce que vous trouverez dans la loge de la vieille amie une demoiselle accompagnée de son père... Vous parlerez à la demoiselle, elle vous semblera gracieuse, gentille, innocente, douce... De jolies épaules : dérision ! vous l'épouserez! Et six mois après... la joie, le charme, la douceur, tout aura disparu ; les angles du caractère et des épaules se seront accusés... Et, de désenchantement en désenchantement, vous en arriverez où j'en suis : à juger qu'il n'y a que deux choses irréparables... le suicide et le mariage...

LAGOURDETTE. — Et encore, le suicide ! On peut se manquer...

BOUVERIE. — Tandis que le mariage ne vous rate pas !

LAGOURDETTE. — Je vois... Je vois... Vous avez eu des mots avec M^me^ Bouverie.

BOUVERIE. — Oui... j'ai eu des mots... Nous avons tout de suite des mots, dès que nous causons, M^me^ Bouverie et moi. Aussi, nous prenons le parti de causer le moins possible. Asseyez-vous, jeune Largourdette, et prenez un cigare dans la boîte.

LAGOURDETTE, *sur le canapé*. — Merci... Ce n'est pas grave, au moins ?

BOUVERIE. — La dispute ?... Moins que rien... C'est venu de ce que je gardais le journal trop longtemps... Marthe le voulait, pour lire son feuilleton.

LAGOURDETTE. — Que ne lui cédiez-vous !

BOUVERIE. — Eh ! non... Je cherchais quelque chose... Que je n'ai pas trouvé du reste... Avez-vous par hasard le numéro d'aujourd'hui ?

LAGOURDETTE, *lui jetant un journal*. — Attrapez... Il n'y a rien de nouveau, d'ailleurs... A la séance d'hier, le Conseil des Ministres s'est ajourné à demain... Bourse calme...

BOUVERIE, *qui a parcouru la feuille*. — Je l'ai !

LAGOURDETTE, *se levant*. — Quoi ?

BOUVERIE. — D. K. 222 ! là...

LAGOURDETTE, *lisant*. — La petite correspondance ! « Avez lettre ... Mille baisers. Comtesse P... » Oh ! oh ! Monsieur Bouverie ! C'est vous D. K. 222 ?... C'est à vous que la comtesse P... envoie mille baisers ?

BOUVERIE, *fat*. — Peuh !

LAGOURDETTE. — Si, si... Vous avez une intrigue ! Vous, un homme rangé ! Quelle horreur !

BOUVERIE. — J'ai une intrigue... Vous avez deviné... je suis même content que vous ayez

deviné, parce que j'avais besoin d'un confident. Rien de gênant comme un secret que l'on ne peut pas raconter à tout le monde ! J'ai une intrigue, la plus romanesque, la plus esquise avec

une comtesse... Et c'est un peu de votre faute...

LAGOURDETTE. — Bah !

BOUVERIE. — Vous rappelez-vous qu'un soir vous nous avez parlé d'un de vos amis, nommé Trou, qui avait inséré une annonce dans la petite correspondance des journaux ?

LAGOURDETTE. — Oui... « Jeune homme désire

union avec femme du monde désintéressée. » Mon ami Trou a reçu plus de quarante lettres de femmes du monde qui lui demandaient un louis.

BOUVERIE. — Il n'a pas eu de chance ; moi, j'en ai eu. Il y a un mois, je parcours la quatrième page de ce quotidien et je lis : « Jeune jolie femme du meilleur monde, malheureuse, incomprise, aimerait Monsieur dans position semblable. Signé : Comtesse Parthénice. » Monsieur dans position semblable ! Hélas ! n'étais-je pas, moi aussi, malheureux, incompris...

LAGOURDETTE. — Et du meilleur monde...

BOUVERIE. — Il me sembla qu'entre moi et la comtesse Parthénice — quel joli prénom ! — il s'établissait une mystérieuse communication ! Je me rendis au bureau du journal, et je fis insérer une supplique ainsi conçue : « Un cœur cherche le vôtre, une âme sœur s'éveille à l'appel de votre âme ! Je suis doux, sensible, bon, et je souffre. Souffrons ensemble », et je signai D. K. 222.

LAGOURDETTE. — A deux francs la ligne, vous en aviez pour huit francs...

BOUVERIE. — Dix francs... Trois jours après, la comtesse répondait : « J'accepte. Où peut-on vous écrire ? »

LAGOURDETTE. — A la poste restante...

BOUVERIE. — Y pensez-vous ? Exposer une femme du monde, et du plus grand monde, aux hasards de la poste restante ? Moi, j'ai ça en horreur. Les employés se payent votre tête quand vous n'avez pas de lettres, et, quand vous en avez, ils les lisent pour se distraire.

LAGOURDETTE. — Vous avez continué de correspondre par le journal?

BOUVERIE. — Merci. A deux francs la ligne de trente-quatre lettres, c'est trop cher... On ne peut pas s'étendre ; rien que « Je t'adore » revient à 50 centimes. Je répondis: « Adressez lettres agence Médor. » C'est une sorte de poste amoureuse qui s'est établie dans ce quartier-ci... Commodité et discrétion. Nous correspondons ainsi depuis un mois.

LAGOURDETTE. — Vous n'êtes guère prudent ; si on essayait un chantage en montrant vos lettres à qui de droit ?

BOUVERIE. — Enfant ! Je contrefais mon écriture et je signe : de Kermor... Oui, j'ai réparé l'injustice de la destinée à mon égard... je me suis anobli, je suis baron... le baron Jean de Kermor. Ça sonne la vieille souche de Bretagne, hein ? Dame ! Une comtesse n'eût pas accepté de

filer le parfait amour avec M. Bouverie, directeur d'un bureau de placement.

LAGOURDETTE. — Et... elle est jolie...

BOUVERIE. — Je ne l'ai jamais vue, à proprement parler.

LAGOURDETTE. — Elle a exigé que l'on gardât les rideaux fermés.

BOUVERIE. — Je vous répète que nous ne nous sommes encore jamais rencontrés. Depuis un mois que nous correspondons, je n'ai pas obtenu une entrevue. Parthénice est tenue par le comte, son mari, un vieillard quinteux, jaloux, hargneux, avare, qui ne la laisse pas sortir, qui la surveille étroitement, qui la bat ! Oui... ce misérable la bat. Et chaque fois que nous avons fixé un rendez-vous, l'odieux mari fait rater la combinaison.

LAGOURDETTE. — Bouverie, vous vous y prenez mal. Et puis, voulez-vous mon avis ? Vous avez affaire à une vieille folle qui a encore des ardeurs et qui n'ose pas se montrer.

BOUVERIE, *tirant un médaillon*. — Allons donc ! Elle m'a envoyé sa miniature. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

LAGOURDETTE. — Jolie... très aristocratique... Elle ressemble un peu à Marie-Antoinette... en mieux.

BOUVERIE. — Et si vous saviez quelle jolie écriture !

LAGOURDETTE. — Vous avez envoyé votre photo ?

BOUVERIE. — Oui et non... Je lui ai envoyé le portrait d'un homme qui me ressemblait beaucoup... un maître d'armes... Cinq pieds six pouces... il a d'ailleurs mal fini, il buvait trop. Seulement, c'était un grand bel homme qui portait à merveille la veste d'assaut ; des épaules de déménageur et des moustaches longues comme ça...

LAGOURDETTE. — Mais, quand la comtesse vous verra, elle trouvera du déchet. Vous êtes plutôt gringalet.

BOUVERIE. — Elle n'y verra que du feu. Ah ! mon petit Lagourdette, que je suis content ! Comme c'est bon, d'avoir ainsi son roman à soi, son conte de fées, qui vous console de la réalité plate et banale du mariage ! Il n'y a pas dans les livres une histoire plus belle que mon aventure. Tenez, je descends retirer la réponse à ma dernière lettre où je la suppliais d'accepter un rendez-vous pour lundi.

LAGOURDETTE. — Lundi, tout sera consommé !

BOUVERIE. — Je te crois ! Elle est à bout de forces... coûte que coûte, elle viendra lundi.

Lundi je serai le plus heureux des hommes... Dites donc, restez un peu. Si on me demande, vous répondrez que je suis allé chercher des cigarettes. (*Il sort.*)

SCÈNE III

LAGOURDETTE, puis MARTHE

LAGOURDETTE, *seul.* — C'est curieux ! Il n'y a qu'aux imbéciles que ces aubaines-là vont échoir ! Pas de danger qu'une femme mariée aime un jeune homme distingué, intelligent, gentil comme moi... Non... elles tombent dans les bras d'un niais comme Bouverie. Et par-dessus le marché il a une femme charmante et honnête ! On n'en fabrique plus d'aussi honnêtes ! Après tout, tant pis pour elle si Bouverie la trompe : une pimbêche ! Elle ne l'a pas volé... (*Haut :*) Bonjour, chère Madame.

MARTHE, *elle s'assied à droite, près du guéridon.* — Ah ! petit Lagourdette ! On ne m'avait pas dit que vous fussiez là !

LAGOURDETTE, *à part.* — Petit Lagourdette ! J'ai envie de lui révéler les frasques de son mari pour lui rabisser le caquet.

MARTHE. — Vous avez vu Bouverie ?

LAGOURDETTE. — Je l'ai vu... votre mari !

MARTHE. — Comment l'avez-vous trouvé ?

LAGOURDETTE. — Toujours aussi laid que d'ordinaire.

MARTHE. — Je ne vous demande pas ça... Était-il calmé ?

LAGOURDETTE. — Un peu (*Ardent :*) Ah ! Marthe, pourquoi n'avez-vous pas voulu ?...

MARTHE. — Vous allez recommencer... Voyons, une fois pour toutes, je suis une honnête femme.

LAGOURDETTE. — Si vous m'aimiez, vous n'en seriez pas moins une honnête femme. En voilà, une raison !

MARTHE. — Et puis... vous ressemblez trop à mon mari... C'est un gringalet, une chiffe, une poupée de son...

LAGOURDETTE. — Dites donc ! hé là ! Tapez sur lui, soit... mais pas sur moi.

MARTHE. — C'est vrai, aussi... nous étions bons amis ! Vous avez tout gâté, en m'adressant des déclarations... Lagourdette, il y a trois catégories d'hommes : les maris, les amants et les confidents.

LAGOURDETTE. — Je ne peux pas être votre mari ; la place est prise.

MARTHE. — Vous ne serez jamais mon amant ; mais vous pouvez être...

LAGOURDETTE. — Votre confident ! la suprême humiliation ! Cet emploi-là ne convient qu'à une femme ou à un Auvergnat.

MARTHE. — Justement... Ma confidente, Léonie, est absente. Remplacez-la. Vous êtes un garçon complaisant, vous me rendrez mille petits services, et vous serez toujours près de moi ; c'est quelque chose.

LAGOURDETTE, *ironique*. — Je vous embrasserai la main, pour ma peine.

MARTHE. — Oui. La voilà... Embrassez.

LAGOURDETTE, *rageur*. — Hon ! (*Il embrasse la main.*)

MARTHE. — Pas si fort ! Puisque vous êtes si raisonnable, vous allez entrer en fonctions. Lagourdette, j'ai d'abord un aveu à vous faire. C'est très délicat. Aidez-moi.

LAGOURDETTE. — Que je vous aide. Est-ce que ?... Non ? Vous tromperiez Bouverie avec un autre que moi ?

MARTHE. — Je ne le trompe pas...

LAGOURDETTE. — Ah ! bien.

MARTHE. — Je ne le trompe pas encore... Mais je crois que ça ne tardera guère. Et c'est de votre faute, mon ami.

LAGOURDETTE. — Par exemple !

MARTHE. — Oui... vous me faisiez la cour et je

me disais : « Tiens, tiens, ce n'est déjà pas désagréable avec Lagourdette... »

LAGOURDETTE, *avec espoir*. — Ah !

MARTHE. — « Qu'est-ce que ce sera avec un autre que Lagourdette !

LAGOURDETTE, *désolé*. — Voilà ma veine !

MARTHE. — Bouverie devenait de plus en plus insupportable. Juste à ce moment, vous nous parlez, un soir, de la petite correspondance.

LAGOURDETTE. — Elle aussi !

MARTHE. — Je n'ai pas hésité. J'ai mis une annonce. Et quelques jours après je recevais une réponse...

LAGOURDETTE. — Qui est l'heureux favorisé ? Allons, puisque je suis confident, j'ai le droit de savoir...

MARTHE, *heureuse*. — C'est un jeune homme très bien... un noble.

LAGOURDETTE. — Un noble ? tu, tu, tu !

MARTHE. — Si, je vous assure, de vieille noblesse bretonne, le baron Jean de Kermor !

LAGOURDETTE, *ahuri*. — Allons donc !... Ah ! sapristi !... Elle est bonne ! le baron de Kermor ! Ah ! bien !

MARTHE, *vexée*. — Pourquoi riez-vous bêtement ? Vous le connaissez ?

LAGOURDETTE. — Oui... un peu... de vue... (*A*

part :) Son mari ! elle correspond avec son mari ! Je suis vengé ! (*Haut :*) Vous l'avez vu, le baron Jean de Kermor ? C'est un fort gaillard, n'est-ce pas ? Une carrure de maître d'armes... des moustaches longues comme ça...

MARTHE. — Oui...

LAGOURDETTE, *à part.* — Parbleu ! (*Haut :*) Vous lui avez parlé ?

MARTHE. — Jamais... il m'a envoyé un portrait. (*Elle le tire d'un corsage.*) Regardez comme il est beau ! bien campé ! Et cette fine tête de gentilhomme, fière et hardie... (*Elle embrasse le portrait.*)

LAGOURDETTE, *à part, la regardant.* — Que de bon bien perdu !

MARTHE. — Et ces bras ! Mâtin ! mon mari ne pèserait pas lourd dans ces bras-là... ni moi non plus ! Il est en costume d'escrime.

LAGOURDETTE. — Le baron est un de nos hommes d'épée les plus en renom : la première lame de France... Comment s'encanaille-t-il avec une petite bourgeoise telle que vous !

MARTHE. — Voilà, je me suis anoblie... j'ai pris le nom de comtesse Parthénice. C'est gentil, ça sent son XVII^e^ siècle.

LAGOURDETTE. — Il vous a demandé votre protrait ?

MARTHE. — Oui... je ne l'avais pas... Alors j'ai acheté chez un bric-à-brac une miniature de Marie-Antoinette... Cent sous, avec le cadre. Un portrait de jeune femme est toujours ressemblant.

LAGOURDETTE. — Sans doute. Maintenant, je cherche en quoi je vous serais utile.

MARTHE. — Voilà. J'ai une écriture de gamine d'école primaire ; alors, mon amie, Léonie, tenait la plume à ma place, je lui dictais... Elle a une grande écriture allongée, distinguée.

LAGOURDETTE. — Bien, bien. Léonie est partie en voyage, et vous me demandez de recopier vos brouillons ?...

MARTHE. — Tout juste.. Vous aussi, vous avez une grande écriture distinguée. Si vous étiez bien gentil, Lagourdette... Vous ne me refuseriez pas.

LAGOURDETTE. — Comment donc ! Je suis enchanté de cette preuve de confiance ! A propos... il est marié, le baron de Kermor.

MARTHE. — Vous avez des tuyaux sur sa femme ? Il paraît que c'est une horrible mégère ?...

LAGOURDETTE. — Une mégère ? Vous exagérez.

MARTHE. — Jean m'écrit qu'elle le torture de

mille façons, qu'elle le surveille... Figurez-vous, une pimbêche !

LAGOURDETTE. — Ça, oui, par exemple !

MARTHE. — Vieille, laide à faire peur, avare, quinteuse, désagréable... Ah! l'odieuse créature...

LAGOURDETTE. — Allez, allez toujours...

MARTHE. — ... Mauvaise comme le papier tue-mouche. Et voyez comme le sort est injuste ! Une femme pareille aurait dû se marier avec Bouverie, elle était faite pour lui ! Et moi j'aurais dû épouser Jean de Kermor.

LAGOURDETTE. — Peuh ! Vous comptez sans la désillusion.

MARTHE. — Voulez-vous vous taire ! Mais on n'a jamais écrit un roman plus idéal... je vous montrerai ses lettres à lui... des pages de tendresse, de poésie... Une ardeur inouïe !... Aussi j'ai hâte de lui appartenir. Seulement, c'est comme un fait exprès... Chaque fois que je donne rendez-vous à Jean, mon mari vient mettre des bâtons dans les roues...

LAGOURDETTE. — Les maris sur le point d'être trompés ont une vague prescience...

MARTHE. — Probable ! Mais j'ai déjà contremandé quatre fois mon premier rendez-vous ; coûte que coûte, je ne manquerai pas la pro-

chaine fois. Oh ! Bouverie rentre, je me sauve. Ce soir, j'aurai peut-être besoin de vous. Au revoir, ange de Lagourdette. (*Elle sort en lui jetant un baiser.*)

SCÈNE IV

LAGOURDETTE, PUIS BOUVERIE

LAGOURDETTE. — Certes non ! je ne la préviendrai pas ! Je tiens à m'offrir sa figure quand elle se trouvera au rendez-vous, nez à nez avec Bouverie. Ah ! je suis un gringalet ! Je t'en ficherai, de l'idéal !

BOUVERIE, *entrant joyeux.* — Ça y est... Lagourdette... Ça y est, mon vieux !

LAGOURDETTE. — Quoi ?

BOUVERIE, *tenant une lettre.* — Elle accepte... Parthénice m'a répondu ! Je vous montre sa lettre... parce que c'est vous ! Quelle chic écriture ! Ça sent la race. Voilà un jambage qui rappelle le droit de jambage lui-même, et toute la féodalité est dans cette majuscule altière !

LAGOURDETTE. — Peut-on à ce point se monter le bourrichon !

BOUVERIE. — Et le style ! (*Lisant :*) « Mon amant adoré, je ne lutte plus... vous me fascinez. »

(*Parlé :*) Hein ! mon vieux ! Et une comtesse, encore ! (*Lisant :*) « Je compare sans cesse votre image à l'horrible vieillard auquel mes parents m'ont livrée. Il est malingre, chétif... cagneux... Vous êtes fort et mâle. » (*Parlé :*) En réalité, je suis plutôt svelte, je suis bien pris dans ma taille, quoi...

LAGOURDETTE. — Continuez... elle m'intéresse, cette femme.

BOUVERIE, *lisant.* — « Il est vulgaire, brutal... autant que vous êtes fin, spirituel et galant... » Ça oui... quand je m'y mets... « Je ne retarderai plus notre félicité... » (*Parlé :*) Achevez, je suis trop ému.

LAGOURDETTE, *lisant.* — « Je vais au radieux bonheur, vers tes lèvres... lundi, j'oublierai mes devoirs. »

BOUVERIE. — Ça devrait être fait depuis un mois.

LAGOURDETTE. — « Je serai tienne... Nous aurons toute une journée à nous... Indique-moi où je te rejoindrai... ma bouche sur ta bouche. Parthénice. » (*Parlé :*) Mâtin !

BOUVERIE. — Lagourdette, vous allez me rendre un service...

LARGOUDETTE. — C'est mon métier. De quoi s'agit-il ?

BOUVERIE. — Je n'ai pas de garçonnière. Je ne tenais pas à louer avant d'avoir une promesse ferme. Il me faut à toutes forces, pour lundi, un petit rez-de-chaussée, dans un quartier discret. Est-ce possible ?

LAGOURDETTE. — En y mettant le prix. J'ai justement votre affaire : mon cousin qui est en train de se marier voudrait céder son aimoir, rue Jasmin, tout agencé ; on céderait la clientèle féminine par-dessus le marché.

BOUVERIE. — Vous avez carte blanche, louez, en votre nom.

LAGOURDETTE. — Je cours chez mon cousin, et je vous rapporte la clerf. (*Il sort.*)

SCÈNE V

BOUVERIE, PUIS MARTHE

BOUVERIE. — Dimanche va me paraître bien long ! Quel jour stupide que le dimanche ! On devrait bien le supprimer !

VOIX DE MARTHE. — Allez vous promener !

BOUVERIE. — Rien que la voix de cette femme me porte sur le système...

MARTHE, *entrant*. — Crois-tu ? La bonne qui me rend son tablier !

BOUVERIE, *à lui-même.* — Je n'ai pas le courage de la blâmer...

MARTHE. — C'est d'autant plus ennuyeux qu'après-demain je suis obligée de m'absenter toute la journée : le bureau ne peut rester vide...

BOUVERIE. — Tu ne m'avais pas prévenue !...

MARTHE. — Je déjeune à Puteaux, chez mon amie Léonie... Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

BOUVERIE. — Nullement... Va chez Léonie, je garderai le bureau... Ah ! sapristi, attends un peu... après-demain... non... je sors. (*A part :*) C'est lundi... fichtre ! j'oubliais.

MARTHE. — Tu peux bien rester un jour ici...

BOUVERIE. — Je suis forcé de sortir toute la journée pour affaires... pour affaires graves...

MARTHE. — Remets à mardi...

BOUVERIE. — Impossible... le rendez-vous est ferme ! (*Il remonte et prend un cigare sur la cheminée.*)

MARTHE, *à part.* — Et Jean qui m'attendra... ce serait le cinquième contre-ordre. Il finirait par la trouver mauvaise. (*Haut :*) Bouverie... je t'en supplie... laisse-moi ce lundi-là.

BOUVERIE. — Assez, n'est-ce pas ? J'ai dit...

MARTHE. — Alors, je suis à l'attache, comme un pauvre mouton !

BOUVERIE. — On n'attache pas les moutons.

MARTHE, *s'échauffant.* — Toi, tu sais... prends garde...

BOUVERIE. — A quoi ?

MARTHE. — Tu me feras sortir de mon caractère.

BOUVERIE. — Ah ! Dieu ! Tâche de n'y plus jamais entrer !... (*Il s'assied sur le canapé.*)

MARTHE. — Tu ricanes ? Tu ne te doutes pas de ce qui te pend au bout du nez, mon bonhomme !

BOUVERIE. — Je ne sens aucune lourdeur inaccoutumée à cet appendice.

MARTHE. — Plaisante ! Quand tu m'auras poussée à bout, tu verras si je me vengerai !

BOUVERIE. — Comment ?

MARTHE. — Comme les femmes se vengent, tiens !

BOUVERIE. — As-tu fini ! Je suis bien tranquille. Tu es de ces honnêtes femmes que leur sale caractère défend contre toute embûche.

MARTHE, *furieuse.* — Ah ? tu crois ?

BOUVERIE. — Il faut être aimable pour plaire aux hommes, ma chère.

MARTHE. — Et qui te dit que je ne suis pas aimable avec d'autres ?

BOUVERIE. — Qui me le dit ? Ma triste expérience.

MARTHE. — Erreur ! On m'a beaucoup courtisée... mon cher.

BOUVERIE. — Il faut en rire.

MARTHE. — Je te répète qu'on me serre de près... là !

BOUVERIE, *riant.* — Ah ! Ah ! Penses-tu !

MARTHE, *au comble de la fureur.* — Décidément, tu es trop bête ! Oui, on me fait la cour et tu n'en as rien vu ! (*Bouverie rit toujours.*) Et je te trompe, puisque tu veux le savoir... J'ai un amant, entends-tu ?... j'ai-un-a-mant.

BOUVERIE, *soudain calmé.* — Qu'est-ce que tu dis-là... C'est sérieux ?

MARTHE, *froide.* — Je ne suis pas menteuse. Tôt ou tard, tu l'aurais appris... Et puis j'en ai assez, à la fin ! Tu es prévenu.

BOUVERIE, *accablé.* — Tu as un amant ! Ah... c'est raide... toi... Marthe ?

MARTHE. — Et après ? Tu me rendais malheureuse, je me suis consolée...

BOUVERIE, *graduellement furieux.* — Ah ! tu as un amant, petite malheureuse ! Certes, je ne t'aimais plus beaucoup... ma vie était devenue un enfer par ta faute... Mais j'avais confiance en toi comme en moi-même, (*Un temps :*) mieux qu'en moi-même... Je me disais : « Elle a un sale caractère, mais elle est honnête... elle a ça pour

elle. » Honnête ! Ah ! je t'en moque ! Ça dure depuis combien de temps ? Un an ? deux ans ? trois ans ? Ah ! tu as un amant ? (*Lui montrant la porte :*) Eh bien, file, va le rejoindre... Que je ne te revoie plus ici ! Tu m'as entendu ? (*Un temps :*) Étais-je assez aveugle et bon mari ! Dès que j'avais le dos tourné, Madame profitait de mon absence pour courir le guilledou...

MARTHE. — Chacun prend son plaisir où il le trouve !

BOUVERIE. — Silence ! Ainsi, tel est le salaire de trois ans de fidélité parfaite... Car j'ai eu des occasions splendides que j'ai manquées, des femmes du monde — et du grand monde — qui me faisaient des avances... avances que j'ai repoussées. Pendant ce temps-là, tu me trompais avec des manants, des croquants...

MARTHE, *indignée*. — Des manants ? des croquants ?... Mes occasions valent bien les vôtres ! Inutile de vous tromper pour prendre un manant : je l'avais sous la main.

BOUVERIE, *menaçant*. — Toi... tais-toi, ou je te... (*Se contenant :*) Qui est cet homme ?

MARTHE. — Un homme, un vrai... un gentilhomme... un gaillard solide, va, qui a la tête de plus que toi, et qui te mettrait en morceaux, si tu essayais de t'attaquer à lui.

BOUVERIE. — Tu as été sa maîtresse ?

MARTHE, *avec aplomb.* — Oui... Ah ! tu me menaces, tu cries, tu me jettes à la porte... parce que je ne suis qu'une femme. Mais tu n'oserais pas parler si haut en sa présence, à lui. (*A part :*) Il a le trac !

BOUVERIE, *inquiet.* — Oh ! un homme en vaut un autre.

MARTHE. — Ouiche ! Eh bien ! écoute, et crois-moi ; tiens-toi tranquille. Cet homme m'adore follement, je suis tout pour lui... Et, si jamais il apprenait que tu m'aies frappée...

BOUVERIE, *de même.* — D'abord, je ne t'ai pas frappée.

MARTHE, *s'avançant sur lui.* — S'il apprend que tu m'as insultée, chassée, il n'hésitera : pas il viendra te demander des comptes, car il est brave, lui ; il est aussi courageux qu'il est beau. Et avec ça, la première lame de France !

BOUVERIE, *inquiet.* — Tu t'imagines peut-être que tu m'intimides ?

MARTHE, *à part.* — Il cane (*Haut :*) Je ne cherche pas à t'intimider ; je te donne un conseil. (*Un temps.*)

BOUVERIE. — En premier lieu, faudrait voir si c'est un gars aussi résolu...

MARTHE. — Tu as l'intention de le provoquer ?

BOUVERIE, *vivement.* — Non, non... Je désire m'informer, au préalable... Où demeure-t-il ?

MARTHE, *à part.* — Je me le demande. (*Haut :*) Ça ne te regarde pas ! C'est son secret.

BOUVERIE. — Son nom, au moins !

MARTHE. — N'insiste pas...

BOUVERIE, *violent.* — Son nom ! je veux son nom. (*Radouci :*) J'ai bien le droit de l'avoir...

MARTHE, *solennelle.* — Il s'appelle le baron Jean de Kermor...

BOUVERIE, *ahuri.* — Hé ? Le baron Jean de... Kermor ?... Ah ! elle est forte, celle-là !

MARTHE. — Tiens, voici son portrait ! (*Elle le lui donne.*)

BOUVERIE, *à part.* — C'est bien ça... le maître d'armes poivrot ! Mâtin ! que je l'échappe belle ! (*Haut :*) En effet, ce portrait est fort ressemblant.

MARTHE. — Tu as vu M. Kermor ?

BOUVERIE. — Cette question... Un des premiers escrimeurs de Paris ?...

MARTHE, *à part.* — C'est curieux ! Tout le monde le connaît, excepté moi qui suis sa maîtresse ! (*Haut :*) Que comptes-tu faire ?

BOUVERIE. — Ce que je compte faire ! (*A part :*) Le diable m'emporte si je le sais. Oh ! quelle idée ! (*Haut :*) En pareil cas, un homme d'honneur

n'est pas embarrassé... l'un de nous deux est de trop : le baron ou moi... je le tuerai ou il me tuera. (*A part :*) Il est probable que ce sera moi qui le tuerai.

MARTHE, *effrayée*. — Malheureux! Il est de première force, et tu n'as, de ta vie, tenu un fleuret.

BOUVERIE. — Quoi! est-ce que je vais chercher les voisins quand je ferraille? De Kermor est un escrimeur de salle... Je lui montrerai, moi, à ce bretteur, ce que c'est que la leçon de terrain. J'ai des coups que l'on ignore... celui-là : (*Il s'escrime contre un ennemi imaginaire*) pan... pan... pan... je l'étends.

MARTHE, *reculant*. — Ah! mon Dieu!

BOUVERIE. — Et ne vous mettez pas dans la tête que je risque ma vie par vengeance! Cela m'est fort égal. Je désire seulement me mesurer avec ce spadassin et lui apprendre certaines bottes de ma façon.

MARTHE. — Où vas-tu, Bouverie?...

BOUVERIE. — Cravacher ce drôle! (*A part :*) Je me promènerai un peu, ça me fera du bien. Ouf! (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VI

MARTHE, puis LAGOURDETTE

MARTHE, *seule*. — Bouverie !... Bouverie !... Il s'est enfermé... Dire que demain, par ma faute, deux hommes s'égorgeront ! (*Elle tombe assise.*) C'est horrible !... Cette pensée me terrifie... Mon mari sera embroché du premier coup... Ah ! il est brave, plus brave que je ne supposais...

LAGOURDETTE, *entrant, à part*. — Là, mon cousin m'a cédé son nid, pour un morceau de pain. J'ai envie de retenir quelque chose, à titre de commission. (*Haut :*) Madame Bouverie... Qu'avez-vous ? Cette figure bouleversée... Vous êtes malade ?

MARTHE. — Lagourdette... mon petit Lagourdette... c'est affreux...

LAGOURDETTE. — Plaît-il ?

MARTHE. — Mon mari a tout découvert ! Quelle scène ! Il est en train de s'habiller pour provoquer en duel le baron de Kermor.

LAGOURDETTE. — Non ?

MARTHE. — Tout comme je vous le dis...

LAGOURDETTE. — Elle est bien bonne !... Il se battrait avec...

MARTHE, *émue*. — Ne riez pas !... Moi j'ai envie de sangloter...

LAGOURDETTE. — Faites pas ça ! Mais, ma pauvre Madame Bouverie, on vous promène en bateau... Vous n'avez pas deviné que le baron de Kermor et votre mari ne sont qu'une seule et même personne !

MARTHE. — Pas possible ! Vous me jurez...

LAGOURDETTE. — Votre mari m'a tout raconté ! Ah ! vous avez refusé de tromper Bouverie avec moi. Vous l'avez trompé avec lui-même.

MARTHE. — Jeune Lagourdette, vous étiez au courant de tout et vous ne m'avez pas avertie.

LAGOURDETTE. — Si j'étais au courant ! Je sors de louer la garçonnière où, lundi, vous deviez rencontrer votre mari...

MARTHE, *désolée*. — Je cherche de l'idéal et je tombe sur quoi ? Bouverie !... Pas de veine, décidément.

LAGOURDETTE. — Aimeriez-vous mieux que le baron existât en personne réelle et qu'il se battît avec votre mari ?...

MARTHE, *avec un soupir*. — Je n'ose pas m'interroger là-dessus... Il faut me résigner... Mais pas avant de m'être vengée. (*Vers la porte :*) Attends, un peu, tu me paieras ça, toi. (*A Lagour-*

dette :) Lagourdette, soyez assez bon pour disparaître... cinq minutes.

LAGOURDETTE. — Oui, mais j'écouterai à la porte. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VII

MARTHE, PUIS BOUVERIE

MARTHE, *seule, s'ébouriffant.* — En avant la grande scène...

BOUVERIE, *entrant, redingote sévère, air sombre.* — Je suis correct...

MARTHE, *tragique.* — Où court-il ?

BOUVERIE. — Je te l'ai dit... provoquer le baron de Kermor.

MARTHE, *de même.* — Émile... Émile, je t'en conjure !

BOUVERIE. — Pas de vaines supplications... Je tuerai cet homme...

MARTHE, *de même.* — Et s'il te tue !

BOUVERIE. — Qu'importe ! La vie est si peu de chose...

MARTHE, *tragique.* — Tu as raison... La vie est bien peu de chose... Je suis cause de tout le mal... Je le répare. (*Elle court à la fenêtre et l'ouvre.*)

BOUVERIE, *allant à elle.* — Qu'est-ce qui te prend?

MARTHE, *enjambant à moitié la fenêtre.* — Je me lance dans l'espace... Adieu.

BOUVERIE. — Eh là ! Marthe ! Pas de bêtises. (*Il la retient.*)

MARTHE, *se débattant.* — Laisse-moi... je me jetterai quand même, lorsque tu ne seras pas là... Le remords m'étouffe.

BOUVERIE. — Marthe... ma petite Marthe... Voyons... Si je te pardonne...

MARTHE. — Non, ne pardonne pas, moi, je suis une créature infame... je dois me supprimer de ton existence... V'lan ! Un bon dans le néant !

BOUVERIE. — Ne fais pas ça... Je te le demande à genoux...

MARTHE, *tragique.* — Relève-toi... tu salis ton pantalon... sans me fléchir.

BOUVERIE. — Écoute... Je préfère t'avouer la vérité... Kermor... C'était une blague...

MARTHE. — A d'autres... Je ne coupe pas là-dedans...

BOUVERIE. — Je te le jure... Kermor, c'était moi...

MARTHE. — Quelle invention ! Et le portrait ?

BOUVERIE. — Mon prévôt de collège... (*Marthe descend de la fenêtre.*) Et j'ai tes lettres. (*Il va les prendre dans son secrétaire.*)

MARTHE, *changeant de ton.* — Tu te dénonces, enfin ! Ah ! tu es Kermor ! Ah ! tu t'anoblis. (*Allant à la table à ouvrage et en tirant des lettres :*) Ah ! cher baron, tu écris des lettres où tu déclares que je suis une horrible mégère, une vieille harpie, laide à faire peur, une pimbêche... Vous avez mis pimbêche.

BOUVERIE, *montrant ses lettres.* — Pardon, chère comtesse... Vous écrivez aussi et vous me dépeignez come un vieillard désagréable, quinteux et sale — vous avez mis sale — et qui vous bat !

MARTHE. — Et moi, je suis avare, paraît-il ! lisez...

BOUVERIE. — C'est pourtant vrai, je l'ai écrit. Ah ! tout ce que l'on trouve à dire l'un sur l'autre après trois ans de mariage !

MARTHE. — Et moi qui m'humiliais !... qui implorais mon pardon !

BOUVERIE. — Nous sommes quittes...

MARTHE. — Pas du tout !... Qu'aviez-vous l'intention de commettre lundi, cher baron ?...

BOUVERIE. — Ce que vous eussiez commis vous-même, chère comtesse.

MARTHE, *digne.* — Mais je ne serais pas allée jusqu'au bout !

BOUVERIE. — Oui... on dit ça... avant. (*Entre Lagourdette.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAGOURDETTE

LAGOURDETTE. — Mon cher ami... j'ai votre affaire...

BOUVERIE. — Quelle affaire ?

LAGOURDETTE. — Rappelez-vous... la garçonnière !... c'est rue Jasmin...

MARTHE. — A propos, mauvais sujet. Elle te reste sur les bras, ta garçonnière...

BOUVERIE. — Dans ce cas... ne changeons rien à nos projets ; va me rejoindre là-bas... lundi, comme il était convenu. Tu seras la comtesse, je serai le baron ; et nous commettrons ensemble le péché d'adultère.

MARTHE, *triste*. — Moins le remords, hélas ! (*Rideau.*)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
M. et Mme Lhomme	1
Conférence-préface	1
A la fenêtre	13
Le Compagnon Narcisse	39
La Demoiselle à marier	71
Valeurs à lots	101
Flirt nocturne	127
Notice	153
On lit dans le *Forban*	155
Julien n'est pas un ingrat !	191
Lagourdette	227

4-4-8 — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

COLLECTION D'ALBUMS DE LUXE

La Vie, par J.-L. Forain. — Album grand in-4° jésus. Reproduction en couleurs des aquarelles de J.-L. Forain. — Prix : Broché, **5** fr. — Relié luxe, fers spéciaux, **8** fr. *Il a été tiré de cet album quelques exemplaires sur japon impérial au prix de* **30** *francs l'exemplaire.*

Paris et la Province, par C. Léandre. Album de 64 pages, grand in-4° jésus, dessins en noir. couverture en couleur. — Députés et Sénateurs, Nos Présidents, Ma Normandie, La Maison de Molière, Tempêtes sonores, etc. — Broché. Couverture en couleurs recto et verso, **3** fr.**50.** Relié : Fers spéciaux, **6** fr.

Le Musée des Souverains, reproduction en couleurs des aquarelles de C. Léandre, Jean Weber et Cadel. — **Félix Faure, S. M. Victoria, Guillaume II, Abdul-Hamid, le Pape, Alphonse XII, Wilhelmine, Léopold, Ménélick, Humbert Ier, Nicolas II,** etc. Un magnifique album en couleurs, de 32 pages, grand in-4° jésus. Prix : **1** fr.**50.** *Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur japon impérial, numérotés à la presse, au prix de* **15** *francs l'exemplaire.*

Le Cochon, par Alfred le Petit. Souvenirs de Normandie. Suite de 50 croquis et dessins humoristiques. Un magnifique album de 50 planches tirées avec verso blanc. In-4° jésus, format 28 × 35. — Prix **3** fr.**50.**

ALBUMS POPULAIRES

Pour Rire en Chemin de fer, nouvelle série. — Prix **75** cent. Album grand in-4° raisin comprenant 200 dessins de Forain, Jeanniot, Léandre, Steinlen, Willette, Heidrinck, Métivet, Rœdel, Vallotton, etc., etc. (la première série est épuisée).

La Joie des Enfants, album pour tous, illustration de Georges Delaw, Dépaquit, Eloy-Vincent, Benjamin Rabier, Radiguet, etc. In-8° jésus, oblong, contenant 100 dessins et charges. — Prix : **30** centimes.

Petite Collection du " RIRE "

Sous ce titre paraît régulièrement une série de volumes de nos auteurs les plus gais et les plus aimés du public :

TRISTAN BERNARD, WILLY, ALPHONSE ALLAIS AUGUSTE GERMAIN, CHARLES QUINEL, DE PAWLOWSKI, DEPAQUIT, PIERRE VEBER, ETC., ETC.

Ces volumes sont illustrés par les principaux dessinateurs du " **RIRE** ".

Contes de Pantruche et d'ailleurs, par TRISTAN BERNARD. Illustrations de F. VALLOTON.

L'Argonaute, par WILLY et ANDRÉE COCOTTE. Illustrations de L. MÉTIVET.

L'Arroseur, par ALPHONSE ALLAIS. Illustrations de MAURICE RADIGUET.

Petite Chatte, par AUGUSTE GERMAIN. Illustrations de FERNAND FAU.

J'en ai mal au ventre, par CHARLES QUINEL. Illustrations de LÉONCE BURRET.

On se moque de nous, par W. de PAWLOWSKI. Illustrations de JACQUET.

Le Secret du cacatoès, par J. DÉPAQUIT. Illustrations de l'auteur.

Culottes rouges, par MARC MARIO. Illustrations de L. BURRET.

Une Idylle à Montmartre, par R. BRINGER. Illustrations de L. BURRET.

Hercule ou la Vertu récompensée, par J. GONDESKI, Illustrations de LEBÈGUE.

F. JUVEN et Cie, ÉDITEURS

10, rue Saint-Joseph *PARIS*

Le volume : 60 centimes

Envoi **franco** contre **60 centimes** en timbres-poste

Collection in-12 à 3 fr. 50

Albérich-Chabrol. — Le Flambeau. — La chair de ma chair.
Annunzio (Gabriele d'). — Terre vierge.
Barrès (Maurice). — Amori et Dolori sacrum. — Les Amitiés françaises. — Le Voyage de Sparte. — Les Déracinés. — L'Appel au Soldat. — Leurs Figures. — Au Service de l'Allemagne. — Colette Baudoche.
Baudin (Pierre) et Nass (Dr). — La Rançon du Progrès.
Conan Doyle. — Les Aventures de Sherlock Holmes. — Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes. — Souvenirs de Sherlock Holmes. — Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes. Résurrection de Sherlock Holmes. — Sherlock Holmes triomphe. — Mémoires d'un Médecin — Le Drapeau vert. — Le Crime du Brigadier. — Les Exploits du Colonel Gérard — Les Réfugiés. — La Compagnie Blanche (2 vol.): I. Les Moines Guerriers. — II. Les Epées Glorieuses. — Notre-Dame de la Mort.
Déroulède (Paul). — 1870. Feuilles de route. — 70-71. Nouvelles feuilles de route.
Esparbès (Georges d'). — La Grogne.
Finot (Jean). — Français et Anglais. — La Science du Bonheur.
Gautier (Judith). — Le Collier des Jours. — Le second rang du Collier. — Le Troisième rang du Collier.
Gorki (Maxime). — En prison. — Hôtes d'Eté. — La Mère. — Une Confession.
Gyp. — Pervenche. — Les Amoureux. — Cricri. — Entre la poire et le fromage.
Hermant (Abel). — Chronique du Cadet de Coutras.
Hornung. (E. W.) — Raffles. — Le Masque Noir. — Le Voleur de Nuit.
Le Roux (Hugues). — L'Heureux et l'Heureuse. — L'Amour aux Etats-Unis.
Loïe Fuller. — Quinze ans de ma vie.
Maizeroy (René). — Yette, Mannequin.
Margueritte (Paul). — La Princesse Noire.
Margueritte (Paul et Victor.) L'Eau souterraine.
Marni (J.). — Souffrir.
Meredith (George). — Tragi-comédie d'Amour.
Montesquiou (R. de). - Altesses Sérénissimes. — Professionnelles Beautés. — Assemblée de Notables
Naquet (Alfred). — Vers l'Union libre.
Ouroussoff (Prince). - Mémoires d'un Gouverneur.
Prévost (Marcel). — Lettres à Françoise. — Lettres à Françoise mariée.
Serao (Matilde). — Amoureuses. — Cœurs de Femmes. — Quelques Femmes. — Histoires d'amour. — Les Légendes de Naples.
Sinclair (Upton). — La Jungle. - L'affranchi. — La République Industrielle. — Métropolis. — Les Brasseurs d'argent.
Talmeyr (Maurice). — La fin d'une Société.
Thénard (Jenny). — Ma vie au théâtre.
Tolstoï. — Pourquoi?
Yver (Colette). — Les Cervelines. — La Bergerie.

PARIS. — IMP. H. BOUILLANT, 28, RUE SERPENTE

117183
LF
V395m
PQ
2643
E3M28
1900z
c.1
ROBA